PROBUM · NON · PŒNITET

Rare Book Dept.
No. A.7402.1
The Public Library of the City of Boston.
Tome 3

BOUND BY RIVIERE & SON

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/lapaysanepervert03rest

LA
PAYSANE
PERVERTIE,
OU
LES DANGERS DE LA VILLE.

AVEC FIGURES.

Cinquième Partie.

FRONTISPICE
de la V.me Partie.

URSULE VOLONTAIREM.T ENLEVÉE.

L'Infortunée, attendue par Lagouache, arrive au carroſſe, où elle monte: Cet Homme vil, qui s'était impatienté, la pouſſe brutalement avec le bras dont il tient ſon manchon: Urſule le regarde avec dignité. Marie tient un paquet: le Cocher ſoulève une malle.

» Son action, en-maidant à monter,
» a été ſi-brutale.....».

Le paſſage *eſt à la page* 9.

LA FAUSSE
PERVERTIE

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU

LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE D'URSULE R**, sœur d'Edmond, le Paysan, mise-au-jour d'après les véritables* LETTRES *des Personages :*

AVEC 114 ESTAMPES :

Par l'AUTEUR du PAYSAN PERVERTI.

Tome Troisième.

Imprimé À LA HAIE.

Et se trouve à PARIS

Chés les Libraires indiqués au Frontispice de la I. Partie.

M.-DCC.-LXXXIV.

Josiah H. Benton Fd.
May 1929

On a vu, dans le Tome II, Urſule *ſ'acheminer inſenſiblement dans la route de la perverſion, par ſa facilité à recevoir des billets-doux, par les ſpectacles, les bals, & les autres plaisirs dangereus, ſur-tout par la coquetterie naturelle à ſon ſexe, par l'ambition; enfin ſe livrer à une folle paſſion pour un Beau: Tout eſt conduit par le Corrupteur de ſon Frère; mais ce Perſonage eſt neuf, & il a des vues qui pourraient paſſer pour légitimes aux ieux des Gens peu-délicats:*

Dans Celui-ci, Urſule *double ſa marche: Elle fuit avec* Lagouache; *deſcend rapidement de la façon libre de penſer, à la liberté d'agir; de cette dernière au libertinage & à la débauche la plus-rafinée: Elle en-eſt cruellement punie, mais ſans être changée.*

Il y a huit Eſtampes *dans ce* Volume, *qui contient les grands mouvemens & le nœud de l'*Ouvrage.

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE D'URSULE R**, mise-au-jour d'après les véritables LETTRES des Personages.*

Cinquième Partie.

QUATRE VINTS DOUZ.ME LETTRE.

LAURE, à GAUDET.

[On voit qu'elle ne fait pas tous les desseins du Corrupteur.]

20 décembre.

C'EST fait; ils sont ensemble d'hièr: je le tiens de Lagouache: ils ont

pris un appartement dans une maison borgne d'une très-vilaine rue de la Cité. La cachette eſt excellente! on n'irait jamais les chercher-là: mais j'y pourvoirai. Pars, ou dirige ma conduite. Ton ſilence me laiſſera maitreſſe d'agir à ma tête; & tu vois d'ici, que je ne tarderai pas à les découvrir à Edmond. Il eſt furieus. C'eſt un excès de colère, d'emportement!.... Je crains fort pour Lagouache. Le Marquis eſt dans une inquiétude!..... Il ne ſait que penſer de cette démarche. Je lui ai-dit, que je ne croyais pas que les deux Fugitifs fuſſent enſemble: qu'Urſule n'ayant pour but que de forcer ſes Parens à conſentir à ſon mariage, elle prenait ſûrement toutes les précautions poſſibles, pour n'avoir rien à ſe reprocher du côté de la conduite. J'ai dit ce que la Folle aurait dû faire. Voila donc comme ſont les Filles, quand la paſſion les aveugle, & qu'elles ne peuvent

plus se dire, *Jamais un Homme ne m'a touchée!* C'est comme moi (car on peut se citer); aurais-je pu me resoudre jamais à écouter les vœux d'un certain Homme, tout aimable qu'il est, sans..... A-propos, cet accident me délivre d'une grande attaque, & l'Homme dont je parlais, d'un Rival dangereus! Ces jours passés, Edmond m'encontait, mais très-vivement, & envérité il faut être fidelle, comme je *la* suis, n'ayant plus rien qui me retienne d'un autre côté, pour être demeurée cruelle!..... Je crois qu'un Homme prudent ne doit jamais faire une esprit-fort de sa Femme ou de sa Maitresse, s'il veut qu'elle ne le trompe pas: c'est un avis que je donne à l'Homme en-question. S'il faut un frein aux Hommes, il en-faudrait dix aux Femmes; je l'ai déja senti, & Ursule me le prouve.

XCIII.me 25 décembre.
URSULE,
à LAURE.

[La Pauvre Infortunée s'en-étant-alée avec Lagouache, elle en-eſt punie par ce Fat lui-même, d'après les conſeils de Gaudét.]

ON ne m'a remis ton apoſtille, & ta copie de Lettre, qu'à-l'inſtant où je ſortais de chés m.me Canon, pour n'y plus rentrer. J'ai ſerré tá Lettre, ne pouvant la lire, & je ne l'ai ouverte qu'ici. Je l'ai d'abord regardée comme un jeu de ton eſprit, & je n'y ai pas fait grande attention. C'était-à-tort: quelques jours paſſés avec Lagouache, m'ont fait-voir que tu m'écrivais ce que tu penſes, & par-malheur, la vérité. Mon deſſein eſt de mettre fin à l'inquiétude cruelle où je ſais qu'eſt mon Frère: tâche de le prévenir, & de l'engajer à me recevoir avec douceur: c'eſt tout ce que je lui demande. Mais

ne

ne lui montre pas cette Lettre ; je l'exige abſolument de ton amitié.

Samedi (19), je partis comme tu le ſais vers les onze heures*, à-l'inſtant où je ſavais que m.me Canon & Fanchette devaient être au lit. Je m'en-aſſurai cependant, & je vis la chambre de la bonne Dame ſans lumière : Pour Fanchette, elle dormait, & je la baisai ſans l'éveiller. Je deſcendis en-tâtonnant, & je touſſai, quand je fus à la porte de la rue. M.r Lagouache m'attendait en-fiacre, à vingt pas, avec Marie, la Nourrice de mon Fils, qu'on m'avait rendue à la prétendue mort de l'Enfant, & que j'ai retenue pour me ſervir : Il était fort-mauſſade : Je l'avais fait-geler, disait-il, pendant une heure. Ses plaintes étaient ſi-groſſières ; ſon action, en-m'aidant à monter, me parut ſi-brutale, que j'étais preſque-tentée de rentrer. Eh! plût-à-Dieu! Je ne ſais quoi m'a retenue. Nous arrivames dans notre logement.

* Sujet de la XVII.me Eſtampe, qui ſert de frontiſpice à la V.me Partie.

Le ſouper était prêt : mais comme j'avais été obligée de me mettre à table avec m.me Canon, & m.lle Fanchette, je ne pus manger. Il voulait m'y forcer, & me fit cent contes, tous plus-ſots les uns que les autres. Il ala juſqu'à me dire en-ricannant, que c'était ..... l'envie d'être au lit. Ce mot me fit lui lancer un regard ... qui l'interdit. Il ſe mit à ricanner encore, en-me-demandant, ſi l'on ne pouvait pas badiner avec ſa petite Femme ? Je me calmai, bien-reſolue de me venger de ſes propos. Je quittai la table avant lui, & m'enfermai dans ma chambre. Il eut l'indécence de reſter juſqu'à trois heures, à me prier, à me preſſer, je crois même qu'il lui échappa quelques menaces. Je tins-bon. Le lendemain Monſieur me bouda. Je le laiſſai-faire. Le ſoir, je m'enfermai comme la veille. Il jura très-fort, s'emporta, & me cria qu'il alait mettre la porte en-dedans. Il y frappa en-effet, avec une eſpèce

de gros marteau, ſi-long temps, & ſi-fort, que les Voiſins ſont accourus. Il leur a dit, que ſa Femme ne voulait pas le recevoir auprès d'elle depuis pluſieurs jours, & qu'il voulait enfoncer la porte ; non pour la maltraiter, mais pour la careſſer. Voyant qu'il y avait là du monde, & tous des Inconnus, je ſuis ſortie. Il eſt venu m'embraſſer : tout le monde ſ'eſt mis à rire, & ſ'eſt retiré en-riant : on nous a ſouhaité le bon-ſoir, en-nous disant, qu'un auſſi beau Couple que nous le ſesions, ne devait pas avoir de différend. Il ſ'eſt donc trouvé dans ma chambre malgré moi. Je lui ai ſignifié que je voulais être ſeule. Alors m.r Logouache a changé de ton, & m'a ſignifié à ſon tour, qu'il prétendait reſter ; que j'étais à lui, que je m'étais donnée, & qu'il n'y avait rien de ſi beau que le don. En-même-temps il eſt venu pour ſe familiariser au dernier point ; car il a voulu

mettre une main ſur ma gorge. Je lui ai appliqué un ſouflet. Il a porté ſa main ſur ſa joue, en-lâchant ce mot groſſier, dont les *ſſ* ſifflantes écorchent les oreilles d'une Femme honnête. Il ſ'eſt tenu-tranquile un-moment. Mais à-l'inſtant où je ne m'y attendais pas, il ſ'eſt jeté ſur moi. Je me ſuis défendue de toutes mes forces, & j'ai appelé ma Domeſtique à mon ſecours. Il lui a déclaré, que ſi elle approchait, il lui .... du piéd dans le ···. Ces brutales expreſſions ont achevé de me mettre en-fureur: je ne l'ai plus ménagé. Il a été obligé de me laiſſer. Je lui ai ordonné de ſortir. —Ordonne! —Oui, je vous ordonne de ſortir de ma chambre. —Non pardieu! que je ne t'aie eue à mon plaisir. —Vous! jamais. —Ah! ſi, Mignone, ſi; tu mettras de l'eau dans ton vin; car je te jure que je ne quitte pas d'ici que ça ne ſoit. —Tu ſortiras, à-l'inſtant, lui ai-je dit..... * Marie

* Sujet

alez chercher mon Frère, rue ····, & dites-lui de venir sur-le-champ à mon secours. — Si tu sors, Marie (a-t-il dit en la retenant par la jupe), je t'écrase. —Alez, obéissez-moi; je suis votre Maitresse: —Et moi ton Maître..... —Ma chère Marie, partez, je vous en-prie! je reconnaîtrai ce service. —Et moi aussi; car si tu bouges, au premier pas, un de ces chenêts t'arrêtera-court, en-te-fendant la cervelle. —Sortez de ma chambre, Monsieur! —Je suis chés moi, en-étant chés vous, & j'y resterai. —Mais vous n'êtes pas encore mon Mari. —Si je ne suis pas chés ma Femme, je suis chés ma····· (le plus vilain mot est sorti de sa bouche), & mes droits sont les mêmes-. Je me suis mise à pleurer. Il est resté tranquile, étendu dans un fauteuil, feignant de s'endormir. J'étais au-desespoir. J'ai été auprès de Marie, & je lui ai parlé fort-bas, pour l'engajer à se réünir à

de la XVIII.me Estampe.

moi. —O Madame ! il me tuerait : il a des ieux qui m'ont fait-peur ! Oh ! le vilain Ogre ! ſi vous n'êtes pas ſa Femme encore, ne la devenez jamais, je vous en-prie ! —Il faut abſolument ma chère Marie, que tu m'aides à le mettre hors de ma chambre ; tu n'en-feras pas fâchée ; je te garderai avec moi-. Et je l'ai embraſſée, pour l'y engajer. Nous ſommes venues tout-doucement derrière l'Ogre (comme l'appelait Marie), nous-nous ſommes jetées ſur lui enſemble, & quoiqu'il ne dormît pas, nous l'avons ſi bien contenu, que nous l'avons mis-dehors. Nous avons fermé la porte ſur-nous, & nous-nous ſommes miſes-au-lit enſemble, malgré le vacarme qu'il a fait à la porte, le reſte de la nuit. Au jour, il ſ'eſt conché. Et comme ma chambre a une ſortie ſur l'eſcalier, nous avons fait notre déjeûner & nous avons paſſé la moitié de la journée fort-tranquilement. A dîner, Marie lui

a été mettre le couvert pour lui-seul dans sa chambre. Il a voulu la maltraiter; mais cette Fille, que j'avais aguerrie, lui a tenu-tête, & lui a déclaré, que s'il osait la frapper, elle lui fendrait le crâne avec une bouteille. Elle l'a contenu par-là, & il a été forcé de dîner seul.

C'était lundi. Le reste du jour & la nuit suivante, il est resté tranquile. Le mardi-matin, je l'ai entendu soupirer & gémir dans sa chambre, jusqu'à l'heure du déjeûner. Il m'a fait demander humblement par Marie, la permission de déjeûner avec moi. J'ai cru devoir y consentir. Il s'est fort-bien comporté jusqu'à dîner. Nous-nous sommes mis-à-table ensemble. En-finissant, il m'a proposé une partie de tric-trac, que j'ai acceptée. Nous avons causé ensuite. Il m'a demandé pardon de ses torts, & j'ai pensé que je pouvais l'accorder. Comme nous allions nous mettre-à-table pour souper, il est entré chés nous une Voisine fort-

aimable avec ſon Mari. Je les ai reçus poliment. Lagouache, ſans m'en-demander avis, les apriés de ſouper avec nous. Ils ont accepté, en-disant, qu'ils brûlaient-d'envie de faire notre connaiſſance. La gaîté a règné à table : les propos ont été fort-libres, de la part des Convives, & de Lagouache qui les aime. J'étais ſurprise par intervale, d'entendre ſortir certains mots des *Hálles* de la bouche d'une Femme jeune, jolie, & qui paraiſſait aſſés bien-élevée. En-quittant la table, on ſ'eſt mis à faire des folies : la Voisine a embraſſé fort-librement ſon Mari ; elle voulait que j'en-agîſſe de même avec le mien : —Ah-ça, Madame la Prude (m'a-t-elle dit), je vous avertis que je ne ſors pas de chés vous, que je ne vous voye au lit avec ce chèr Épous ; & je vous avoue tout-uniment que c'eſt à ſa prière, que nous ſommes venus ſouper ici ce ſoir pour cimenter votre reconciliation. Alons, point de bégueulerie ; je le veux

& ça sera-. J'ai voulu parler. Elle m'a fermé la bouche. J'ai compris alors la raison de l'apparente tranquilité de Lagouache ; il avait agi par les conseils de cette Femme, à laquelle sans-doute il avait fait une demi-confidence, en-nous donnant pour mariés : j'ai cru qu'il falait cesser de rire : j'ai pris un ton sérieus, en-disant à la dame Voisine, que j'avais des raisons importantes. —Comment ! comment ! est-ce qu'il aurait..... (Je n'ose écrire une expression aussi-libre & aussi-grossière.) Ah ! dans ce cas-là, c'est autre chose, & je ne dis plus rien ! —Eh-non, Madame, a dit Lagouache en-riant d'une manière, qui, pour la premiére-fois, me l'a fait paraître sot ; je me porte aussi bien que vous. —Mais que veut donc dire Madame ? —Elle m'en-veut, pour un badinage qui m'est échappé le soir de notre arrivée ici ; elle ne saurait me le pardonner. Je vais vous le dire à-l'oreille-. Et il le lui a dit

sans-doute. —Quoi ! ce n'est que ça ! Ah ! tu es une franche bégueule, Madame Lagouache ! si je me fâchais pour ça ! —Chaqu'un a son humeur, Madame, ai-je dit fort-sèchement ; moi cela me fâche beaucoup ! & il faut que Monsieur ait la bonté de laisser calmer mon ressentiment, avant qu'il soit question de reconciliation entre nous-. Le Mari n'avait encore rien dit que de général. Il a pris mon parti, & soutenu vivement à sa Femme, qu'elle serait fâchée, s'il lui avait tenu un pareil propos. Elle a assuré d'abord le contraire ; mais à-la-fin, elle s'est rendue, en disant, Que cela était vrai : mais qu'il ne falait pas en-convenir devant moi, parceque cela m'autorisait dans ma bouderie. Et elle a continué de protester, qu'elle ne sortirait pas que nous ne fussions ensemble au lit, m^r. Lagouache & moi. Son Mari, qui me paraît un Homme de bon-sens, a voulu l'emmener : elle s'est fâchée très-sérieusement contre lui, & a con-

tinué de me persécuter, jusqu'à ce que je me sois fâchée à mon tour, & que je l'aie renvoyée très-mécontente de moi. Lagouache a été obligé de sortir avec elle, & il l'a fait pour montrer sa douceur à nos Voisins. Lorsqu'il a été parti, j'ai dit à Marie, que je voyais bien que cette Femme était gâgnée par Monsieur; que je la priais d'aler aux écoutes, pour savoir, s'il n'y avait pas quelque dessous-de-carte, qu'il m'importait de connaître. Elle est montée doucement, & elle a entendu le Mari & la Femme qui se querellaient. —Que savez-vous des raisons de cette Jeune-dame, disait le Mari: peut-être est-ce une Fille-de-famille, car elle en a l'air, qui ne s'est laissée enlever qu'à-condition d'un prompt mariage, ou d'être respectée jusqu'à ce qu'il se fasse, & que ce Jeune-homme-ci veut abuser de sa situation? —Ah! si je le savais, a dit la Femme, je serais la première à la soutenir! —Sois-en-

sûre, ma Femme : je sais que malgré certaines expressions libres, que tu tiens de ta Mère, tu as l'âme honnête & le cœur excellent ; étudie un-peu ces Jeunes-gens-ci, avant de te décider pour ou contre : lorsque tu seras sûre, je trouverai bon tout ce que tu feras, & tout ce que tu diras. La Femme a repondu à son Mari, qu'il avait raison, & ils se sont reconciliés.

Mercredi-matin, Lagouache était furieus contre moi. Il a demandé à déjeûner ensemble. Je m'y suis prêtée. Il a gardé un morne silence, qui m'effrayait, & j'ai commencé à me repentir sérieusement de m'être mise à-la-merci d'un tel Homme..... Ma chère Laure, je te l'avoue, j'ai eu une faiblesse avec lui ; mais dans ma position, actuelle, j'aimerais-mieux mourir.... Il s'en-est alé après le déjeûner. Nous avons dîné & soupé à la même table. Le lendemain jeudi, même conduite, si ce n'est que nous avons

dîné chés nos Voisins. On eſt venu jouer chés nous juſqu'au ſouper. On a repris le jeu après avoir quitté la table, juſqu'à la meſſe-de-minuit, où j'avais des raisons de ne pas aler: Lagouache a feint de ſe trouver incommodé; ſans-doute pour ſe donner un pretexte de ne pas accompagner nos Voisins: je n'ai eu auqu'un ſoupçon, croyant ſentir ſes motifs: il a demandé la permiſſion de ſe retirer dans ſa chambre, pour aler ſe mettre-au-lit. J'ai voulu auſſitôt quitter le jeu. Il m'a priée inſtamment de n'en-rien faire, & de continuer à m'amuser. Nos Voisins ont eu la diſcrétion de ſe retirer dès que le tour a été achevé. Je ſuis rentrée dans ma chambre, & je me ſuis mise au-lit-avec Marie. J'étais-à-peine endormie, que j'ai entendu quelque mouvement, qui m'a éveillée: c'était Marie, qui ſe remuait, ſe retournait. Je lui ai demandé ce, qu'elle avait, & pourquoi elle m'empêchait de dormir! —Vous dormiez-donc,

Madame? —Belle demande! Alons tâchez de vous tenir tranquile. —Mais, c'eſt vous qui avez commencé-. Je n'ai n'ai rien compris à cela, & nous avons tâché toutes-deux de retrouver le ſommeil : je n'ai pu y parvenir ; & Marie, de ſon côté, n'y ayant pas plûs réüſſi que moi, ou peut-être voulant ſ'aſſurer de quelque-chose, elle a feint de dormir profondement: ce qu'on entendait à ſa reſpiration forte. Aubout d'une heure environ, j'ai ſenti Marie, qui cherchait mes mains : elle a les trouvées toutes-deux, dans une poſition, qui lui a fait-voir que je ne l'avais pas touchée. Elle ſ'en-eſt aſſurée encore ; & ne pouvant plus douter, elle m'a donné de petits coups pour m'éveiller. —Que voulez-vous, lui ai-je dit? —Madame, a-t-elle répondu fort-bas, Monſieur eſt ici : voyez ce que vous voulez faire? —Reſtez à-côté de moi, quelque-chose qui arrive. —Mais c'eſt, Madame, qu'il me fait des choses-...

J'ai compris ce qu'elle voulait dire, & je lui ai fait-prendre certaines précautions, que j'ai auſſi employées pour moi-même. Nous ſommes reſtées ainſi tranquiles, ſans oser nous endormir: causant enſemble, de choses indifférentes. A-minuit, à l'inſtant, où l'on a entendu tout le monde partir pour aler à la meſſe, Lagouache, qui ſe tenait caché dans la ruelle de mon lit, eſt venu ſe jeter ſur moi, repouſſant Marie ſi rudement, qu'il l'a fait tomber à terre: ſurprise & ſans défenſe, j'alais être la victime de ſa brutalité, car il était parvenu à me couvrir la bouche. Marie n'osait crier; cependant, je tâchais de l'encourager à ma défenſe par des mots inarticulés. Elle m'a comprise enfin, & par ſes efforts, elle eſt parvenue à me dégajer. J'ai ſauté hors du lit, & prenant mes habits avec moi, je me ſuis enfermée dans mon cabinet, où ma première penſée a été de m'habiller promptement. Je l'étais à-demi,

lorſque j'ai fait-attention aux cris étouffés de Marie ; car auparavant, je penſais que c'était une querelle entr'elle & Lagouache ; cette pauvre Fille était nue ; elle eſt jeune, & aſſés jolie : le Malheureus, qu'elle tenait embraſſé, pour me donner le moyen de m'échapper, la trouvant à ſa portée, parce-qu'elle ne ſoupçonnait pas ſon deſſein, a tourné ſa rage contr'elle.... & elle a été la victime de ſon zèle pour ſa Maitreſſe.... Je ſuis accourue à ſon ſecours. Mais,... il n'était plus temps. J'ai vu m.r Lagouache, fièr de ſon indignité, ſe retirer, en-disant, qu'elle venait de payer pour moi. Cetrait eſt infâme, & je ne ſaurais dire, combien je ſuis peinée, d'avoir pris à mon ſervice cette pauvre Fille, déja trompée par les Hommes, pour lui causer un ſecond embarras, qui achevera peut-être de la perdre. Car ne nous flatons pas, ma Cousine ; quand les Filles ont éprouvé ce cruel affront, elles n'ont plus la même délicateſſe,

délicateſſe, ni la même vertu, ſi elles en-conservent encore. J'ai tâché de conſoler Marie. Mais elle eſt au-deſeſpoir, & depuis ce moment je ne puis parvenir à la calmer. Lagouache a osé paraître devant moi. Je l'ai traité comme il le méritait. Il s'eſt mis à ricanner. Je l'aurais ſouffleté, s'il avait été à-portée de ma main, ou que je n'euſſe pas craint de me donner l'air d'être ſa Femme, en-lui-ſautant au visage. J'ai pris ma resolution de le quitter ce ſoir : il eſt moins ſur nos pas depuis ſon infâmie ; je prépare nos paquets, & je n'attens que ta réponſe. Je t'envoie Marie, tandis qu'il eſt ſorti, à la brune, envelopé dans ſon manteau. Tâche qu'il ne me retrouve pas ici.

A ce ſoir, chère Laure.

XCIV.me
LAURE,
à GAUDET.

[Comme elle emporte tout, & laisse Lagouache avec les quatre murs.]

URSULE est chés moi : La voilà quitte de son enlèvement, dont je t'envoie la Relation, & de son Lagouache. Elle s'est comportée en-Lucrèce ! Nous sommes dans l'incertitude sur la manière dont elle doit se remontrer à son Frère : Marque-nous ton avis.

Je ne doute pas qu'Edmond ne t'ait instruit de son malheur (car c'est ainsi qu'il appelle l'escapade d'Ursule) ; si tu ne lui a pas encore fait-réponse, mon sentiment serait que tu le badinasses un-peu (1) : tu te justifieras toujours bien, en-lui montrant ma Lettre, à ton retour ici. Je vais à-présent reprendre la suite du

(1) Cette Réponse est la CXXII.me du PAYSAN, *p.* 300 *du T. II.*

récit, où Ursule l'a laissé, dans sa Relation.

Aulieu de lui répondre, & pour ne rien donner au hasard, pensant qu'elle avait assés souffert, pour être dégoûtée de son Lagouache, j'accompagnai la pauvre Marie, qui de son côté me priait à-mains-jointes, de venir délivrer sa Maitresse. Cette Fille joue fort-bien son personnage, & elle ne commet en-rien les secrets que tu lui as confiés. Tu fais des héroïnes de toutes tes Elèves!..... J'aurais bien-laissé Ursule quelques jours de-plûs, avec son Automate, qui en-agit si bien; mais je craignais une reconciliation, si j'avais fait la difficile pour la recevoir. Je suis arrivée avant le retour de Lagouache. Et vîte j'ai fait monter Ursule en-voiture, avec les effets transportables; elle n'en-avait pas beaucoup; & je l'ai-fait partir. Je suis demeurée pour le reste, avec Marie, que j'ai envoyée me chercher une autre voiture & un Tapissier. Nous avons

tout ôté. Ceci n'était pas de-concert avec Urſule ; elle comptait que je laiſſerais les meubles à Lagouache ; d'autant que cela eſt de peu de valeur : mais je voulais me donner le plaisir, ſ'il revenait tard, de ne rien trouver. J'ai été ſecondée par ſon Mauvais-génie : tout était chés le Tapiſſier, qui demeure dans la même maison, quand mon Ruſtre eſt arrivé. Nous étions déja dans la voiture, Marie & moi. Il eſt rentré. Nous avons levé les portières, nous avons fait éloigner notre fiacre de quelque cinquante-pas ; enſuite, je ſuis deſcendue, & j'ai été dans la maison. Lagouache eſſayait ſes cléfs, qui n'ouvraient pas ; j'avais fait-ôter les ſerrures-de-ſûreté ; il n'y avait plus que celles de la maison. Enfin, il en-a trouvé les cléfs apparemment ; car il a ouvert. Il jurait comme un Charretier, & ſe ſervait d'expreſſions fort-malhonnêtes contre Urſule & contre ſa Domeſtique. En-entrant, il n'y voyait

pas : les chambres vides rendaient sa voix plus-sonore, & ses cris étaient divertissans. Enfin il est monté chés ses Voisins. Je riais comme une Folle, en-retenant les éclats de mon mieux. Il est revenu avec de la lumière ; son entrée, en-ne voyant que les quatre murs, a été un coup-de-théatre. Il a appelé ses Voisins. Ils sont accourus. —Voyez?..... tout est nu !.... Elle a tout enlevé !... —Nous n'avons rien entendu-! Je crois bien ! je les avais prévenus de tout, en leur racontant au vrai l'histoire d'Ursule, qu'ils ne doivent plus revoir : ma mise, mon air.., distingué, j'hésitais à l'écrire, leur ont imposé ; ils m'ont crue (comme c'est la vérité), une Parente sensée qui venait au secours d'une Étourdie, & m'ont promis le secret. Oh ! comme ce vilain Lagouache a juré !... J'écoutais tout-cela. Il a visité l'appartement, où je n'avais pas laissé une chaise. Il s'embrassait ; il marchait ; il jetait au Ciel des regards de Joueur qui perd ; il tapait

du piéd ; enfin, il fesait tant de grimaces & de contorsions, que j'ai éclaté-de-rire, en-m'enfuyant. Il m'a entendue, & a voulu courir après moi. Mais j'ai regâgné mon Fiacre, qui est parti sur-le champ. Je suis venue rendre tout-cela fidèlement à Ursule, qui a plié les épaules. Nous sommes ensuite convenues, qu'elle paraîtrait n'avoir quitté sa retraite, que pour calmer l'inquiétude de son Frère. Ce ne sera pas tout-à-fait mentir ; elle est très-affectée de la peine qu'elle lui cause ; & je crois qu'il est bon qu'il ait d'elle cette idée.

Prompte Réponse ; sinon je fais à ma tête, & je rens Ursule à son Frère après-demain, dès que l'heure des Lettres sera passée.

XCV.ME.

Réponſe.

[Tortueus Serpent ! que de ruses pour perdre
Celle qui l'eſt déja !]

LE projet d'Urſule de revenir à ſon Frère, comme par-inquiétude, & par-amitié pour lui, me paraît bon! Ce que tu me marques ſur la façon de lui écrire, eſt excellent, & je m'y conforme. La relation d'Urſule eſt ſingulière, & abſolument différente de ce que j'aurais imaginé! c'eſt une pièce curieuse, & qui pourra nous ſervir, en-retranchant l'aveu qu'elle t'y fait. Permets cependant que je révoque en-doute ſa ſincérité: ſi j'avais ici Marie, il ſe pourrait qu'elle me dit, que la nouvelle Lucrèce n'a pas été traitée différemment de l'ancienne. C'eſt ce qu'il eſt important d'approfondir, & tu peus y travailler en-m'attendant, car je partirai ſous peu de jours. D'après tes découvertes *affir-*

matives de mes soupçons, tu pourras parler librement du Marquis, & conseiller adroitement d'accepter ses offres. Si aucontraire la conduite a été conforme à la Relation, il faudra m'attendre.

J'ai vu la belle Parangon, après l'escapade d'Ursule : son étonnement, à cette nouvelle, m'a infiniment amusé. Il aurait falu la voir, chercher à lire dans mes ieux, si je disais la vérité. Je lui ai laissé la petite satisfaction de douter ; j'ai feint d'être interdit, de n'être pas bien-sûr ; & quand je l'ai vu demi-rassurée, je suis sorti, comme pour aler chercher la Lettre. Je n'avais pas dit que c'était d'Edmond. Je l'ai présentée ouverte. Ellea rougi, en-voyant l'écriture. —C'est de mon Cousin ! —De lui-même. —Et fait-il ?... —Lisez, belle Dame-. Elle a lu (1). Dès le premier mot elle a rougi ; elle a chancelé, après

(1) Voyez la CXXI.me du PAYSAN, *p.* 299 du *T. II.*

avoir

avoir lu quelques lignes, lorsqu'il a été question du Marquis sans-doute. Elle s'est assise tremblante. La suite la remettait un peu, quand un mot de la Marquise de-***, qu'Edmond a placé à la fin de sa Lettre, lui a rendu toute sa couleur. Elle s'est levée, & me l'a rendue assés-majestueusement, en-me disant : —Vous devez triompher ! —Moi ! Madame ! des malheurs de mon Ami ! —Ils sont l'effet de vos conseils. —A moi, qui suis ici ! —Ah-Dieu ! s'est-elle écriée, est-il possible ! & le Frère & la Sœur !... J'irai à Paris, Monsieur ; j'irai au secours de mon Amie, & je l'arracherai à sa perte-. Elle s'est retirée dans son cabinet, en-achevant ces mots, & m'a laissé. Je n'aime pas à faire autant de peine que je lui en-ai causé ; je ne voulais qu'humilier sa pruderie, & lui montrer que le néant de la vertu ressemble assés au néant des grandeurs : mais je l'ai profondement

bleſſée : on m'apprend ce matin, qu'elle a la fièvre ; & qu'elle garde le lit. C'eſt une Femme que j'eſtime & que je plains ! Elle a tout pour être heureuse, & c'eſt peut-être la plus-infortunée des Femmes par ſa vertu (1). Adieu ma Laure ; tu vois bien que la route que tu ſuis eſt la meilleure ?

(1) Ce n'eſt point par ſa vertu que cette Dame eſt malheureuse, mais pour avoir trop-écouté une paſſion qu'elle croyait innocente, qu'elle combattait, & qu'elle ne déracinait pas. Dieu ! juſques-à-quand les Méchans tireront-ils, un barbare avantage des peines des Bons, pour inſulter à la vertu, à la bonne-conduite !

XCVI.me 15 janvier 1753.

URSULE, à GAUDÉT.

[La pauvre Infortunée avoue sa turpitude, & découvre celle de son Lagouache, qui est horrible].

MON Frère vous a tranquilisé à mon sujet, l'*Ami*; je sais qu'il vous a écrit le 31 du mois dernier (1). L'amitié, la reconnaissance & mon goût me mettent la plume à la main, pour vous rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis notre réünion. Vous serez content de moi, j'espère; car je connais vos dispositions à mon sujet; Laure m'a parlé clairement, & je vais faire de-même.

Vous savez que j'avais quitté la maison de m.me Canon, & que j'étais-alée demeurer dans la rue du *Haut-moulin*, avec Lagouache. J'aimais réel-

(1) La CXXIII.me du PAYSAN, *p.* 302 du *T. II.*

lement ce Jeune-homme, & sa bassesse m'était absolument inconnue. Le premier soir, nous étions fort-bons-amis, & je vais vous avouer, ce que je cache à Laure elle-même : ainsi le secret ! je vous connais, & j'y compte : je vous avouerai donc que nous n'avons eu qu'un lit : c'était mon but, & je voulais forcer par-là mon Frère à faire mon mariage. Le lendemain, est arrivée la scène que je place au premer soir, dans mon récit à Laure ; mais avec des circonstances encore plus-humiliantes pour moi ; car il me reprocha ma l···; vous devinez ce mot, & me traita comme une Malheureuse. Vous savez que j'ai du cœur ; je fus piquée-au-vif, & je me conduisis comme je le marque à Laure. Le lendemain, il vint pour me demander pardon. J'étais tentée de l'accorder : mais un reste de *décore* à garder m'en-empêcha pour l'heure. Cependant je m'adoucis beaucoup. Il sortit, & rentra dans sa cham-

bre. Une heure après, Marie vint me dire qu'il était sorti. J'avais des doubles clefs à son insu ; c'était une précaution que j'avais prise en-fesant préparer l'appartement : j'entrai dans sa chambre, en-fesant-tenir Marie à une croisée de la mienne, pour m'avertir, s'il revenait. J'ouvris son secrétaire avec ma double-cléf, & j'y trouvai un brouillon de Lettre, conçu en ces termes :

LETTRE de LAGOUACHE, à PASTOUREL.

Je sui zici avec ma droleſſe come je ne conte pas de pouvoir lépouzer a coze de ſon frair e dune d.le Lore file antretenu e peu taite pis je la trete come une vile prize daſſot e je ne la ménage pas je lé traitez hiair au ſoir comme une G—use pour que la reconſiliation me vaille ancor queque-chose. Je la done pour ma Fame dans le voizinage & je léfai accroir a un voizin e une voisine for honêtejans pour

quil ne foure pas leurs né dans mais affeir fil antendent du brui car cil fot la rocer je la roceré je lé traitez an marié la premiair nuit mes ſa ete la plus belle ge né pas envie a presant de me genez tien moi une chanbe prete acote de toi je tanvoi di loui pour la meubler en chanbe de pentre cait la que nous riboteron aveque larjant de la donzelle ge la ferez chantez ſur le bon ton e ge la travallerez de maniair que ci on man done le tant je la razerai au plus prais poſſibe come je ne pourai pas lepouzer & que je ſes quelle te plet je te la cederé une de ſes nuits ſan quelle le ſache il fot bien fere queque choze poure ces ami elle le ſora par aprais ſi tu vœu quan cela cera pacez quaiſſe que ſa me fera a moi voila une bone obeine e cela oret été bien melleur cil i avet pu avoir un mariage car je noret pas fet le difficile o ſujet d'un cairten marquivu quil lui a degea

fet un anfan tu voi que ſa net pas a menager je tiré voir le pluto que je pouré car je ne vœu pas tro mabcenté que je naye fait mon cou de peur de manquez une bone ocasion je pille tou ce que je peus attrapé arjan bigeou mon cecretaire dont gé la clé ait degea bien garni adieu mon cher Paſtourel

ton ami LAGOUACHE

Je te diré qu'elle me croi amoureu amoureu moi je meprise tro les fame pour ſa elle eſt joli mais je nanvizajeret ſa ci elle etet ma fame que du cote de linteret tu mantans

Comme j'achevais de lire cette Lettre importante pour moi, Marie m'a fait le ſignal, que Lagouache paraiſſait. J'ai refermé bien-vîte, ſans avoir le temps de reprendre ce qu'il m'avait volé : mais je me ſuis promis de profiter de la première occaſion : & pour qu'il ne ſe doutât de rien, j'ai laiſſé la Lettre. Il eſt rentré. Mon parti était pris, & depuis ce mo-

ment, jusqu'à la fin, la Relation de Laure est exacte. J'y ajoute, que la journée même de mon départ, j'avais repris tous mes bijous, & jusqu'aux dix-louis envoyés pour meubler la chambre; apparemment qu'il avait cette somme à lui, en-venant avec moi. Laure vous a marqué, quel avait été son étonnement à son retour. Il n'a profité de rien, pas même de ce que je voulais lui laisser: Laure est impitoyable pour les Mauvais-sujets.

Je vais à-présent parler de ma reconciliation avec mon Frère. J'étais chés Laure depuis le 25 au soir, & il y avait déja 5 jours d'écoulés, que j'avais quitté Lagouache. Je priai Laure de sonder Edmond par Lettre. Elle préféra d'y aler, & de pénétrer ses dispositions. Elle les trouva assés favorables, pour me dire qu'il falait me montrer. Elle l'envoya chercher par Marie, que je veux garder avec moi, quoiqu'elle ne

sache pas coîfer; je prendrai une Femme-de-chambre. Edmond en-voyant cette Fille a paru transporté de joie : —Des nouvelles de ma Sœur! —Oui, Monsieur; m.me Laure vient d'en-recevoir; elle vous attend. Il a tout quitté. Marie, qu'on avait envoyée en-voiture, a tâché de le devancer, pour nous prévenir. Laure l'a attendu; moi, j'ai passé dans une autre pièce.

—Eh-bien, chère Cousine, a dit Edmond, en-entrant, Ursule met-elle fin à mon tourment! —Oui, mon Ami: cette pauvre Fille ne songe qu'à toi, & ta peine l'occupe bien-plûs à-présent, que l'envie de faire son mariage. —Serait il possible? Où est-elle? m'est-il permis de la voir? —Je ne sais. —Ah-Dieu! Vous me flatez, Laure-! * A ce mot, je n'ai pu me retenir, je suis venue par derrière sur la pointe du pié, & je l'ai embrassé. Il m'a reconnue à ma main. —C'est ma Sœur-! & il a porté cette

* Sujet de la XIX.me Estampe.

main à sa bouche. J'ai été touchée au-delà de toute expression ; je me suis jetée dans ses bras, fondante en-larmes. —Jamais, jamais, me suis-je écriée, je ne donnerai le moindre chagrin à un si bon Frère ! qu'il parle ; ses volontés seront des lois pour moi-. Edmond m'a serrée contre son cœur, sans pouvoir me répondre en ce premier moment ; & lorsqu'il alait parler, le Marquis est entré. Ç'a été une autre scène : mais comme elle m'intéresse moins, je ne la décrirai pas (1).

Depuis ce moment, je les ai vu tous-deux à chaque instant, ou ensemble, ou aumoins l'Un d'entr'eux. J'ai cru devoir prêter l'oreille aux propositions du Marquis, appuyé par mon Frère. . Ce n'est pas que je ne voye fort-bien que l'honnêteté d'Edmond est la dupe du projet du Marquis : mais je dois tant à ce chèr Frère ; je vous dois tant à vous-même, que je me

(1) Voyez la CXXIII.me du PAYSAN, *p.* 303, *T. II.*

crois obligée de vous sacrifier une vaine délicatesse : les restes d'un Lagouache valent-ils la peine que je vous mécontente ?

Il faut à-présent vous dire un mot de la manière dont ce Malheureus a cédé au Marquis ce qui ne lui appartenait plus. De-concert avec Laure, j'ai soigneusement caché les torts de ce Vaurien, afin de me donner un certain prix. Edmond m'en croyait encore amoureuse : cependant à la manière prompte avec laquelle j'ai consenti à l'épreuve proposée par le Marquis, un Gaudét m'aurait devinée : mais mon Frère est encore bonace. Le Marquis l'a fait venir chés Laure : nous-nous sommes cachés, Edmond & moi (1). M.r de-*** lui a fait la proposition de m'épouser, pour me céder ensuite. Lagouache a consenti, sans la moindre difficulté, d'une manière si vile, si basse, que l'eussé-je encore adoré, je l'aurais

(1) Voyez la XXXIX.me Figure du PAYSAN.

pris en-horreur. J'étais humiliée du peu de valeur qu'il me donnait. Ah-Dieu! que j'ai méprisé toute cette Espèce mercenaire! Les Grands ont leurs défauts, mais que ces défauts sont aimables, en comparaison de ceux des Gens sans éducation! J'ai-fait à cette occasion la comparaison du Marquis voulant m'enlever, employant la violence.... Il était encore poli dans ses plus-grands écarts; rien de mortifiant pour moi; ce n'étaient que des hommages; ses outrages marquaient l'excès de sa passion: dureste, que n'eût-il pas fait pour moi! quel bonheur à ses ieux, si j'avais daigné exprimer un desir! Que c'est avec justice qu'on méprise le Peuple, & que vous avez raison, quand vous dites, qu'on pourrait justifier tous les préjugés, même ceux qui paraissent les plus odieus & les plus-cruels!... Cédée, humiliée, je pleurais de rage, & j'ai-laissé-croire que c'était d'amour. Le Marquis a envoyé Lagoua-

che l'attendre à ſon hôtel, pour conclure, & il eſt-venu eſſuyer mes larmes, auſquelles il ſupposait une ſource plus-douce. Je ne l'ai pas détrompé: eh! le pouvais-je? mais je l'ai-aſſuré que c'étaient les dernières. On dit que le vil Lagouache a été fort-maltraité chés le Marquis. Je ſens que la pitié me parle encore pour lui; car j'en-ſuis-fâchée.

Pour terminer mon récit, je n'ai plus qu'à vous ajouter, que j'ai-accepté les propositions du Marquis. Aux ieux d'Edmond, c'eſt un dédommagement qu'il me doit, & dont il ſ'acquitte; entre le Marquis & moi, c'eſt une liaison, & il m'entretient. J'aurai ſoixantemille-livres par an. Ce qui me flatte davantage, dans ce revenu conſidérable, c'eſt l'emploi que je me propose d'en-faire. Venez bien-vîte ici; car Edmond eſt riche dès que je *la* ſuis, & donnez carrière à vos brillans projets. Adieu, l'Ami.

Toute à vous.

XCVII.me

20 janvier.

Réponse.

Le Méchant ne veut pas le libertinage, mais une perversion raisonnée, pour procurer un avantage temporel à Edmond.]

C'EST à-présent, belle Ursule, que vous avez besoin de conseils, & sur-tout de prudence pour vous conduire! Vous voila audessus des préjugés : mais le pas est glissant! pour peu que vous incliniez à droite ou à gauche, vous tombez, ou dans le remords, ou dans le libertinage. Je vous demande pardon de l'expression, je l'emploie dure, parce que vous ne la méritez pas, & qu'il est bon de vous parler net. Il faut donc, très-chère Fille, commencer à vous rendre compte à vous-même de vos principes, si vous voulez éviter le malheur, & jouir au sein de la volupté, de toutes les douceurs de la vertu, unies à tous les avantages du vice (que ce mot ne vous effraye pas; ce n'est

qu'un mot). Vous êtes Fille-entretenue : je tranche au-vif, & je parle-vrai : vous-vous donnez au Marquis, qui vous adore. Cette action en-elle-même eſt indifférente : elle peut être louable, ou digne de mépris, d'après les motifs. Quels ſont les vôtres ? Je les connais, & je crois qu'ils ſont les ſeuls. Vous avez un Frère qui vous aime, qui eſt digne de toute votre affection ; à quî vous devez une ſeconde exiſtance ; car ſans lui que ſeriez-vous ? Sûrement la Femme d'un Ruſtre, qui vous ferait des Enfans, vous forcerait à les nourrir, à le ſervir, & à travailler pardeſſus tout-cela comme une Nègreſſe (1). Qu'êtes-vous aujourd'hui ? Une Femme charmante, adorée, fêtée, riche, qui pouvez, avec le temps, faire la fortune de votre Frère & celle de

(1) Ce que dit ici Gaudét eſt vrai : mais il ne l'eſt pas moins, que les plus excellentes des Femmes ſont dans ce pays, où les Femmes ſont ainſi traitées : il y en-a un millier comme était notre bonne Mère.

toute votre Famille. Vos motifs ſont uniquement de ſervir Edmond. Cette diſpoſition eſt noble, elle fait une vertu ſociale, d'une action indifférente. Mais, direz-vous, je ſuis au Mari d'Une autre! Vous ſavez que cette Autre a un Dédommagement, & qu'ainſi Perſone n'eſt lezé: car ſi Quelqu'un l'était, votre conduite ſerait criminelle, & celle de votre Frère auſſi, qui aime la Marquiſe, & qui en-eſt aimé. C'eſt un échange: ils ſont permis, dans la ſociété, pour tous les autres biens: une ſorte de décence l'interdit pour les Femmes, chés les Nations policées (car il en-eſt parmi les Sauvages, & même chés les Tartares où cet échange eſt autorisé), à-l'exception de Sparte, dont les lois ſont exaltées par tout le monde, comme les plus-ſages qui aient jamais été-données aux Hommes: Eh-bien, prenez que vous vivez à Sparte, & pour ne pas être contrariée, gardez une reserve modeſte devant

vant le monde; qu'on ignore quelle loi vous suivez, & contentez-vous de jouir du repos d'une conscience pure, unie à l'estime de vos Concitoyens les plus-scrupuleus.

Pour cela, chère Fille, vous voyez qu'il faut éviter tout ce qui serait capable de faire-connaître votre conduite : que vous devez, sinon vous attacher au Marquis, dumoins le bien-traiter, ne le tromper jamais; & si cela vous arrivait par-hasard, ou par-accident, faire enssorte qu'il ne s'en-aperçût pas: A qui ne connaît pas un tort, ce tort devient nul. Je vous conseille, de vous unir s'il est possible d'amitié avec la Marquise : cela se pourra, si elle aime votre Frère. Il en-est des moyens : celui qui me rirait davantage, & que je regarderais comme le plus-digne de vous, serait d'attirer quelques présens du Marquis, pour les rendre à sa Femme : mais il faudrait être bien-sûre auparavant, qu'elle ne s'en-

trouverait pas humiliée! C'eſt ce que l'étude de ſon caractère vous apprendra, ſoit par vous-même, ſoit par Edmond. Une chose que vous ne devez jamais perdre de vue, c'eſt que vous n'êtes qu'un, votre Frère & vous; vos intérêts ſont les mêmes; tout le bien qui arrive à l'Un, rejaillit ſur l'Autre: tout le monde peut-être étranger à votre égard; mais Edmond & vous ne pouvez jamais être ſéparés d'intérêts. Il faut penſer tout-haut enſemble; n'avoir qu'une même âme, les mêmes vues, les mêmes deſſeins: de l'inſtant où vous ſerez deſunis, vous-êtes perdus l'Un ou l'Autre, & peut-être tous les deux. Je vous donnerai de bouche un autre conſeil, que je n'oſe confier au papier.

Quant à votre morale & à votre philoſophie, ſuivez celles de la nature: ne faites pas à Autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît: faites du bien, pour qu'on vous en faſſe: ne faites jamais

à Perſone un mal inutile, c'eſt-à-dire, qui n'ait pas pour vous un avantage aſſés-grand, pour que vous puiſſiez un-jour réparer le mal que vous auriez-fait, s'il était néceſſaire. Ne ruinez pas votre Amant: parce-qu'il faut être audeſſous des Bêtes-féroces, pour réduire à la misère & au deseſpoir un Galant-homme qui a de la faibleſſe pour nous. Enrichiſſez-vous cependant: mais par une ſage économie; en-banniſſant toutes les fantaisies ruineuses, toutes les dépenſes ſans but. Aimez l'argent: c'eſt une vertu dans une Fille de votre clâſſe, pourvu qu'elle ne la pouſſe pas juſqu'à l'avarice ſordide: C'eſt que ce vice ôterait quelque chose aux grâces; il donnerait à la beauté un air meſquin: la prodigalité lui en-donne un autre, qui ne me revient pas davantage; c'eſt un air délâbré, avide, corſaire; tout cela gâte les traits d'un joli visage, parce-que jamais ceux de l'Avare ni ceux de la Prodigue ne portent

l'empreinte du contentement, de la tranquilité, de la paix de l'âme, le plus précieus des biens. Evitez le jeu; c'eſt un vice, & l'un des plus odieus. Fuyez le libertinage; & ſi vous aviez du tempérament, comportez-vous avec prudence, & comme je vous le dirai, lors de mon ſéjour à Paris.

Le train-de-vie que vous prenez n'eſt peut-être pas ſans une ſorte de ſcandale: mais qu'importe, ſi l'on ſ'y fait un nom qui diſtingue, & que la réputation qu'on acquiert ſoit honorable à certains égards: on ſe met alors au-niveau de tous les Hommes illuſtres, qui ne ſont pas loués entièrement & dans toutes leurs actions. Le plus-grand mal, quoi qu'en-disent les Moraliſtes, c'eſt l'obſcurité, la baſſeſſe; c'eſt la vie de ces Plantes-mouvantes, qui végètent autour de vous, qui vivent & qui meurent, ſans que Perſone ſe ſoit aperçu de leur exiſtence. C'eſt ce malheur que je veux faire éviter à Ed-

mond, & par occasion à vous-même ; car c'eſt lui que j'avais ſeul en-vue autrefois, ne vous connaiſſant pas encore : c'eſt ce malheur que je redoute pour moi-même bien-plûs que la mort ; juſque-là, que je préfère le ſort d'Eroſtrate, de Cartouche, ou de Mandrin, à celui de quelqu'Honnête-homme obſcur, mort avant d'avoir ceſſé de vivre, & parfaitement nul aujourd'hui. Cette aſſertion parait forte ! mais je me ſuis donné le plaisir, à *Saint-bris*, de faire lire la vie de Cartouche à de petits Paysans, encore dans l'innocence, & je n'en-ai pas vu Un-ſeul qui ne ſ'intéreſſât à lui, qui ne ſautât de joie, lorſqu'il échappait à quelque danger. Qu'en-aurait obtenu de-plûs Turenne ou De-Saxe ? Mais il faut ici conſidérer, ma chère Fille, que ce n'eſt pas le crime ou le vice qui intéreſſent ; c'eſt une certaine hardieſſe, une certaine grandeur : un Scélérat bas, un vil Empoisonneur, n'excite que le friſſonnement & l'indi-

gnation. Il faut donc, dans un état scâbreus, & qui nous expose au grand-jour, montrer un côté brillant ; il faut compenser les petits défauts par de belles qualités ; ce que le monde nomme machinalement inconduite, par des vertus, l'humanité, par-exemple, la bienfesance. J'ai fait une obfervation : c'eſt que les Comédiennes, preſque toutes des libertines, & les plus-viles des Créatures, par leur vilaine âme (m.lle Lecouvreur exceptée), trouvent néanmoins la gloire dans le chemin du libertinage. Pourquoi ? C'eſt que ce dernier n'eſt qu'un acceſſoire ; les qualités brillantes des grandes Actrices l'effacent, & le font regarder comme un badinage, un délâſſement de ces Femmes-à-talens ſublimes : que ce ſoit une Doublante qui donne dans les mêmes travers, elle n'eſt pas également excusée ; à-moins que ſa beauté ne lui tienne lieu de mérite ; car ce don naturel dans les Femmes com-

penſe tout, aulieu que ce n'eſt qu'une misère dans les Hommes, qui ſouvent même les a rendus ridicules; & la mode en-cela, eſt conforme au bon-ſens. J'ai connu d'autres Actrices, qui n'ayant ni grand mérite, ni grande beauté, ont eu recours au moyen le plus-efficace, pour ſe faire honorer dans leur état; elles ont été charitables: Il ne faut qu'une bagatelle pour cela; telle de ces Filles qui reçoit de ſon Amant-en-titre quarante-mille-francs par an, ſe fait la plus-brillante réputation, avec moins de mille-écus, diſtribués durant un rude hiver; elle eſt prônée, louée par nos Poètes, & bénie par tous les Bonnes-gens; la Dévote, qui en-enrage, cite aux Cœurs durs, à ſon ſujet, ce paſſage adreſſé aux Pharisiens: *Les Proſtituées mêmes ſeront mieux traitées que vous.*

Mais, ma chère Fille, la gloire qui vous attend eſt bien-audeſſus de tout-cela. Votre figure eſt parfaite: vous

avez des sentimens nobles, élevés : le Marquis est puissamment riche, & il vous met à la tête d'une maison, dont vous êtes réellement la Maitresse, où vous recevrez du monde ; où vous jouerez le rôle de *Ninon* : Car voila votre modéle, ou la charmante *Marion De-Lorme*, que le Chevalier De-Grammont élève si haut, tout en-parlant de ses galanteries. Placez-vous, s'il se peut, audessus de ces deux Femmes, qui font-honneur à leur siècle : devenez comme elles, fameuse, courue, fêtée : mais ne vous contentez pas d'établir votre réputation sur les charmes de votre commerce, sur votre beauté, sur votre façon-de-penser libre, hardie ; joignez-y la bienfesance : Il faut cela dans ce siècle, le moins-aumônier de tous, & où tout le monde est si-pauvre, au sein des richesses, à-cause du luxe, qu'on-y prêche la bienfesance, plutôt pour en-être l'objet, que par goût pour elle. Tel est l'effet de nos

besoins

besoins factices trop-multipliés!..... D'après cela, soyez généreuse; ayez quelques Familles pauvres, auſquelles vous ferez du bien, & qui en-diront de vous: choisiſſez-les bien, ou plutôt, je vous les choisirai: ce ſeront des Gens un-peu relevés audeſſus du commun, obérés par des malheurs, des faillites, & obligés à garder dans le monde un certain *décore*: Ces Gens-là, qui verront la Bonne-bourgeoisie, ne diront pas qu'ils ſont vos Obligés; mais ils exalteront votre bienfesance; ils en-parleront la larme à l'œil, & feront aler votre réputation par-tout. Pour leur donner des Sujets à citer, vous aurez auſſi deux ou trois pauvres Manœuvres, bien-chargés d'Enfans, à qui vous donnerez le néceſſaire, que vous leur porterez de temps-en-temps vous-même, mise avec modeſtie, & preſqu'en-Griſette, mais ayant de belles dentelles, des odeurs & tout ce qui peut annoncer une grande Dame,

qui se cache. Voila les traits que citeront vos Obligés d'un ordre audessus du commun. Il ne sera pas mal que je vous déterre aussi quelque Croix-de-saintlouis, réellement brave Homme, & dans le plus grand besoin : j'aurai soin que ce soit un Homme modeste, plein de mérite, que sa timidité, sa fierté, ou son manque d'intrigue auront seuls empêché de faire son chemin : Vous ferez à cet Homme une pension de mille-écus, & vous lui donnerez votre table. Vous l'y traiterez avec respect, & vous tâcherez qu'il y tienne le haut-bout, en-l'absence du Marquis. Vous le reconduirez toutes les fois qu'il sortira, en-un-mot, vous lui marquerez la plus haute considération : Plûs vous l'honorerez, plûs vous-vous honorerez vous-même. Quand on vous demandera qui il est ? Vous répondrez en-citant ses belles actions, & vous laisserez entrevoir que votre respect pour lui, ne vous permet pas de lui offrir

autre chose que votre table : mais que c'eſt bien malgré vous ! ces propos lui reviendront ; & ſoyez ſûre que cet Homme, tel qu'il ſoit, portera votre réputation juſqu'à la Cour, & vous y fera voir en beau.

Il faudra éviter les faibleſſes de tempérament, ou dumoins tâcher qu'elles ſoient inconnues : ſi pourtant il vous en arrivait, il y a une manière de les faire paſſer, je l'appelle *à la Gauſſin*, parceque cette Actrice ſavait faire excuſer ſes goûts, les plus bas, par la manière dont elle les ſatiſfesait. Mais le mieux eſt de ne pas avoir beſoin de ſa recette ; & que ni le Coîfeur, ni le Porteur-d'eau n'ayent rien de commun avec vous, hors de leur emploi. S'il ſe trouve des Gens diſtingués par l'élévation de leur rang, par leur illuſtre naiſſance, qui viennent à vous plaîre, cedez alors, & prenez toutes les grâces d'une aimable liberté. Faites-vous valoir cependant ; plûs la Perſone ſera élevée, plûs vous devez paraître ne céder

qu'au ſentiment ; fût-ce un Vieillard, il ſe croira adoré ; les Hommes ſont ſi préſomptueus, qu'en-dépit de l'évidence, ils imaginent être encore aimables, ſous l'extérieur le plus-revoltant. C'eſt à ce point, ma Belle, où je vous attens, pour établir ſolidement votre fortune ; car je m'offre à vous diriger, & tous mes talens ſont à votre ſervice : je ſerai votre Intendant & votre Conſeil, également deſintéreſſé dans les deux emplois. Vous ſentez parfaitement, qu'il faut beaucoup ménager le Marquis d'abord, & tant que nous aurons besoin de lui : c'eſt l'Homme qui vous donne un état, une maison, une exiſtance ; il vous mettra en-vogue, & vous fera remarquer. Mais un-jour viendra que vous le quitterez. Alors, pour vous faire-honneur, vous mettre audeſſus de Ninon elle-même, & ſûrement audeſſus de toutes nos Courtisanes actuelles, vous feindrez que c'eſt par-générosité, pour ne pas achever de

déranger ſes affaires : car il faudra que nous les dérangions un-peu, lorſque nous ſerons ſûrs d'avoir pour le remplacer ; & cela, par un motif que vous devinerez, j'en-ſuis ſûr, à la grandeur & à la beauté-d'âme que je vous ſais : le Marquis ruiné à-demi ; vous entre les mains d'un Homme diſtingué, puiſſant, vous ferez un-coup d'éclat ; ſans revoir le Marquis, vous vendrez vos diamans, & paierez ſes dettes. Ce coup adroitement ménagé tout ſera dit, & je vous vois audeſſus de la fortune.

C'eſt ainſi, belle Urſule, que vous irez à la gloire. Placée par le ſort, dans une condition obſcure, vous étiez condamnée à y reſter, ſi je n'avais pas découvert la paſſion du Marquis, & ſi je ne l'avais pas déterminé à vous enlever pour vous aguerrir : Il falait ce coup décisif, pourvous tirer de chés les Canones & les Parangones; il falait encore plûs, & c'eſt-à quoi j'ai travaillé, en-fesant échouer tous vos mariages ; (car ce ſont ici des

aveus que je vous dois; vous êtes trop belle, pour qu'on vous eût plantée-là, sans mes intrigues; il n'est pas jusqu'à votre Lagouache, que j'ai dirigé; cela vous prouve la vérité de ce que Laure vous a écrit de moi); vous sortez de votre obscurité par le moyen le plus-efficace; si ce moyen a quelques côtés défavorables, vous alez y suppléer par des correctifs; desorte que l'ensemble de votre conduite, sera quelque-jour cité avec admiration. Attachez-vous sur-tout à élever votre Frère: qu'il porte aussi haut qu'elle pourra monter la gloire de votre nom: pour cela, il faut marcher sur le ventre à toutes les Filles de votre classe; & vous le pouvez, si vous êtes docile. Ne demandez jamais que pour lui; on vou. accordera toujours votre demande, sans que vous y perdiez rien.

Je vais à-présent poser les principes de morale, que je vous avais annoncés en-commençant, & dont l'abondance de

choses pressées à vous dire m'a-écarté.

Ce qui regarde l'Être-suprême ne doit pas vous arrêter: Tout est égal à ses yeux: non qu'il soit indolent, comme le Dieu d'Epicure, mais parce-que les lois qui règlent nos actions, sur-tout celles que vous ferez, sont toutes humaines (1): elles sont des conventions humaines, faites pour certaines raisons, valables pour certains Esprits baroqs, & dignes du mépris des Gens-sensés. Ainsi votre situation de Fille-entretenue est condamnée par certaines lois de décence; tandis qu'au-fond, c'est un véritable mariage à volonté; vous êtes la seconde Femme du Marquis; vous recevez de lui, parce-qu'il le doit, vous ayant rendue-mère, & que dans le vrai l'Homme doit nourrir la Femme, la protéger, &c.a. Ce qui regarde vos Parens est autre-chose. Vous leur

(1) On verra bientôt le fruit de cette doctrine dangereuse, qui n'est rapportée que pour en-montrer les funestes effets.

devez du contentement, de la satisfaction; c'est une dette. Vous leur en-donnerez facilement : il faut qu'ils ne voient que vos richesses, & les services rendus, tant à Edmond, qu'au reste de votre Famille. J'y veillerai.

Loin que les plaisirs dans lesquels vous alez vivre, soient contraires a quelques lois générales de la nature, c'est tout le contraire: plûs un Être est heureus, plûs il remplit le but de sa formation; car Dieu l'a fait principalement pour le honheur: le bien-être épanouit l'âme, la pénètre, & la rend plus-reconnaissante envers l'Être-suprême. Le mal-être, la peine, la portent aucontraire au murmure, à la haîne de son Principe (1). Jouissez donc.

La débaûche est un crime contre la nature; & quoique les Femelles des Animaux paraissent donner dans une sorte de

(1) Ces maximes sont vraies; mais le Misérable! il en-abuse ici!

débaûche, lorſqu'elles ſont en-chaleur, cela ne convient point à la Créature Humaine, qui eſt douée de raison. C'eſt pour avoir ſuivi la conduite des Bêtes, que les Nègres, qui en-approchent beaucoup, & quelques autres Nations ſauvages des Pays-chauds, ont donné-lieu à la plus-cruelle des maladies, à la plus-incommode aumoins, à la plus-honteuse: ces Hommes-brutes, en-ſe livrant ſans-reserve à leurs appétits, ont corrompu en-eux les ſources de la vie. Les Hommes des Pays tempérés, n'auraient jamais contracté cette infirmité d'eux-mêmes; parce-que jamais ils ne ſe fuſſent livrés à l'excès qui eſt capable de la produire. Mais ce qui eſt bien-ſingulier, pour cette maladie, & pour toutes les autres qui ſont contagieuses, comme la petiteſœur de celle dont je parle, la peſte, la rage, les fièvres, la g····, c'eſt qu'elles n'exiſtent pas en-nous; ce ſont des êtres moraux, pour-ainſi-dire,

qui une-fois engendrés, ſ'étendent, ſe propagent, ſe conſervent, comme des germes d'Animaux, des années entières ſans altération ! Cela eſt preſqu'inconcevable; à-moins de conſidérer ces miaſmes, ces germes, comme des animalcules imperceptibles, dont les ſemences ont la faculté de ſe conſerver longtemps, & qui ne ſe dévelopent que dans le corps humain, ou dumoins dans les corps animés. Le venin des Reptiles doit-être regardé comme un-peu différent; car il ne ſe conſerve pas, &c. Mais je reviens à ce que je disais : Il faut éviter l'excès des plaisirs, ſur-tout de ceux de l'amour, & fût-on du tempérament de Cléopâtre, le contraindre, & le borner (1). Les autres plaisirs ne ſont pas moins dangereus; le vin, les liqueurs, la bonne-chère, tout cela détruit les charmes; & la Belle-de-B * * en-fit une triſte expé-

(1) Voyez au-ſujet de Cléopâtre, *le Pornographe*, *p.* 354, *lig.* 41.

rience ! elle était née la plus-délicate des Nymphes; elle mourut la plus-groſſe des Tripières. Le jeu ne doit rien prendre ſur votre ſommeil ; jouez, pour vous amuſer, un petit jeu ; il vaut mieux que le plaiſir ſoit moins-vif: car ſ'il l'eſt trop, il vous abſorbera, il vous abrutira comme l'ivreſſe, il vous maîtrisera, & vous rendra une Femme auſſi rebutante qu'une Plaideuſe. Quant aux arts, effleurez-les : la peinture, où vous excellez, peut être conſervée; occupez-vous à faire de petits préſens, pour les Hommes que vous voudrez ſubjuguer : ſi c'eſt leur portrait, flatez-le ; trouvez des grâces aux Mâgots même : ſi c'eſt le vôtre, un beau nud ; vous ſerez encore longtemps aſſés-belle pour cela, ſur-tout, en-ne vous peignant qu'à la *Staal*, ainſi que le demande la mignature, c'eſt-à-dire, en-buſte. C'était une galante-Femme, que celle-là, & qu'il eſt bon que vous imitiez. La muſique & le chant doivent auſſi vous

prendre quelques momens : il vous faut une harpe, & même un clavecin : apprenez à-l'écart, & ne vous montrez au-jour qu'auſſi parfaite que vous voulez le paraître. Soyez douce, affable à vos Domeſtiqs, ſans familiarité ; cela eſt plus-important aujourd'hui que ſi vous étiez Marquise, parce-que vous ſerez plus-exposée à leur critique ; ne leur parlez que pour vous louer d'eux ; & s'ils manquent, qu'Un-autre les reprenne ; le Marquis par-exemple : que tout le bien qu'ils recevront paſſe par vos mains : ce ſont des Hommes, ce ſont des Femmes ; Cela parle, & Cela eſt écouté, même des Honnêtes-gens. Devant eux, ayez de la religion ; Gabrielle d'Eſtrées ſe fesait reſpecter par-là. Vous devez abſolument éviter les expreſſions libres, les juremens &c.ª ; davantage encore les attitudes, les libertés, même avec le Marquis : plûs vous ſerez décente, plûs vous donnerez de reſſort au desir. A votre place, en-

étant maitresse d'un Homme, je me conduirais de-façon, qu'en-me voyant, en-se rappelant ma conduite, il doutât, si je ne suis pas l'Épouse la plus-décente, la plus-chaste, la plus-reservée.

Mais en-même-temps, que tout ce qu'il y a de plus-coquet, de plus-provoquant fasse ressortir vos appas: la propreté, la coîfure, la chaussure, que rien de tout-cela ne soit négligé. Evitez, dans votre parure, que rien n'approche de notre sexe: Cela *tribadise* une Femme, & la rend hommasse, ou mesquine. C'est une détestable mode qui prend depuis quelque-temps; les Femmes baissent leur chaussure, les Hommes haussent la leur; ils vont se ressembler: roidissez-vous contre cet abus, & conservez leur sexe à vos cheveus, à vos robes, à vos chaussures. Prenez-garde à vos Ouvrières; Celles pour Femmes, sont pour la plupart des machines, & ont moins de goût, que les Ouvriers pour Hommes, ou que

les Hommes qui travaillent pour des Femmes : cela eſt tout-ſimple ; c'eſt que les Femmes ne ſentent rien pour leur ſexe : un Homme aucontraire, ſ'il n'eſt bûche, ſent tout ce qui doit rendre une Femme provoquante, & il tâche de le donner. N'ayez rien ſur vous, qui n'ait l'empreinte de votre génie ; faites défaire, tant qu'il faudra, & donnez à cette importante affaire tout le temps que vous pourez. La raison de ce conſeil eſt prise dans les mœurs & le goût de notre ſiècle : la façon-de-penſer y eſt telle que ſouvent la mise l'emporte ſur la beauté. Les goûts, même en-amour, y ſont tellement factices, qu'aubout d'un temps, ce qui avait d'abord déplu dans les modes, inſpire au même Homme les plus-violens desirs. Ceci doit vous ſervir de règle, dans votre façon-de-vous mettre. Il faut ſuivre les modes, quelqu'extravagantes qu'elles paraiſſent ; parce-qu'elles donnent un cer-

tain prix à la laideur même, & qu'elles rendent la beauté *extasiante.* Mais en-même-temps, perfectionnez-les : ayez toujours l'attention de ramener leurs formes au vrai beau ; ce qui eſt très-facile ; la mode la plus-bisarre ayant ſûrement été à quelque Belle. Ne l'adoptez pas en-automate, & quoique tout aille aux Jolies-Femmes, ayez ſoin de vous adapter la mode nouvelle de la manière qui vous aille le mieux. C'eſt par ce moyen, que vous ſerez toujours neuve, toujours piquante, toujours originale, c'eſt-à-dire, jamais imitatrice ſervile. Ne ſacrifiez qu'aux Grâces, même en-vous conformant à la mode : perfectionnez l'habillement Français ; rendez-lui ſa nobleſſe & ſa légèreté : ſentez le but de tous ſes accompagnemens, & ramenez-les à leur inſtitution, que d'ignorantes Couturières ont fait oublier. Que deviendrait l'Univers, ſi l'on en-baniſſait les Grâces ! Elles ſeules méritent des autels,

parce-qu'elles seules sont le charme de la vie : ne les offensez jamais ; c'est un crime irremissible, & le desagrement qu'il jette sur la Coupable, est une tache que rien ne saurait effacer.

Je ne me lasse pas de vous écrire, belle *Ninon*, ou plutôt belle *Aspasie* : mais vous pourriez trouver que je pérore un-peu trop longtemps. Je finis, par la plus importante de mes maximes : Peu de rouge, ou point s'il est possible : ne pas se mettre par des veilles, ou par des nuits trop-occupées, dans le cas d'en-avoir besoin : de frequentes ablutions dans la zone torride ; c'est un pays chaud, qui doit être tenu comme les appartemens d'Amsterdam, qu'on lave deux ou trois-fois par-jour. Adieu, charmante Sœur de mon meilleur Ami.

P.-S. Que Personne ne voye cette Lettre, ni Edmond, ni même Laure. Gardez-vous-même vos secrets, & ils ne seront pas trahis.

XCVIII.ME

XCVIII.me URSULE, à EDMOND.

27 février.

[L'Infortunée approuve le vice].

VOILA trois jours que tu n'es venu! Cette absence me donne de l'inquiétude! que fais-tu, chèr Ami?.... Si c'était ce que je pense, & que la Marquise t'absorbât absolument, je m'en réjouirais! une avanture aussi relevée, avec la Femme d'un Homme, dont, au fond, je suis un-peu dépendante, puisque je reçois de lui, rendrait au Frère, ce que la Sœur perd de sa dignité naturelle: & comme tout nous est commun, les choses seraient dans un juste équilibre. Viens me dire ce qui en est au-juste, & surtout, répons-moi vrai, sur ce que je t'ai déja demandé dix-fois, depuis le mois de janvier: Quelle Femme est-ce? supposons, que je lui rendisse une visite,

ou que je lui écrivîſſe, comment le prendrait-elle? ſerait-elle d'humeur à badiner de l'inclination que ſon Mari a pour moi, ſi j'en badinais la première?..... Il ſerait de la plus-grande-conſéquence, pour ton avancement, que j'euſſe quelque-liaison avec cette Femme, ſi cela était poſſible; tant ſecrette qu'elle voudra: tout ce qui nous importe, c'eſt que je lui parle, ou que je lui écrive, de ſon aveu... Ah! ſi je pouvais en faire une Parangon!..... Mon intention, chèr Ami, ſerait de la faire penſer à ton avancement.

Ne diffère pas une heure à venir me tranquiliser. Trois jours!..... Je ſais que tu n'es pas malade; que tu as paſſé les nuits dehors de chés toi; que tu es ſorti paré, parfumé, charmant? Hem? où as tu été? le ſaurai-je? Oh-oui; tu ne reſiſteras pas à ta Sœur, qui ne veux que te ſervir.....

*

On doit te remettre ces deux mots à ton réveil. Au plaisir vivement desiré, de te voir, & de te voir heureus (1). *P-.f* On m'assure qu'Elle a été voir mon Fils, & qu'Elle lui a fait mille caresses. On prétend qu'Elle a pleuré, en-le-voyant si-joli. La Persone qui me l'a dit en-secret, m'assure que depuis ce moment, Elle paraît te voir avec plûs de plaisir, & qu'il lui est échappé un mot.... Devine?..... Ces pauvres Hommes! ce sont leurs Femmes qui leurs donnent des Héritiers..... Je t'assure que j'aimerais bien mon Neveu.

(1) Edmond était alors dans l'avanture qu'il décrit, CXXIV.me Lettre du PAYSAN, *p.* 309 du *T. II.*

Voyez aussi la XL.me Figure de l'Ouvrage cité.

XCIX.ME

1 mars.

URSULE,

à la MARQUISE.

[Comme elle a déja de l'aisance dans le vice !]

MADAME:

C'EST une Fille généreuse autant qu'honnête qui vous écrit; une Fille qui vous honore, excitée par la reconnaissance. Je sais indirectement, par certains discours respectueus, échappés à mon Frère, que vous faites quelqu'attention à lui. Soyez assurée, Madame, que vos bontés ne pouvaient tomber sur un Sujet qui en fût plus digne. Son respect & son dévoûment pour votre Personne, n'ont pas plûs de bornes que vos perfections, & ne peuvent se comparer qu'à l'attachement que j'ai moi-même pour ce Frère chéri. C'est d'après cet attachement, le plus-tendre qui fût jamais, que vous devez juger la démarche que je fais aujourd'hui. Madame, m.r le Marquis

m'a aimée ; & quoiqu'il ne m'aime plus, puiſqu'il eſt votre Mari, il a conſervé des égards pour moi, auſquels je ne ſuis pas inſenſible : mais quelles que ſoient ma reconnaiſſance, & ſes diſpoſitions, je remettrais ſon ſort entre vos mains, s'il le fesait dépendre de moi, & j'oserais vous demander, comment vous voudriez que je le traitaſſe ? comment vous ſouhaiteriez que j'en-agîſſe avec ſes Rivaux ? Il en-avait quelques-uns, qui tous laiſſent mon cœur libre. Je me voue à vos ordres en-tout, lorſqu'il vous plaîra de me les intimer : Commandez, Madame, & ſi vous m'avez crue la Maitreſſe de votre Mari, ſoyez mille-fois plus-aſſurée que vous êtes la mienne, & que je vous obéirai comme à ma Souveraine.

Je ſuis avec reſpect, &c.

C.^me le lendemain.

Réponse.

[La Marquise répond sur le même ton aux impudences de ma pauvre Sœur].

VOILA, je vous assure, Mademoiselle, la correspondance la plus-extraordinaire qui se soit jamais ouverte entre deux Femmes! Je sais tout ce qui s'est passé entre vous & mon Mari : mais je ne sais pourquoi je n'en-suis pas jalouse. Peut-être qu'une aussi belle Fille qu'on assure que vous l'êtes, me force d'excuser le Marquis. D'ailleurs il a des torts si grands avec vous, qu'il ne saurait les réparer. Cependant, s'il faut vous parler avec sincérité, je serais la première Femme qui, pouvant tourmenter son Mari infidèle, s'en-abstiendrait par générosité : Je ne veux pas de cette vertu, elle ressemble trop à la bêtise. Faites-moi donc le plaisir de le mettre aux-abois : soyez bien-coquette; & si ce n'est pas assés, alez plus-loin,

pour peu que cela vous amuse. Quant à votre Frère, c'eſt un Garſon du premier mérite, & dont je fais un cas infini. Je le prône par-tout, & cinq à ſix Nouvelles-mariées de mes Amies, en-ſont folles, ſur mes récits. Ce qui me plaît davantage en-lui, c'eſt ſa modeſtie : il eſt peu de Jeunes-gens de ſa figure & de ſon mérite qui aient auſſi peu de prétenſion: cette manière-de-penſer noble & ſpirituelle, fait davantage pour lui que ſes rares talens, & que toutes les autres qualités : je ne ſaurais vous dire à quel point il prend par-tout: ce qui eſt une preuve non-équivoque de ſon mérite.

Adieu, Mademoiſelle: votre Lettre augmente les ſentimens diſtingués avec leſquels j'étais déja

Très-affectionnée à vous ſervir.

(*ſans ſignature.*)

P-ſ. Votre Fils eſt un bijou : Il eſt tout R**, je vous jure.

LIX.ME

20 mass.

URSULE.

à la MARQUISE.

[Elle travaille à ruiner le Marquis, de-concert avec sa Femme].

MADAME:

VOTRE charmante Lettre a été baisée mille-fois; elle m'a honorée, flattée à tous les titres possibles. J'espère que m.r le Marquis vous dira de mes nouvelles: cependant, s'il lui arrivait de se taire, je vais vous faire le tableau de ma conduite avec lui depuis vos instructions.

Dès le lendemain de votre Lettre, il trouva chés moi un jeune Capitaine de Dragons, que j'ai connu page, un Financier, un Ambassadeur & un Abbé. Je m'attachai à montrer des préférences au Capitaine, à faire des signes-d'intelligence au Financier; à marquer une haute-considération à l'Ambassadeur, & à parler souvent à l'oreille de l'Abbé: Au pauvre Marquis, pas un mot; il fut traité

traité en-Mari, autant qu'il eſt d'usage. Il ſ'eſt prêté de bonne-grâce le premier jour : mais les choses ayant continué ſur le même piéd les jours ſuivans, & ma Compagnie étant augmentée d'un Colonel, d'un jeune Robin, & d'un Seigneur de la Cour, le Marquis à réellement pris de l'humeur. Il ſ'eſt plaint, quoiqu'avec diſcrétion. Je l'ai mal-reçu. Il m'a-traitée en-Femme intéreſſée, il m'a-fait des préſens ; mais avec tant de profuſion, que j'en-ſuis honteuse ; je me crois obligée à reſtitution : Je me ferais-conſcience de diſſiper une fortune, dont la moitié vous appartient, Madame. Oserai-je vous faire une proposition, & ne vous paraîtrai-je pas indiſcrette, en-vous priant d'accepter la plus-forte portion de mes pirateries?

J'ai l'honneur d'être, &c.ª

P-ſ. J'attens vos ordres pour vous faire parvenir ce qui doit retourner à ſa légitime Propriétaire.

CIIme le lendemain,

Réponse.

[La Marquise accepte la honteuse & ridicule proposition de partager les dépouilles de son Mari.]

POUR une Pirate, ma belle Fille, c'eſt avoir une probité que j'admire. J'accepte: envoyez-moi, quand il vous plaîra, ma part des dépouilles; & puiſſe notre accord, juſqu'à ce moment inouï, épouvanter les Maris infidèles & diſſipateurs! Adieu.

(*ſans ſignature*).

N.a M.r *De-Crébillon* fils, ne pouvait croire que ces *Réponſes* de la Marquise, fuſſent réelles: Je lui montrai les originaux, de la main d'une Femme-de-qualité. —*Le vrai* (me répondit-il), *n'eſt ſouvent pas vraiſemblable*.

CIII.me le lendemain de la précédente.

URSULE, à la MARQUISE.

[Elle effectue ses promesses.]

MADAME:

J'AGIS en-conscience, & vous avez la meilleure-part. Que dites-vous de la galanterie de m.r le Marquis? Pour moi, je ne crois pas qu'il puisse y en-avoir d'aussi bien-entendue. Tout est parfait; les dentelles, les étoffes, les diamans, les bijous; c'est d'un chois exquis! Je serais tentée de croire qu'il connaissait la destination de toutes ces belles choses? car envérité, Madame, d'après ce que dit mon Frère de votre ravissante beauté, il n'y a que vous au monde qui soyiez digne d'une parure aussi-brillante, qu'elle est riche. Je n'ai qu'un regret; c'est de ne pas avoir le bonheur de vous voir sous cette parure, que vous embellirez. Mais je n'ose ni le demander, ni l'espérer. Je suis, &c.a

CIV.^me le lendemain,

Réponse.

[La Marquise lui donne un rendévous.]

De tout mon cœur, je vous verrai, charmante Fille. Nous irons au *bois-de-Boulogne*, sans Domestiqs, qu'une de mes Femmes, & votre Laquais : nous prendrons un remise, & nous ferons partie-quarrée, Vous, mon Mari, votre Frère & Moi. Tenez-vous prête pour demain. J'amènerai m.^r le Marquis, & vous amènerez votre Frère. Sur-tout le secret ! nous les surprendrons. Je serai parée ; vous aussi : mais sous un costume un-peu coquet outré : nous-nous donnerons l'air d'être les Maitresses de ces Messieurs, qui seront mis sans éclat, mais dont les dentelles & les bijous indiqueront des Gens distingués : Cette partie me promet la plus-agréable journée de ma vie.

Adieu, ma Belle-Fille ; au plaisir de vous voir.

P.-ſ. Je change d'avis; j'amènerai votre Frère, & vous, le Marquis. Ma voiture me conduira chés lui: j'y deſcendrai, je la renverrai, & il nous aura un remise: cela ſera plus-piquant à la rencontre au *bois-de-Boulogne*: ma voiture, outre les autres inconvéniens, aurait celui d'ôter toute la ſurprise à m.r le Marquis: puiſqu'il fait ſi bien les choſes, n'eſt-il pas juſte qu'il ait un-peu ſapart du plaiſir?

N.a Les ſix Lettres précédentes étaient en-partie dans LE PAYSAN; mais tronquées & défigurées: Elles ne ſ'y trouvent plus, & cette petite correſpondance eſt ici en-entier.

CV.ME 15 avril.

URSULE, à GAUDET.

[Elle lui fait-confidence de toute ſa coupable conduite.]

IL ne faut plus-compter ſur vous, l'*Ami!* Vous n'arrivez pas, & des mois entiers ſ'écoulent! Vous mériteriez qu'on vous laiſſât tout ignorer. Mais non; vous êtes un Ami trop-eſſenciel, & vos ſages avis ſont trop-néceſſaires, pour qu'on ſ'en-paſſe volontiers. J'ai fait-uſage des vôtres à-la-lettre, aumoins dans tout ce que j'ai pu, & je m'en-ſuis très-bien trouvée. Je vais vous donner à-préſent quelques détails ſur ce qui ſe paſſe ici. Je penſe que mon Frère vous a écrit; mais il ne ſaurait vous apprendre ce qu'il ignore.

Comme je vous le diſais, en-finiſſant ma dernière, j'ai accepté les propoſitions du Marquis: une première raiſon,

c'eſt que j'en-ai eu un Fils, & qu'il eſt plus-naturel que je ſois à lui qu'à Unautre. Il m'a logée ſomptueusement, & m'a mise à-même de faire une très-belle dépenſe : j'ai tous les jours du monde, & nous vivons aſſés-bien enſemble. Mais je lui ai-fait-entendre, qu'il ne falait pas qu'aux ieux du monde, ni de mon Frère, notre intimité fût ſi parfaite ; que le plus-ſûr était que j'affectaſſe des dégoûts, de l'ennui ; que je ſaurais l'en-dédommager dans le particulier. Il a conſenti à tout, & je lui ai-tenu-parole. Il ſ'eſt trouvé trop-heureus. Je ne m'en-ſuis pas tenue-là ; je lui ai-proposé de mettre ſon Epouse dans mes intérêts par mes procédés à ſon égard. Il a-paru ſurpris. Je lui ai-détaillé mon projet, à-peu-près de la manière ſuivante :

La Marquise eſt votre Femme ; elle appartient à une Famille puiſſante : vous la négligez ; elle peut ſ'en-plaindre avec juſtice, & troubler par-là mon bonheur

& le vôtre. Que vous aliez lui dire, que vous m'aimez, & que vous la priez de le souffrir, c'est un rôle fou & plûsque ridicule: mais que moi, après ce qui s'est passé entre nous, avant votre mariage, je la recherche; que je lui offre de ménager ses droits, de modérer votre dépense, de vous préserver de la prodigalité, c'est une démarche qui pourra lui plaire, à ce que j'imagine, à juger d'après mon cœur-? Le Marquis m'a fort-approuvée; il m'a juré, qu'une liaison avec son Epouse, serait ce qui le flatterait davantage; que j'en-étais absolument la maitresse, & qu'il me seconderait à sa manière, en-se plaignant de mes rigueurs.

Je n'ai rien dit d'Edmond, sur quî je fonde le succès de ma démarche, & que je veux tâcher de servir auprès de la Marquise. Ils sont du dernier mieux: mais je ne sais si la glace est brisée. En-tout-cas, j'y fais mes efforts, de toute manière; & s'il le faut, je donnerai de la

jalousie à la Marquise. J'ignore si c'est discrétion de la part de mon Frère, ou si elle lui tient encore rigueur ; mais il me taît sa bonne-fortune. Peut-être me croit-il capable de quelqu'indiscrétion ? je lui pardonne ; jamais je ne ferai un crime à un Homme de manquer de confiance en pareille occasion ; c'est un si beau défaut, & si rare, d'être assés défiant, pour taire à ses Plus-intimes les faveurs d'une Femme, que je ne m'en-sentirais que plus-attachée à Edmond. En-conséquence des dispositions que je viens de vous montrer, j'ai écrit à la Marquise, après avoir tâché de faire expliquer mon Frère sur ce qu'elle pensait de moi. J'en-ai été assés-contente, pour risquer une Lettre, où je lui donne mille-témoignade reconnaissance pour Edmond, & de mon respect personel. Je mets ensuite à sa disposition la conduite qu'elle juge à-propos que je tienne avec son Mari, & je l'en-fais l'arbitre absolue. Sa Réponse

(car elle m'en-a fait une dès le lendemain), a été celle d'une Femme-d'esprit. Après s'être récriée sur le fénomène d'un commerce de Lettres entre-nous, qu'elle trouve une chose trop-singulière & trop-piquante pour s'y refuser, elle me dit, que quoiqu'elle ne soit pas jalouse, elle accepte mes offres; elle m'engaje avec beaucoup de gaîté à tourmenter son Mari, à le mettre aux abois. Elle m'assure qu'il est jalous de moi à la rage, & qu'ainsi, je dois le tourmenter par la coquetterie la plus-décidée; elle m'invite même à aler plus-loin, s'il le faut. Quelques jours se sont écoulés, pendant lesquels j'ai-appris, par une Lettre qu'Edmond vous écrivait, & que j'ai surprise, en-alant chés lui, tandis qu'il était chés moi, que la Marquise l'avait favorisé, d'une manière aussi spirituelle que prudente. Cette découverte m'a encouragée; dès que j'ai été de-retour, j'ai remis la main à la plume, pour écrire

à l'aimable Marquise, toute la conduite que j'avais-tenue avec ſon Mari. Ma Lettre était aſſés-libre : mais j'étais ſûre qu'elle ſerait bien-reçue. Je ne me ſuis pas trompée ; une Réponſe courte & déciſive, en-a été la ſuite : Je l'ai montrée au Marquis : —Voyez ce que vous voulez faire ? C'eſt à vous de cimenter une ſecrette liaison entre la Marquise & moi-? Il a ri de mon idée, qu'il a trouvée-charmante, & il a lui-même préparé le cadeau, que je devais envoyer à ſa Femme, avec une Lettre. —Le trait eſt uniq, disait-il, & bien plus-extraordinaire que ne le croit la Marquise ! Oh ! j'en-rirai quelque-jour avec elle, ſupposé que les choses ſ'arrangent comme je l'eſpère-... Je ne ſais ce qu'il entend par cet arrangement : peut-être le découvrirez-vous durant votre ſéjour ici ?

Nous avons fait hièr une partie proposée par la belle Marquise. Je m'y ſuis préparée dès le matin. Le Marquis

eſt arrivé : —Vous alez à la campagne ? —Oui, Monſieur. —Peut-on ſavoir ?... —Non. —C'eſt un myſtère ? —Oh ! très-myſtérieus, je vous aſſure. —Vous êtes la maitreſſe, Madame, & je ne vous demande plus que l'inſtant où je vous reverrai ? —Mais vous ne me quittez pas, j'eſpère ? —Comment ! —Vous êtes de ma partie-. Il eſt venu m'embraſſer dix ou vingt-fois. —Vous êtes ſeul dans ma confidence : nous avons lié une partie-quarrée, Une de mes Amies & moi, & je vous ai choisi pour mon Chevalier. —C'eſt charmant ! —Alez prendre un habit-de-campagne, & un remise-. Il eſt ſorti avec une vivacité qui m'a plu. A ſon retour, nous ſommes partis. J'ai nommé la *porte-Maillot* au Cocher. Le Marquis était tout-en-l'air : il cherchait à lire dans mes ieux ; mais il n'y voyait rien. Nous ſommes arrivés, & j'ai fait arrêter. —Deſcendons un-moment : il fait beau ; je voudrais

marcher un-peu sous ces arbres. Je me suis appuyée sur le bras du Marquis, d'un air assés-tendre. Il était hors de lui-même. Ce que c'est que d'avoir un-peu de rigueur!.. Enfin, j'ai aperçu l'autre remise qui venait au-grand-trot. J'ai dirigé notre marche de ce côté : à cinquante pas environ, voyant que nous étions reconnus, j'ai fait retourner le Marquis. Je causais de-manière à captiver toute son attention. Cependant Edmond & la Marquise étaient descendus, en-donnant ordre à leur voiture d'aler joindre la nôtre. Ils nous ont surpris par-derrière, en-nous disant : —Ah! l'on vous y trouve-! Le Marquis a tressailli. Sa Femme s'est emparée de son bras, & lui a dit —C'est moi qui fais cette partie : j'ai voulu connaître Mademoiselle, & causer avec elle, tant que je voudrai; ainsi vous aurez la bonté de me la céder, & de vous amuser ensemble comme vous pourrez, m.r Ed-

mond & vous-. Et sans attendre sa réponse, elle est venue m'embrasser. Je l'avoue, sa beauté m'a éblouie; je n'ai pu cacher mon admiration; elle s'en-est aperçue & m'a dit à l'oreille : —Nous éprouvons toutes-deux le même sentiment: Vous êtes ce que j'ai vu de plus-séduisant dans mon sexe; je ne sais quel charme accompagne vos moindres mouvemens, sur-tout votre rire : Je n'en-veux plus au Marquis, ni pour ce qu'il vous a fait, ni pour sa conduite actuelle; vous êtes la seule coupable; ou plutôt, c'est *Vénus* elle-seule qui vous a faite si-belle, si-jolie, si-mignone, en-un-mot tout ce qu'il faut être pour qu'on ne puisse vous resister-. Cinq ou six baisers ont suivi ce compliment, que j'ai rendu avec usure, mais pas si-bien-tourné. Nous avons voulu marcher. La Marquise était en-robe-à-l'anglaise verte, relevée de rose; j'en-avais une de taffetas blanc, garnie de rose & de vert. Ces habits nous alaient

comme jamais rien n'a été à Jolie-femme ; nous étions charmantes ; car non-seulement nos deux Hommes nous le disaient, mais tous les Paſſans ſ'arrêtaient avec une ſorte d'admiration. Nos voitures ſuivaient : elles étaient propres, mais ſans armoiries, puiſque c'étaient des carroſſes-de-louage. Nous n'avions à la mienne que mon Laquais, & à celle de la Marquise, que le Valet d'Edmond ; ainſi, rien qui fît connaître les deux Epous. Comme nous avancions ſur la pelouse du côté de *Paſſi*, nous avons rencontré un brillant équipage, où étaient un Homme décoré, un Jeune-homme, & deux Dames. Le Marquis en-était connu ; il ſ'eſt éclipſé adroitement, & eſt rentré dans une des voitures, dont il a baiſſé les ſtores. Le brillant équipage ſ'eſt arrêté, pour nous conſidérer. On nous regardait, on regardait Edmond, que je nommais mon Frère. Il donnait le bras à la Marquise, & je marchais

seule. Tout le l'Equipage s'est mis aux portières; & nous entendions derrière nous: —Voila ce qu'il y a de plus-beau dans le monde! les connaissez-vous? —Non! —Non! Tout le monde répondait, Non. Le Jeune-homme, qui paraissait fils de l'Homme décoré, a dit: —Mais je crois avoir vu quelque-part la Dame en-vert. —Elle est charmante! a dit Une des Dames: quel air noble! que de grâces! —Et l'Autre? a dit, l'Homme décoré: c'est une des Grâces sans-doute, à sa mise! c'est une Enfant; elle n'a pas quatorze ans! —Il est vrai! a répondu l'autre Dame: je l'examine depuis quelques instans: je ne sais envérité si c'est une Fée, ou une Mortelle. —Voila qui est singulier-! répétaient-ils tous ensemble. Le Jeune-Homme est charmant! quelle taille! quel air distingué! il est trop-beau. —Oui, ont dit les deux Hommes, il est trop-beau, sur-tout s'il le sait-.

Nous

Nous écoutions sans souffler, quoique nous parûssions causer entre nous. La Marquise était comblée, & j'ai vu que mon Frère ne perdait pas à ces éloges. De son côté, il s'appliquait à prendre avec la Marquise l'air le plus-respectueus, & avec moi, le plus-tendre : desorte qu'il a enchanté tout ce monde. —Mais nous avions entrevu un autre Cavalier? ont dit les Dames. —Oui, a répondu le Jeune-homme ; il s'est retiré avant que nous descendîssions, & peut-être est-ce lui qu'on attend-. D'après ce mot, nous avons marché du côté des voitures, & nous y sommes montées, la Marquise dans celle de son Mari, & moi avec Edmond. Nous avons ainsi échappé à la curiosité.

Parvenus dans le bois, nous y sommes descendus: nous avons d'abord marché tous-quatre, ensuite nous-nous-sommes séparées, la Marquise & moi. La première chose qu'elle m'a dite, a été un

compliment flatteur, suivi d'un baiser, que je lui ai-rendu: ce qui a paru lui plaire. Elle m'a proposé un plan-de-vie, dont je vous entretiendrai de bouche. Il paraît qu'elle a les mêmes vues que son Mari, & qu'elle se propose de faire un joli *Quatuor*. Elle m'a ensuite parlé de mon portrait, qu'elle tient de la main d'Edmond; du sien, que le mien lui a donné-envie d'avoir sous un costume, où les draperies ne sont pas visibles. Elle m'a témoigné la plus-tendre amitié; je croyais être avec m.me Parangon, & la Marquise, au lieu de l'effacer, n'a fait que me faire-mieux sentir tout ce que vaut cette belle Prude: en vérité m.me Parangon a tout; & ce que la Marquise m'a montré de-mieux, elle l'a tout-comme la Première. C'est un hommage que je suis bien-aise de rendre, en-passant, à l'ancienne Inclination de mon Frère. Après un entretien particulier, assés-long pour faire-

connaissance, & nous communiquer tous nos petits secrets tant au-sujet d'Edmond que du Marquis, nous les avons rejoints. La Marquise a donné la main à mon Frère, & j'ai présenté la mienne au Marquis. L'heure du dîner approchait; nous avions beaucoup marché; nous sommes revenus à *la-Muette*, chés le Suisse. C'est à table que la gaîté a brillé; j'ai vu là tout ce que vaut une Femme bien-élevée, mais audessus du préjugé, comme la Marquise: car ici, elle a surpassé m.me Parangon, sans néanmoins sortir de la décence. Le Marquis paraissait enchanté, autant de son Epouse que de moi. En-effet, le charme que cette Femme aimable répandait autour d'elle, agissait avec tant de force sur moi-même, que j'étais tendre pour le Marquis; je l'enivrais, & je m'enivrais moi-même. Edmond, timide & modeste, était si-bien ce qu'il falait qu'il fût, que tous-trois nous ne pouvions

nous laſſer de l'admirer ; & la Marquiſe, m'a dit vingt-fois à l'oreille : —Il eſt réellement aimable ! Ce n'eſt pas une vaine apparence : Regardez-le ! pas la moindre imprudence ; pas la moindre familiarité, même avec mon Mari : il eſt modeſte avec nobleſſe ; il ſe prête à tout, & ne s'avance jamais : cette partie-ci lui fait bien de l'honneur dans mon eſprit, & s'il ne change pas-... Elle s'eſt arrêtée ; elle l'a regardé ; puis dans un mouvement très-rapide, elle a embraſſé ſon Mari, qui en-a été auſſi ſurpris que moi. Cependant il s'eſt comporté de la manière la plus-reconnaiſſante ; il a fait des complimens à ſa Femme ; il l'a vanté la bonté de ſon cœur, qui égale ſes grâces & ſa beauté. Il nous en-a fait juges. Vous imaginez comme j'ai dû répondre : mais ici Edmond nous a ſurpaſſés. Obligé de dire ſon ſentiment, il a ſu mêler les choſes les plus-fortes & les plus-flateuſes pour la Mar-

quise, à des marques de respect, assés-touchantes, pour exciter deux larmes, que nous avons laissé couler, la Marquise & moi, dans le même instant. Le Marquis les a recueillies à toutes-deux, & dans ce moment, j'ai vu, ou cru voir, que la Marquise a pressé imperceptiblement une main d'Edmond, qui était près d'elle. Voila comme s'est terminé notre dîner, un des plus-agréables que j'aie fait en-ma vie. Nous avons aussitôt quitté la table, pour aler nous promener dans les jardins. Il y a eu beaucoup plûs de liberté: Le Marquis m'a prise sans-façon, & a laissé la Marquise à mon Frère. Nous avons d'abord marché à quelque distance: mais ensuite nous-nous sommes perdus-de-vue. L'envie de ménager un agréable tête-à-tête à Edmond m'a rendue très-tendre: le Marquis était comblé, de me sentir m'appuyer mollement sur son bras: ses discours étaient de feu; il me montrait les sentimens les

plus-passionnés ; il me jurait qu'il n'était heureus que de ce moment, & qu'il devait son bonheur à la Marquise; qu'il voulait lui en-conserver une éternelle reconnaissance. (Vous voyez que je ne brouille pas les ménages !) Quant à Edmond, il paraît que son entretien avec la Marquise a été fort-animé : nous les avons quelquefois entrevus, très-attachés à ce qu'ils se disaient ; quelquefois nous les avons entendus, parlant avec une aimable vivacité. Dureste, nous n'y avons rien compris : le Marquis, dès que nous les approchions, m'obligeait à les éviter, malgré la grande envie que j'aurais eue de découvrir quelque-chose. J'ai cependant usé de finesse, sous un prétexte naturel, je me suis écartée seule : la voix de la Marquise s'étant fait-entendre, je me suis approchée : ils étaient assis sous un berceau de jasmins & de chèvrefeuils, & j'ai vu Edmond tenant fort-tendrement une main de la

Dame, dans les ieux de laquelle je n'ai rien vu de cruel. Je ne sais où les choses seront alées : mais un baiser donné m'ayant fait craindre un dénoûment trop-heureus, sur-tout quand Edmond l'a eu rendu, j'ai rejoint le Marquis pour l'éloigner.

Nous sommes-revenus le soir, comme nous étions partis, en-changeant un-peu l'ordre : au-sortir des *Tuileries*, tout-à-la brune, le Marquis est entré dans la même voiture avec sa Femme, & Edmond m'a ramenée ; mais aubout d'une demie-heure, le Marquis était chés moi; & Edmond chés la Marquise.

Je vais maintenant passer à des choses d'un autre genre. Le Marquis m'a trouvé des talens si marqués pour la danse, qu'il m'a engajée à les cultiver : j'y ai réüssi audelà de ses espérances, à-l'aide des leçons du célèbre *Dupré*. Dans son premier enthousiasme, le Marquis voulait que je débutâsse à l'*Opéra* : j'y

ai consenti assés-légèrement, enivrée moi-même des talens qu'on me trouve. Il a obtenu un début, & vendredi dernier je devais doubler m.lle *Lionnais*, dans le ballet charmant qui termine l'intermède du Citoyen-de-Genève. J'ai fait la répétition avec un applaudissement général : Quelle voluptueuse ivresse donne cet encens flateur !..... Mais le Marquis, témoin des hommages qui m'ont été rendus, les a trouvés trop-forts, sans-doute : d'ailleurs, depuis la répétition, j'ai reçu aumoins dix messages, entr'autres de mon vieux Italien, qui s'est trouvé-là comme à-point-nommé : c'est l'Ambassadeur, dont j'ai dit un mot dans une de mes Lettres à la Marquise : ma porte a été fermée à tous ces Gens-là ; & vendredi dès le matin, le Marquis a fait-dire, que de puissans motifs m'empêchaient de paraître sur la scène. Je sens qu'il a raison. * Pour m'en-dédommager, il a fait dresser un joli théatre

* Sujet de la

théâtre dans mon jardin, & j'y ai danſé avec l'applaudiſſement univerſel le rôle de m.lle *Lanny*, dans le ballet des Champs-élisées de *Caſtor-&-Pollux*. Un autre rôle, qu'on a trouvé que je rendais ſupérieurement, tant pour la danſe que pour la naïveté du chant, c'eſt celui de m.lle *Dervieux*, dans l'Acte de *Pygmalion*: on dit que j'y ſurpaſſe m.lle *Puvigné*, qui le joua il y a dix ans. Vous voyez par-tout-cela, que je ne manque pas d'amuſemens extérieurs. XX.me Eſtampe.

Quant à mon cœur, il eſt parfaitement tranquile. Lagouache eſt guéri. Il a prié Marie de lui procurer un moment d'entretien particulier avec moi, avant ſon départ de Paris: j'y ai conſenti; mais j'en-avais averti m.r le Marquis, & j'ai voulu qu'il en-fût témoin ſecret. Lagouache eſt entré humblement. —Mademoiſelle, j'ai bien des pardons à vous demander, des excuſes à vous faire, d'avoir..... —Rien du-tout, Monſieur: vous m'avez

rendu-service, par toutes ces choses-là, que vous me priez d'oublier. Je ne m'en-souviens que pour vous en-avoir obligation : & si vous voulez faire le voyage de Rome, je m'offre de vous recommander à m.r le Marquis? —Ah! Mademoiselle! le voyage de Rome!.... —Il faut que vous quittiez Paris, & à votre place, je profiterais de cette nécessité, pour faire un voyage utile à mes progrès : j'aurai soin que m.r le Marquis fourniſſe à votre entretien. —Quoi! vous m'abandonnez! —Vous le mériteriez; mais je ne vous abandonne pas-. J'étais convenue avec le Marquis, qu'il paraîtrait à un signal : Je l'ai fait, dans la crainte qu'il n'échappât quelqu'indiscrétion à Lagouache. Le Marquis est entré sur-le-champ, comme s'il fût arrivé, & m'a demandé sèchement, ce que je voulais à ce Garson? —Je lui promettais que vous-vous intéresserez pour lui, & que vous lui donnerez les moyens

de faire le voyage de Rome. —J'y consens, à votre considération, Madame, pourvu qu'il parte demain-. Il l'a congédié, en-achevant ces mots, & j'ensuis débarrassée.

Voila, je crois, toutes mes affaires jusqu'à-présent, l'*Ami*. Vous devez vous apercevoir, que je suis assés fidellement vos conseils, dumoins, autant que me le permet l'humaine fragilité. Pardonnez les fautes; & si vous trouvez que vos Elèves ne vont pas aussi-bien que vous le voudriez, venez nous mettre de bouche, dans la bonne-voie.

P.-s. M.me Canon ignore les arrangemens actuels; elle m'a fait-témoigner son étonnement de ne pas me revoir. Je n'oublie pas Laure; mais je ne voulais en-parler qu'en-hors-d'œuvre: je ne suis pas contente d'elle. Je desire beaucoup votre arrivée par cette seconde raison.

CVI.me

25 avril.

Réponse.

[Il éteint la délicateſſe de l'amour, & parle bien contre les Spectacles, qu'il tourne en-ridicule, l'inconcevable Homme!]

JE n'oublie pas Laure;... je ne ſuis pas contente d'elle. Je deſire beaucoup votre arrivée, par cette ſeconde raiſon. Ma Belle, eſt-ce que vous me croyez jalous? Quoi! l'Homme qui ſacrifierait à ſon Ami, ſon bien, ſon honneur, tout l'agrément de ſa vie, (parce-que l'amitié ſatiſfaite le lui rendrait au-centuplé), cet Homme ne lui céderait pas une Femme!..... Vous avez encore bien des préjugés, belle Urſule, même après être montée ſur le théâtre, le moins-ſcrupuleus de tous, l'*Opéra!* Tranquiliſez-vous, ma Belle! ſi c'eſt mon plaiſir à moi qu'on me trompe, il ne faut pas diſputer des goûts. L'égoïſme eſt un vice par-tout, même en-

amour; c'eſt lui, lui-ſeul qui traite de débaûche l'aimable liberté de la nature, & qui, par la contrariété, le plus-ſouvent la rend débaûche, de liberté naturelle qu'elle était. *Détichez*-vous de ce malheureus égoïſme, belle Urſule, & ſans donner dans la débaûche, qui eſt toujours un mal, mettez à la mode une aimable *communité*. Quoi! vous ſi-parfaite, vous ſeriez le partage d'Un ſeul! mais par quel motif? pour mettre tous les Autres au deſeſpoir ſans-doute, & jouir en-deſpote féroce de leurs tourmens. Non, non; plus-belle que *Gauſſin*, vous ſerez en-même-temps plus-humaine encore. Mais (& c'eſt ce que je ne ceſſerai de vous répéter), Prêtreſſe du Plaiſir, de Vénus, ou de la Beauté, de l'Amour enfin, vous ſentirez l'importance de votre miniſtère, nous ne l'avilirez, vous ne la profanerez pas. Mon avis ſerait, que vous-vous aquîſſiez le reſpect des Hommes, par la manière dont vous

les rendrez heureus ; que vous leur élevassiez l'âme, au lieu de l'abrutir : En cela bien-différente de la *Circé* de la mythologie, qui n'était autre chose qu'une belle *Abéléré*, dont l'amusement fut de dégrader par la plus-crapuleuse débaûche Ceux qu'elle avait enivré de ses faveurs. J'abhorre cette espèce de Femmes. Je ne trouve pas même Ninon assés délicate : elle avait, dans l'exercice du sacerdoce amoureus, des légèretés choquantes. Je ne vous parlerai pas des Actrices dont vous avez presqu'été la compagne : le trait des noyaux-de-cerise excite mon indignation à un point, que je souffleterais la Nymphe, si elle était là.

Par cette transition naturelle, je vais vous dire mon avis sur votre début.

Je méprise Acteurs, Actrices, Danseurs, Danseuses, Figurants, Figurantes ; les Chœurs masculins, les Chœurs feminins ; Baladins, Baladines, Sauteurs, Sauteuses, Danseurs-, Danseuses-

de-corde, Voltigeurs, Voltigeuses, Paradeurs, Paradeuses; je mets tout-cela dans le même sac, en-dépit de la morgue de nos *Demoiselles* des *Français* & des *Italiens*. Je suis absolument du sentiment de m.r le Marquis; vous ne devez pas vous mêler dans cette Tourbe; vous êtes au-dessus de ces Femmes-là. Songez donc à ce qu'est une Actrice! Pour vous enformer une idée, je voudrais que vous eussiez, comme moi, entendu siffler la *Sainval* pendant plûs de cinq longues années, à dater de son début, & de l'*Epître* très-bien rimée, que lui adressa m.r *Du-Rosoi*: Vous auriez vu alors, ce qu'est une Actrice, même avec du mérite, lorsqu'elle n'est pas aimée! Je sais que votre charmante figure, & le genre où vous auriez donné, la danse voluptueuse, vous auraient mise à-l'abri de ce revers. Mais encore, vous, presque-marquise, ou approchant, quelque-chose qui arrive, qu'auriez-vous été

sur les planches ? La *petite Ursule* : On aurait applaudi la *petite Ursule* quand elle aurait bien-sauté, bien-minaudé & aubout d'un certain temps, dès qu'elle aurait paru. Trois Faquins, six Petitsmaîtres, quatre Abbés & deux Crapuleus du parterre auraient dit : —Elle est ma-foi gentille ! je voudrais l'avoir ce soir-! —Je l'ai eu, moi. —Touchez-là, nous sommes frères. —C'est une pauvre jouissance. —Vous l'avez dit ! Voyez-?.. Et certaine partie de son ajustement arrangée d'une certaine manière, aurait peint jéroglifiquement contre vous la plus-grosse injure qu'on puisse dire d'une Femme. —A-t-elle Quelqu'un ? —Non : depuis un temps, elle vit sur le commun. —On prétend qu'on est reçu à un louis. —Bon ! (dit alors un des Crapuleus) ; pardieu, je suis charmé de le savoir. —Elle a sa Sœur avec elle (on fera cet honneur à Laure, avec qui on vous aura

vue quelquefois), qui eſt encore plus-humaine; elle eſt à-douze-francs. —Oh! j'aime mieux Celle-ci à un louis; c'eſt une Fille-à-talens. —Elle eſt jolie! —Mais ſi libertine! croiriez-vous qu'elle a preſque tué ſix Chanteurs des Chœurs, douze Figurans, & la moitié de l'Orqueſtre? —C'eſt une Meſſaline! —Autant vaut. —Oh! parbleu! je lui porterai mon louis-! reprend le Crapuleus-. Et voila ce que j'ai vingt-fois entendu dire de nos Actrices, de nos grandes Actrices!

Depuis longtemps je cherche dans ma tête quelle eſt la claſſe où je dois ranger ce métier? Cela ſerait bientôt fait, ſi les Comédiens ne jouaient que des *Bourgeois-gentilhomme*, des *Cocu-imaginaire*, des *Médecin-malgré-lui*, du *Dancour*, du *Dufreſnil*, une-fois ou deux du *Regnard*; des *Tuteur-dupé*, des *Hommes-dangereus*, des *Philoſophes*, des *Sganarelle*; des *Mariages-*

Samnites, des *Réduction de Paris*, & des Comédies-*italiennes*: Mais ils jouent les *Horaces*, le *Cid*, la *Mort de Pompée*, *Athalie*, *Phèdre*, *Britannicus*, *Mérope*, *Alzire*, *Mahomet*, *Inès*, le *Siège-de-Calais*, la *Veuve-du-Malabar*, les *Druides*; le *Père-de-famille*, *Eugénie*, *Nanine*, le *Duel*; le *Tartuffe*, le *Misanthrope*, les *Femmes-savantes*, les *Précieuses-ridicules*, le *Joueur*, le *Dissipateur*, la *Gouvernante*, l'*Ecole-des-mères*, le *Préjugé-à-la-mode*, le *Glorieus*, *Esope-à-la-cour*, la *Partie-de-chasse*, &c.[a] Ils représentent, la *Surprise-de-l'amour*, l'*Epreuve*, la *Mère-confidente*; *Arlequin-sauvage*, *Rose-&-Colas*, *Lucile*, *Silvain*, *Zémire-&-Azor*, l'*Amoureus-de-quinze-ans*: Ils donnent à l'Opéra, les *Iphigénies*, *Alceste*, *Castor*, le *Devin*, *Electre*: Et je m'arrête un moment à réfléchir: Si les Acteurs sont méprisables, de vils Baladins dans les Pièces d'abord citées;

ils ſont des rôles honorables dans les ſecondes : Par-exemple, dans le *Duel*, *Victorine*, *Antoine*, les *Vandeck*, ont des rôles qui me charment. Dans *Eugénie*, le vieil Anglais ſon Père, eſt un Homme reſpectable ; la Fille, une Jeune-perſonne vertueuse & charmante : Il n'eſt rien-là qui puiſſe avilir l'Acteur ou l'Actrice ; aucontraire, ils ſont dans ces occasions les Prêtres de la bonne-morale & de la vertu : Mais quand je vois un *George-Dandin* & ſa gaûpe de Femme ; un *Pourceaugnac*, & les Fripones qui le dupent ; un *Sganarelle*, un *Moncade* & ſon Valet-à-*bonnes-fortunes* ; une *Agathe*, dans les *Folies-amoureuses* ; ces baſſes bouffonneries des Comédies-italiennes ; quand je vois l'air platement comiq que l'Acteur donne à des Héros dans *Henri-IV*, dans la *Réduction* ; une *Eliane* trois-fois ridicule le caſque en-tête ; alors je ne puis m'empêcher de voir l'identité des Acteurs, des

Actrices, avec les Baladins, les Baladines du *boulevard* ; & ce n'eſt pas une queſtion, ſi ces Derniers ſont méprisables : *Taconet*, en-ſavetier, ne rend pas la nature, il la *charge* & la dégrade : or il eſt bien certain que *Pourceaugnac*, *George-Dandin*, l'*Avocat-patelin*, ſa Femme, le Berger *Agnelet*, &c.ª, reſſemblent comme deux gouttes-d'eau à *Taconet*. Donc il eſt honteus, dégradant d'être Comédien, & ſur-tout Comédienne. Quelle que ſoit la morgue des Femmes de cette claſſe, combien ne ſont-elles pas au deſſous d'une Fille telle que vous !

Dailleurs, l'état d'Actrice, de Danſeuse, me paraît contraire à mes projets à votre égard : & il faut vous avouer ici, que le Marquis, emporté par une idée de Jeune-homme, aurait perſiſté dans ſa première idée de vous faire Actrice, ſans mes obſervations. En-effet, vous êtes la mère de ſon Fils, & ne fût-il jamais qu'un Fils-naturel, il n'en-tiendra pas

moins à la Maison de-*** ; il pourra être officier, &c.a : voudriez-vous que ſes Confrères lui diſent un-jour que ſa Mère était une excellente danſeuse à l'*Opera?* Cette raison ſeule a fait changer le Marquis d'idée.

Si nous conſidérons le théâtre quant au fond, c'eſt-à-dire philosophiquement par ſes effets, il n'eſt pas plus-honorable, que par ſon écorce : cet état, quelques plaiſirs qu'il nous donne, eſt légalement flétri, & c'eſt toujours deſcendre que d'y entrer : Sa flétriſſure eſt juſte, 1.nt par ſes effets ſur les mœurs ; 2.nt par le genre d'imitation auquel il aſſujétit les Acteurs & les Actrices, les Danſeurs & les Danſeuses. Examinons ces deux articles.

I.nt Les effets du ſpectacle dramatiq ſur les mœurs, ſont toujours nuiſibles, quelle-que ſoit la pièce, aumoins à une partie des Spectateurs : Car, Si la pièce eſt l'*Ecole-des-maris*, par exemple, tous les Spectateurs y apprendront, qu'il faut

que les Femmes, soient telles, que nous les voyons de nos jours, libres, folles, coureuses de bal & de promenades, coquettes pour la mise, insubordonnées: Qu'il faut tromper, vilipender les Maris sensés, qui ne veulent pas que leurs Epouses suivent cette conduite indécente, destructive de toute retenue, de toute économie, de tout bon gouvernement dans le ménage : *Molière* dans cette pièce, digne du feu, a été le plus-dangereus des Corrupteurs, le plus-mauvais des Citoyens, le plus-punissable des Auteurs. On va cependant tous les jours sans scrupule à l'*Ecole-des-maris*; on y va rire des bonnes-mœurs, approuver les mauvaises; les *Maris* de la Capitale & des provinces y vont comme de vrais benêts, applaudir ce qui les fait journellement enrager chés eux! Et la leçon ne sera pas infructueuse pour leurs dignes Epouses! Comment regarder les deux Actrices principales, les deux Sœurs, dans l'*E-*

cole-des-maris? Comme les Prêtresses de l'Impudence, de la Perversité, de l'Insubordination, de la Coquetterie : rôle infâme, ministère abominable, détestable, digne des peines les plus-sévères, & à leur défaut, de l'infamie justement jetée sur les Comédiens. Vous voyez, belle Ursule, que pour démontrer l'infamie de la profession, je ne vais pas chercher des Auteurs obscurs ; je prens, *Molière*, le grand *Molière*, ce grand Corrupteur, qui fesait sa cour aux dépens des mœurs, sous un Roi aussi galant, que glorieus: je prens *Molière*, dis-je, ce véritablement grand-homme, qui aurait eu assés-fait pour la gloire, & bien-mériter de ses Concitoyens, après le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, les *Précieuses-ridicules*, les *Femmes-savantes*, ces éternels chéfdœuvres de bon-goût & de bonne-morale. Aussi remarquez, que dans ces quatre Drames sublimes, l'Homme divin qui les a faits,

y prêche directement une morale opposée à celle de l'*Ecole-des-maris :* La Coquette eſt abandonnée par *Alceſte*, parce-qu'elle veut vivre, comme la Femme de l'*Ariſte* de l'*Ecole-des-maris :* La Femme du Tartuffe ne vit pas comme celle de l'*Ecole-des-maris :* Que-fait-il dans les *Précieuses-ridicules*, que de ramener les Femmes à la noble-ſimplicité de la nature ? mais dans les *Femmes-ſavantes*, ce Grand-homme prévoit les abus actuels ; il y fronde d'avance, & ces Bibliothèques, qu'on prétend ouvrir aux Femmes, & la manie de vouloir leur donner l'éducation des Hommes, parce-qu'elles ſont la moitié du Genre-humain ; (notez ceci, belle Urſule ; elles ſont la Moitié du Genre-humain ; & la Tourbe mépriſable des *Gynomanes* prétend les élever comme ſi elles étaient le Genre-humain tout-entier !) Il me ſemble, en-voyant les efforts de nos *Homoncioncules-femmelettes*, pour faire

des

des Hommes de nos Femmes, entendre encore ce Vigneron grossier & bourru de *Saintbris*, qui, au-milieu de ses Concitoyens assemblés sous la *Hâlle*, se plaignait de ce que Dieu avait fait des Femmes. Comme il était à-demi-instruit, il repassait les torts qu'elles avaient fait au Genre-humain, en-commençant par *Eve*, descendant à *Hélène*, de celle-ci à la Marquise *De-Brinvilliers*, & de cette Dernière à sa Femme, ainsi qu'à toutes les méchantes Femmes du Bourg. —Eh! pourquoi Dieu, qui est tout-puissant (s'écria ce nouveau *Garot*), n'a-t-il pas donné aux Hommes la faculté de se reproduire? pourquoi les a-t-il affligés de ces Êtres détestables & maudits, qui ont amené l'Enfer sur la terre-? &c.[3] Nos *Gynomanes* en-font autant que ce Brutal: Ils veulent qu'il n'y ait plus qu'un sexe; que tout soit Homme. Mais la Femme est la plus-belle fleur de la Nature: Cet Être charmant, en-le laissant

ce que l'a fait cette bonne Nature, eſt le puiſſant lénitif qui adoucit les Hommes ; l'attrait qui les réünit, les attache les uns aux autres : D'où - vient donc le détruire ? Car c'eſt le détruire, que de lui donner l'éducation des Hommes ; que de lui ôter ſon aimable ignorance, ſa naïveté enchantereſſe, ſa délicieuse timidité ; que d'empêcher qu'il ne ſoit le parfait opposé de l'Homme courageus. Maudit ſoit Celui qui ravira pour-jamais à l'Homme l'inexprimable plaisir d'être le Protecteur, le Défenſeur, le *Raſſureur* de la Femme contre ces craintes enfantines, qu'il eſt ſi raviſſant de calmer !... Il faut donc laiſſer femmes les Femmes ; comme il ne faut pas efféminer les Hommes. Et c'eſt ce qu'a voulu nous enſeigner *Molière*, par ſa Comédie des *Femmes-ſavantes*.

—Mais, me dira-t-on, ces bonnes pièces ſont donc utiles aux mœurs ? —Oui, & non ; comme répondrait le *Sfynx* : Oui, à la lecture ; non à la repré-

sentation. C'est le second membre de ma 1.re proposition, que la représentation des pièces, quelles-qu'elles soient, est contraire aux bonnes-mœurs. J'en-appelle à tous ceux qui vont au spectacle : les Jeunes-hommes y voient plûs l'Actrice que la morale : ils ne sont occupés, durant tout son jeu, qu'à la desirer, à la convoiter ; & comme il en-est peu qui puissent parvenir jusqu'à elle, voici ce que j'ai vu cent-fois : Les Femmes-de-plaisir abondent aux environs des spectacles ; le Jeune-homme ému, en-sortant, aperçoit-il Quelqu'une de ces Malheureuses qui ait dans sa parure ou dans sa figure quelque rapport avec sa Déesse de théâtre, il se livre à cette *Céléno*, perd avec elle un argent nécessaire & sa santé. Ce ne serait que demi-mal, si on réalisait le *Projet* que m'a montré l'autre-jour un Bon-homme, qu'au premier aspect je pris pour un Sot. Mais la lecture de son manuscrit me détrompa : Il est inti-

tulé, *Le Pornographe*, ou la *Prostitution réformée*; il y donne des moyens de rendre les Prostituées moins-pernicieuses pour les mœurs, sans danger pour la santé, &c.[a] Je l'ai lu avec surprise, & j'ai senti le chagrin le plus-vif, en-prévoyant que le préjugé empêcherait que jamais on exécutât ce plan de-réformation. La représentation de toute pièce, d'après ce point-de vue, est dangereuse pour les Jeunes-hommes. Elle l'est également pour les Jeunes-filles & pour les Femmes. Combien, en-est-il qui ont ensuite cédé à un Amant, coîfé, costumé, parlant, se tenant comme tel Acteur qui les avait enchantées! Si j'ai vu cent Jeunes-gens se perdre, en-trouvant à certaines Prostituées de la ressemblance avec la *C—be* (parce-que de nos jours les Hommes & les Femmes sont tous jetés dans le même moûle; qu'il n'y a plus d'allure ni de marche de caractère, mais seulement une façon d'exister générale-imitative;

de-sorte que par le dos, on ne saurait distinguer aujourd'hui les Hommes & les Femmes de même tâille) : Si j'ai vu cent Jeunes-gens se perdre, j'ai de-même également vu des Jeunes-filles se donner à la Ressemblance des *M—é*, des *M—hu*, des *C—u*, des *C—l*, des *M—r*, &c^a. Quelles-que soient les pièces, les représentations théatrales sont donc nuisibles aux mœurs du Spectateur. Eh! combien de-fois la sage & touchante *D—i* n'a-t-elle pas excité la tempête dans de Jeunes-cœurs, qui venaient de la voir jouer soit *Eugénie*, soit *Lindane*, soit *Angelique*, ou tout autre rôle honnête! Cette Actrice, la décence même, qui est touchante, sans être belle, parce-qu'elle a la *forme* de l'Innocence, de la Candeur, était encore plus-dangereuse que la *C—t*, que la voluptueuse *H—s*, que ces lubriques Danseuses de l'Opéra, qui réüniſſent la figure la plus-provoquante, à la mise *rappelante*, aux talens enchanteurs-...

Mais c'en-eſt aſſés là-deſſus : je dirai tout-à-l'heure où je prétens en-venir.

II.nt Le genre d'imitation auquel le Drame, tel qu'il ſoit, aſſujétit les Acteurs & les Actrices, les dégrade, les avilit ; rend leur profeſſion indigne du titre d'art libéral & libre. Rien de ſi aiſé à prouver. —Qu'eſt-ce qu'un *Mime*, un Comédien, un Acteur ? —C'eſt un Imitateur. —Comment imite-t-il ? —Ce n'eſt pas, comme le Peintre, en-ſe-ſervant de ſa main, pour rendre ſur un corps étranger l'image de la nature : le Comédien, le Danſeur pantomime rend la Nature vivante dans ſa propre Perſone, comme le Singe : S'il le fait pour ſ'amuſer, ſe divertir, rire avec ſes Amis, c'eſt une ſingerie divertiſſante, c'eſt un jeu d'Enfant. Pour ſentir la vérité de ce que je dis-là, il ſuffit de rentrer en-ſoi-même ; la raiſon le dit. Mais ſ'il le fait pour divertir des Gens qui le paient, c'eſt un *Bouffon*, & ce mot emporte avec lui,

chés toutes les Nations, l'idée d'un Homme vil ; on sent encore cela. Quelles en sont les raisons ? C'est que cet Homme, ou cette Femme, fait à-l'égard des autres Hommes un rôle d'infériorité ; qu'il les divertit comme ses Maitres ; un rôle de Singe, en-un-mot, exercé à divertir en les-imitant, des Êtres audessus de lui. Et une Fille comme Ursule R**, devant qui tout-Homme de-bon-sens, ou qui aura des sens, ne pourra s'empêcher de fléchir le genou, descendrait au rôle de Danseuse, de Sauteuse, d'Imitatrice ! elle qui est une Souveraine adorée, deviendrait l'être soumis qui gambade pour divertir une Assemblée de tous les ordres de Citoyens, pour leur donner publiquement le plaisir d'admirer son petit pié d, sa jambe jusqu'à la cuisse, sa gorge, ses beaux cheveux ? Elle se fatiguera, elle se mettra-à-nage, pour obtenir d'insultans *bravo !* des battemens de mains, des encouragemens enfin comme on en-donne aux Dogues du

Combat-du-Taureau! Fi! fi! Urſule R**, labelle Urſule, plâtrée de rouge irait gâter ſon beau teint, ſa peau délicate! elle irait ſe donner en ſpectacle, comme un objet de curioſité, à tant par Perſone, comme la *Géante-pruſſienne*, ou le *Nain-polonais!* fi!... Ce n'eſt pas tout ce que j'ai à dire contre l'imitation des Comédiens. Vous conviendrez que toutes les pièces ne ſont pas des chéfd'œuvres; qu'il ſ'y trouve des folies, des choſes déraiſonnables; que de plats, de ſots Auteurs mettent bien des platitudes & des ſotiſes dans la bouche des Acteurs; des paroles à-double-entente, des calambourds, &c.ª; qu'une Actrice, une Danſeuſe, ſont obligées de ſe laiſſer-baiſer la main, le viſage; de répondre à des propos qui bleſſent l'honnêteté; que la Seconde, ſi le Compoſiteur des ballets l'a voulu, eſt forcée de faire d'indécentes pirouettes, &c.ª Eh! quelle honte, pour un Être doué de raiſon, quelle humiliation

liation, quelle dégradation de se voir nécessitée, par-exemple, à se remplir la tête des fadaises d'un *N****, d'un *D****, d'un *C****, &c.ª? de s'identifier au Personage que ces Sots ont créé; de parler comme lui & comme eux, & d'être devant un Publiq, confondu pendant trois-heures avec leur sot Personage! Je ne sais comme on envisage cela dans le monde: mais pour moi, je soutiens que ce point seul est une flétrissure, dont jamais le Comédien ne peut se laver: c'est pis que passer par la main du Bourreau.....

Il paraît que les Comédiens-*Italiens* l'ont-senti, lorsqu'ils ont arrêté que les pièces seraient examinées deux-fois. Je trouve qu'ils ont eu-raison par-rapport à eux; puisqu'ils risquent tant à se charger de pièces nouvelles! mais des Gens qui ont avili deux-fois le bon *Henri* sur leur théâtre; qui ont admis des *Mariages*.....; un rôle d'*Eliane*, &c.ª, mériteraient que les Auteurs obtinssent contr'eux un arrêt

qui les déclarât indignes d'examiner les pièces, & qui les obligeât à recevoir avec respect tout ce que les Auteurs leurs présenteraient, avec la seule approbation du Censeur-de-police. Les *Français* sont plus-sensés; ils ont le jugement plus-sûr & s'aviliſſent moins : mais auraient-ils dû jouer *l'H** ∂****, *les-P*****, *M***—à—*—***—***, les *J*****? l'intérêt devrait-il les empêcher de rejeter à-jamais certaines farces du grand *Moliére*, telle que le *Bourgeois-gentilhomme*, la plus-méprisable de toutes? l'*Avocat-patelin*? le *Légataire*; l'*Esprit follet*; la *Femme-juge-&-partie*, & cent autres fadaises, que les prétendus Partisans du bon-goût loueront tant qu'ils voudront, mais qu'un profond examen m'a prouvé ne devoir plaire qu'aux Sots, ou aux Méchans?

Je ne suis pas au bout des reproches à faire aux Comédiens comme Individus, & à leur métier, comme profession. Ils jouent

les ridicules ! ils les étendent morbleu ! ils les propagent ! ils les font passer de la Ville aux Provinces. *Grandval* a plûs fait de Fats en-France, que tous nos Petits-maîtres de la Cour. Ceux-ci ont créé les ridicules prétendus aimables : *Grandval* en-a été l'apôtre ; ils les a joués divinement, & ils ont plu, ils ont charmé, les Femmes sur tout. Les Comédies de *Regnard* & les pièces de *Nicolet* ont plûs conduit de Valets & de Filles-domestiques à la *Grève*, que la potence n'en-a effrayés. Je me souviens qu'un-jour, un Jeune-homme-de-famille menait un Notaire de Paris, qui est un officier publiq, dont l'état a réellement de l'importance, il le menait, dis-je, chés son Avocat, pour une transaction. Ils étaient en-fiacre. Ils descendirent ; le Jeune-homme payait. Il arriva que par-hasard le Notaire tira sa montre : —Monsieur, lui dit le Jeune-homme, en-ricanant de ce ton persiffleur si fort-à-la mode aujourd'hui, est-

ce que je vous ai aussi pris à l'heure-? Le Notaire, homme sensé, plia les épaules, & par une gravité bien-placée, imposa au Jeune-étourdi. Je demandai à Celui-ci, d'où-vient il s'était permis ce *mauvais bon-mot ?* —Ma-foi je n'avais pas envie de l'insulter : mais hièr j'en-entendis un pareil aux *Italiens*, & cela m'est revenu-. L'impudence des Valets & des Soubrettes, est encore un autre inconvénient du Théâtre ; cela passe dans la société, avec l'esprit d'intrigue, &c.ª &c.ª &c.ª mille-fois.

Résumons: sous tous les points-de-vue, le Comédien est un Homme avili, & doit l'être. La Comédienne est avilie en-raison-double; parce-qu'outre ce qui lui est commun avec l'Acteur, elle a encore ce qui est particulier à son sexe ; une plus-grande impudence à s'exposer sur le théâtre ; l'encan de ses charmes, & les mœurs particulières à ces sortes de *Filles*, leur inconduite affectée, leur insolence, leur

égoïsme, le sot orgueil, la puérile vanité, dont le plus-affiché prostitutisme ne les garantit pas.

Tout ce que j'ai dit contre le Théâtre est si vrai, belle Ursule, que lorsque vous étiez bégueule, c'est moi qui conseillai à Laure de vous conduire au spectacle; je louai exprès une loge-à-l'année. Laure me demanda un chois de pièces, afin de savoir les jours, & elle me pria de les lui marquer sur le catalogue de l'*Almanach-des-spectacles*. Je lui répondis, *N'importe quelle pièce, toutes iront également au but, dès qu'elle en-verra la représentation.* Dans la vérité, il n'y a pas de chois à-faire, si ce n'est pour la lecture; jamais pour la représentation; le poison distile de la bouche des Acteurs & des Actrices. Pour séduire la belle Parangon, je ne demanderais que de pouvoir la faire-conduire par votre Frère trente-fois de suite au *Préjugé-à-la-mode*, ou à la *Gou-*

vernante, ces deux chéfd'œuvres de bonne-morale : je garantis qu'à la trentième, si ce n'est avant, la Belle-dame serait la plus-complaisante des Maitresses.

Je vous vois d'ici froncer ces deux beaux fourcils, qui se prêtent si-bien à vous rendre majestueuse, quand vous le voulez : —Que me débite-t-il là, lui, dont les principes relâchés admettent tout ce qu'il dit qu'inspire la Comédie représentée-? Vous avez raison, charmante Fille : mais j'ai raisonné d'après les idées communes, dont j'ai tiré des conséquences vraies. J'ai ôté aux Comédiennes leur considération, d'après vos anciens principes, pour que vous ne soyiez jamais tentée de croire vous donner du relief en-entrant dans une Troupe, fût-ce celle de l'*Opéra*, ou celle, plus-honorée encore, de la Comédie-*française*. Pourquoi prendre un état qui ne nous élève pas, qui peut nous rabaisser, & qui a un caractère ? Or ce caractère est honteux

dans la Comédienne; la preuve, c'eſt qu'un Comédien ne ſera reçu ni Avocat, ni Conſeiller, ni Préſident, ni Capitaine, ni pourvu d'auqu'un grade civil ou militaire. Reſtez donc ſans caractère; vous ſerez capable de tout, voila mon avis: & ſans-doute le vôtre, puiſque vous avez déféré ſi docilement aux conſeils du Marquis, lors-même que votre Frère paraiſſait indifférent là-deſſus? Je crois que c'eſt une grande inconſéquence de la part d'Edmond! puiſqu'une Sœur comédienne, fût-elle *Melpomène* ou *Thalie*, & la ſageſſe même, eſt toujours une tache. Et-puis vos Parens le ſauraient tôt ou tard: d'où-vient leur donner gratuitement un pareil chagrin? car ce ne ſont pas-là de ces choſes qui ſe puiſſent cacher: Edmond n'y a pas ſongé envérité! Au-lieu que votre intimité honorable avec le Marquis, eſt une choſe qui ſe cache d'elle-même, & à laquelle on donnera la couleur qu'on voudra.

Je sais par Laure que vous lisez beaucoup depuis quelque-temps : j'aurais fort-desiré d'être consulté sur vos lectures, que j'aurais dirigées comme j'ai-fait celles de votre Frère. Il s'est quelquefois écarté de mes conseils ; mais ce n'a pu être qu'à ses dépens. S'il a fait-servir pour vous, le chois fait pour lui, c'est mal ; son chois était *masculin* ; il vous-en-faut un *feminin*, & le sexe n'est pas plus-différent de vous à lui, que le doit-être le genre de vos lectures. Vous alez en-juger, par le catalogue de sa bibliothéque.

Point de Journaux : cette lecture rend paresseus, décideur & superficiel. L'Histoire ancienne dans les sources ; le trop-estimé *Rollin* l'a gâtée, c'est mon avis, que j'appuierai sur des preuves, quand on voudra. 1, Les Historiens greqs, savoir, *Hérodote*, *Theucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Diodore*-de-Sicile, *Denys*-d'Halycarnasse, *Joseph*, *Philon*, *Plutarque*, *Arrien*, *Appien* (qui est peu sûr, ainsi que) *Dion*-

Cassius, Hérodien, Zozime, Procope, Agathias, Socrate-le-scholastique, *Sozomène, Evagre, Nicephore, Manasses, Cedrenus, Zonare, Nicéphore-Caliste, Nicéphore - Gregoras*, & *Nicétas* : 2, Les Historiens latins, *Sallustе, César, Tite-Live, Patercule, Quinte-Curce, Cornélius-Népos, Valère-Maxime, Tacite, Florus, Suétone, Justin, Spartien, Lampride, Végèce, Capitolin, Vopisq, Ammien*, & *Eutrope*. 3, Les Poètes greqs: *Homère, Hésiode, Safo, Anacréon, Pindare, Théocrite, Bion* & *Moschus*; les Dramatiqs; *Eschyle, Sofocle, Euripide, Aristofane* & *Ménandre*. 4, Les Poètes latins, *Lucrèce, Virgile, Lucain, Stace, Silius-Italicus*; les Satyriqs, *Horace, Perse, Juvenal*; les élégiaqs, *Ovide, Properce, Catulle, Tibulle*; les Comiqs, *Plaute, Térence*; le tragiq *Sènèque*; le fabuliste *Phèdre*. Le caracteriste *Théofraste*.

Voila les premières sources de toute bonne littérature, en-y joignant les Philo-

sophes, *Platon* chés les Grecs, *Cicéron*, *Sénèque*, chés les Romains; les Economiſtes, tels que *Columelle* & *Varron*; *Celſe* le Médecin; *Vitruve* l'Architecte. *Suidas*.

Le chois des Livres modernes a été le plus-long & le plus-difficultueus; celui des Anciens eſt tout-fait : les Siécles intermédiaires d'eux à nous, les ont jugés, pour ainſi dire à l'égyptienne (1), & n'ont laiſſé-paſſer que ceux dignes d'être lus : mais les Modernes ſont d'un triage difficile! Voici, pour ces derniers, comme j'ai composé la bibliothèque de votre Frère : 1, L'*Eſprit-des-lois* : c'eſt un Livre d'Homme, que celui-là! 2, *Labruyère*. 3, *Machiavel*, dont je lui recommande de lire un chapitre tous les ſoirs en-ſe couchant. 4, *De l'Eſprit*. 5, L'*Emile*, & tous les Ouvrages de *Rouſ-*

(1). Les Egyptiens fesaient juger les Morts, avant de leur accorder les honneurs de la ſépulture; on épurait la vie après le trépas.

seau de-Genève. 6, Tous les Ouvrages de *Voltaire*. 7, Les Livres de *Physique* jusqu'à *Nollet*. 8, *Buffon*, avec des notes de ma façon. 9, *L'Encyclopédie*, première édition. 10, *Bayle*. 11, *Spinosa*. 12, L'Abbé *Rainal*, *de la Conquête & du Commerce des deux Indes*. 13, Tous les Ouvrages de nos *Philosophes* actuels. 14, Nos Poètes-dramatiqs, tragiqs, & comiqs. 15, Prevôt, m.me Riccoboni, & tous nos bons Romanciers. 16, L'*Histoire de France*. 17, Il n'a pas *Dom Quichote*, Livre dont la réputation est mal-méritée, mais il a *Gilblas*. 18, Il n'a pas d'Opéra-comiqs, de Comédies-ariettes, ni d'Opéras, mais il a *Shakespeare*. 19, Il a l'*An deux mille-quatre cents-quarante*, &c.a; mais il n'a ni *la-Dunciade*, ni *Clément*, ni *Gilbert*, ni... &c.a, 20, Il a *Moréri*. 21, Les *Lois-romaines*. 22, Les *Lois-françaises*. 23, Les *Projets de reformation*, que je ne regarde pas comme des chimères, ainsi que le fait un certain Auteur pré-

tendu Comiq, dans une Comédie ſans intrigue & ſans intérêt : je dis que les Rois & les Miniſtres n'étant que des Hommes, les idées d'autres Hommes peuvent les éclairer : & n'y eût-il dans un Projet, qu'une choſe à prendre, il vaudrait mieux que la Comédie ſans comiq de l'Homme dont je parle : Je n'oublierai jamais ce mot d'un Deſpote aſiatiq à ſes Miniſtres : *Vous ne ſauriez tout penſer ; ne rebutez point Ceux qui penſent ; il y a ſouvent à profiter dans les Projets qui paraiſſent les plus-chimériqs : que la jalousie ne vous faſſe jamais rejetter ce que d'autres ont penſé : diſcerner le bon, & l'éxécuter, c'eſt plus que de l'avoir imaginé* (1).

24, Il apprend par-cœur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Lachauſſée*, *Crébillon*.

25, Votre Frère ne tient de moi auqu'un Livre licencieus ; je les regarde comme

(1) Ce trait eſt cité par *Melon*, Eſſ. pol. ſur le Comm. *p.* 393.

des poisons ; & si vous en-avez eu de lui, comme je l'apprens, il les a reçus d'ailleurs : je le desaprouve fort de les avoir lus ; je ne lui pardonne pas de vous les avoir prêtés : je crains même que le tort qu'ils vous ont-fait ne soit irreparable : mais jetez-les au-feu, & pour préservatif, lisez, je vous en-supplie, deux Ouvrages que je lui envoie, le *Traité* de l'*Onanisme*, & le *Livre* d'*Astruc*.

Tous les Livres de votre Frère, à-l'exception du *Voltaire* & des *Théatres*. ne sont pas faits pour vous, belle Ursule ; & les deux derniers ne vous conviennent que par occasion : Voici comme je composerai votre bibliothéque particulière : 1, Les *Opéras-comiqs*, dont vous ferez votre lecture favorite, & toutes les *Comédies-ariettes*, dont vous-vous étudierez à bien-savoir les airs, pour briller en-Compagnie. Cela n'a pas le sens-commun : mais une Jolie-femme, pour être à la-mode, doit paraître ne pas l'avoir. 2, Tous les Romans, exceptés

ceux des *Scuderis* : ainſi vous aurez la *Princeſſe-de-Clèves*, m.me *De-Villedieu*, *Hippolyte-Douglaſs*, *le Sofa* & tout *Crébillon*-fils, *Angola*, *les Bijous indiſcrets*, *le Grelot*, les *Lettres d'un Singe* ; celles du *Marquis de Rozelle*, l'*Héloïse* ; en-un mot tous les Romans qui ſont bien-écrits. 3, Le *Chanſonnier-français*, l'*Anthologie-française*. 4, Les *Contes des Fées*. 5, Les *Mille-&-une-nuit*, les *Mille-&-un-jour* ; & ſi vous pouvez en-trouver un exemplaire, les *Mille-&-une-faveur*, que vous lirez avec le Marquis, en-fesant bien la naïve ; car il ne faut pas imiter une Jeune-perſonne de dixneuf ans, avec laquelle je les lisais un-jour, qui trouvait toutes les anagrammes obſcènes beaucoup mieux que moi.

Je crois que voila tout, pour votre Bibliothèque ; les Romans qui ont quelque mérite, garniront une pièce entière. Pour l'hiſtoire, la philosophie, la phyſique, fuyez tout-cela ; une Femme

savante, ou seulement pensante, est toujours laide, je vous en-avertis sérieusement, & sur-tout une Femme-auteur.....

A-propos! qu'est-ce donc que m'a dit Laure? que vous vouliez écrire. Ah-ciel! une Femme-*autrice!* mais c'est le comble du délire! Examinons cela ensemble de sang-froid: car à vous parler sincèrement, je n'en-ai rien cru; ainsi vous êtes desintéressée. Il me semble que si je voyais à la promenade une Jolie-Femme, qui me plût infiniment, dont je ne pourrais détourner la vue, il suffirait de me dire: —Elle est Autrice: elle a fait tel & tel Ouvrage, pour m'inspirer à son égard un dégoût si complet, qu'il irait jusqu'aux nauzées. —Pourquoi cela, me direz vous? —Ah! levoici, ma Belle. Une Femme-autrice, sort des bornes de la modestie prescrite à son sexe. La première Femme-auteur est, je crois, *Safo*: elle écrivit en-vers, comme quelques-

unes de nos Belles d'aujourd'hui. Je leur demande, si elles souhaitent qu'on leur attribuent les mœurs de cette Lesbienne? Toute Femme qui se produit en-publiq, par sa plume, est prête à s'y produire comme Actrice, j'oserais dire comme Courtisane: si j'en-étais cru, dès qu'une Femme se serait fait imprimer, elle serait aussitôt mise dans la classe des Comédiennes, & flétrie comme elles: Ainsi, je ne permettrais d'écrire qu'aux Femmes-entretenues & aux Actrices. J'accorderais aux Autrices, le privilége flétrissant des Filles-de-théâtre, qui les soustrait au pouvoir paternel: car c'est-là sur-tout ce qui établit la bassesse des Comédiennes, les tire du rang de Citoyennes, & les place dans la classe des Prostituées. Si jamais vous en-veniez à vous faire inscrire, il faudrait que les circonstances les plus-malheureuses vous y eussent réduite; ce que toute la prudence humaine ne peut quelquefois prévoir.

Vous

Vous pourriez écrire alors, si vous en-aviez le talent : mais il faudrait faire des Ouvrages utiles aux Femmes seulement, en-leur dévoilant tout ce qui les dégrade, sans jamais vous donner l'air d'instruire les Hommes ! Si vous avez-besoin d'un Guide dans cette carrière, ne prenez jamais un Savant de l'Académie ; ces Messieurs ne sont pas propres à vous y diriger ; ils gâtent les Ouvrages des Femmes, par leur régularité pédantesque. J'en-ai-vu l'exemple le plus-frappant au-sujet des *Lettres de Cateſby*, cet Ouvrage charmant d'une Femme que j'excepte de cette critique (1), ainsi qu'Une-autre non-moins célèbre (2) : le Libraire de *Cateſby* connaissait un Philosophe ; il le

(1) C'est de cette Femme, qu'un Auteur connu a dit, *Qui n'a pas fait les Lettres de Cateſby, Jenny, Amélie*, &c.[a] Avant de calomnier une Femme de ce mérite, il aurait fallu s'informer.

(2) M.me la C*** *de-G***, dont les Ouvrages sont déja traduits. [*Notes de l'Editeur, qui n'est pas de l'avis de Gaz. sur le Th. ni sur les F.-aut.*

consulta sur le manuscrit : celui-ci le jugea inférieure aux *Lettres de Fanny*, de la même Auteur. Pour son honneur, il faut croire qu'il ne l'avait pas lu, ou que la Philosophie ne se connaît guère en-élégance & en-intérêt.

Il ne me reste plus à vous dire, pour terminer cette longue Lettre, 1.^nt qu'un mot sur les préjugés : Ecoutez-les, toutes les fois que leurs chimères peuvent avoir des effets réels sur l'esprit de Ceux que vous aurez intérêt de ménager.

2.^nt Que je vous crois beaucoup plus facile à conduire que votre Frère, qui tient des Bas-bourguignons pour l'entêtement. C'est un vice des Paysans de tous les pays, mais sur-tout des Paysans-Français. Il en-est peu d'aussi malheureus, non par le genre de notre gouvernement, qui est fort-bon, mais par les charges, & par les Seigneurs, qui ont trop d'autorité. — Dans un Village comme le vôtre, où il n'y a pas de Seigneur visible, parce-que c'est un Corps,

où l'on a des bois communaux, où les Habitans s'assemblent pour des affaires d'intérêt commun, pour des nominations de Syndics, de Collecteurs, de Pâtres, on est républiquain comme un Génevois, entêté, fier, ou du moins patriarcal, comme votre Père : Au lieu que dans les autres Villages, où séjournent les Seigneurs, on est bas, rampant, souple; mais sans énergie, sans capacité pour le bien : Tous ces Villages policés ne valent pas le vôtre : on a beau y fêter les Seigneurs, ils ont beau faire du bien, la manière dont ils le font, empêche qu'on ne les aime. Je m'applaudis de ce que vous n'êtes pas née dans ces derniers endroits ; vous en avez l'âme plus noble, vous en êtes plus capable des grandes choses. A la vérité, vous auriez été *Rosière* : mais où cela vous aurait-il menée ?..... A propos des *Rosières*, c'est une épidémie depuis quelque-temps. Je ne sais qu'en penser, & au fond de l'âme, j'ai

senti que je desaprouvais ces institutions, avant de pouvoir m'en-rendre-raison à moi-même. Ce n'est que cette répugnance machinale, qui m'a fait en-chercher la cause. J'ai d'abord vu, que la vertu de village est simple, naïve, sans prétension, & que le *Rosiérat* détruit ces trois qualités, pour y substituer une dangereuse émulation, l'envie, l'hipocrisie. J'ai ensuite vu, que pour augmenter le mal, les Seigneurs & les Dames de paroisse, venaient eux-mêmes donner le prix, en-étalant leur magnificence aux yeux de simples Paysans: ce qui fait-tenir à ces Bonnes-gens, un propos que j'ai entendu: — Mais qu'avons nous donc fait à Dieu, nous qui sortons d'Adam, comme ces Gens-là, pour être pauvres, impuissans, méprisés, randis-... J'ai ensuite observé, que des endroits voisins d'un Rosiérat, il se fesait une émigration nombreuse de Laquais, de Femmes-de-chambre, de Cuisinières, qui venaient en-foule à Paris, éblouis par la magnifi-

cence du Seigneur & de la Dame ; que plusieurs de ces Filles devenaient des Catins, &c.a J'en-ai conclu, que si on institue des *Rosières*, il faut éviter de mettre de l'ostentation dans la cérémonie ; que ni les Seigneurs ni les Dames ne doivent y donner de l'éclat ; la vertu de Village est une violette, que fane l'air de la Ville, ou la présence de Ceux qui l'ont ; l'or les diamans l'éclipsent, au lieu de la faire briller.... Mais je sors ici de mon sujet. Revenons-y, & je termine.

Il est nuisible pour nos intérêts bien-entendus, sur-tout pour ceux d'Edmond, que vous soyiez Femme-de-théâtre : il faut éviter toute espèce d'avilissement, ou ce qui est tel aux yeux du monde: Si vous avez des galanteries, il faut qu'elles aient un air philosophiq, & qu'au lieu de vous avilir, elles vous élèvent au contraire pardessus tout ce qu'on nomme décence bourgeoise : Il faut être libre, & si vous sacrifiez jamais votre liberté,

il faut que le Personage soit si grand, qu'il y ait de l'honneur à dépendre de lui. Il faut compenser par des vertus réelles, tout ce que le Vulgaire appelle vice ; il ne faut ni étourderies, ni folies, ni rien qui puisse faire dire au Peuple : Ces *Filles-là dépensent comme elles gâgnent*. Une Jeune & jolie-personne de ma connaissance, avait reçu d'un Magistrat son Amant, les fleurs les plus-rares : il lui prit fantaisie, après qu'elles furent arrangées dans la corbeille de son parterre, de les fouler aux piéds, en-dansant dessus. Ce trait la fit-traiter de C..... par son Coiffeur, & par-tout le Village.

Adieu, belle Ursule. Vous voyez que je ne suis pas un si mauvais moraliste. Consultez-moi donc avec confiance, & soyez sûre, que je ne vous répondrai pas comme à tout le monde, mais conformément à ce qui vous-sera utile, suivant les circonstances.

CVII.me

28 avril.

M.me CANON,

à M.me PARANGON.

[Bon cœur de Femme, sous une rude envelope !]

DE bien mauvaises nouvelles à vous apprendre, ma chère Nièce ! J'entens dire d'étranges choses d'Ursule & de son Frère ! Ils vivent tous-deux, ou tous-trois, car le Marquis est avec eux, dans une jolie maison, à ce fauxbourg *Saint-honoré*. Je ne sais ce que tout-ça veut dire ; & la manière dont Ursule m'a quittée ; & son Frère qui la cherchait pour la frime, & qui l'a trouvée quand il a voulu ! Je m'y pers ! Cet Edmond va devenir un Vaurien, & je ne sais quoi me tient que je ne l'écrive à ses Parens, qui sont de Bonnes-gens, & craignans Dieu. Je vois que cette petite Ursule va donner dans le travers : Ça est joli ; Ça aura des Hommes qui lui en-conteront, la tête tournera à Ça ; & puis *la*

tête emportera le cul, comme dit le proverbe. Jarni-de-ma-vie! ſi Ça avait affaire à moi!... Je vous en-avertis, ma Nièce, vu que vous avez quelque crédit ſur l'eſprit de ces Gens-là; & vous l'avez acheté aſſés chèr, dieu-merci! afin que vous leur faſſiez des remontrances un-peu vertes. Et marquez-leur tout ce que je vous écris, ſi vous voulez! je ne les crains pas! je n'ai jamais craint les Vauriens. Merci-de-ma-vie! je voudrais qu'ils me vînſſent parler! je les ferais rentrer cent piéds ſous terre. Ah-dame, c'eſt qu'on eſt bien-forte, quand on a le bon-droit de ſon côté, & que des Mal-vivans viennent vous reprocher ce que vous avez dit d'eux! moi je tiendrais tête à une armée de Méchans, & ſi je ne ſuis qu'une vieille Femme!

Tenez, ma Nièce, Urſule a toujours été coquette; j'ai vu ça dès le premier jour. Voyez à mettre-fin à la conduite de cette petite Fille-là: car je m'y intéreſſe

reſſe malgré moi; & à-présent que ma colère vient de s'évaporer sur ce papier, tenez, les larmes me viennent aux ieux, & si vous savez bien que je ne suis pas pleureuse. Mais avoir vu cette Petite-fille si-aimable, si-douce, si-portée-au-bien; & la voir aujourd'hui là quasi-perdue, avec une figure si-angelique, c'est un crève-cœur pour moi! je voudrais ne l'avoir jamais connue!..... Oui, si elle était-là, je la souffleterais, oui, oui, je la souffleterais! m'avoir quittée, pour aler avec qui?... Est-ce là la place d'une Honnête-fille?.... Je ne vous en dis pas davantage; mais cette petite Drôleſſe-là nous met la mort au cœur, à moi, & à cette pauvre Fanchette, qui la pleure tous les jours. Hom! si je tenais votre Gaudét!..... Adieu; car revoila mes larmes.

CVIII.ME 1.er mai.

M.ME PARANGON, à URSULE.

[La Bonne-dame lui écrit, d'après la précédente, pour tâcher de la toucher : mais il n'était déja plus temps !]

TON long silence avec moi, ma très-chère Bonne-amie, me donne les plus-vives inquiétudes, sur-tout sachant que tu n'es plus avec ma Tante Canon, & que tu vis, je crois, avec ton Frère. Ma chère Fille, c'est un Jeune-homme, qui doit nécessairement mener une vie très-dissipée ; je ne sais si tu as bien-fait de t'abandonner à sa discrétion : aureste, j'attendrai, pour porter un jugement, que tu veuilles bien m'instruire toi-même : je l'espère de l'amitié qui nous unit, & de la certitude où tu es, que je ne veux que ton bonheur. Mon amitié, chère Ursule, est à toute épreuve : veuille le Ciel que tu n'aies pas besoin que je t'en convainque, & que des circonstances

fâcheuses ne me mettent jamais dans le cas de t'en-montrer toute la force & toute la vérité ! Je ne connais rien, quand j'aime, qui puiſſe me détacher de mes Amis; ils ſeraient coupables, au piéd de de l'échaffaud (1), que malgré ma timidité naturelle, je m'élancerais vers eux, je les reconnaîtrais, je les arroserais de mes larmes; je plaindrais leurs erreurs; je déteſterais leurs crimes, mais j'aimerais encore leurs Perſones. Je leur dirais:: O mes chers Amis ! que le vice a dupés, égarés, perdus ! mes chèrs Amis reconnaiſſez dumoins qu'il eſt votre ennemi, & que la vertu vous eût rendus, ſinon heureus, dumoins tranquiles: haïſſez le vice en-ce moment ſuprême, & revenez à la vertu; que je reçoive vos derniers ſentimens, dignes de notre ancienne amitié !.... Je les embraſſerais; j'eſſuierais leurs larmes, s'ils en-répandaient; & ſi la ſource en-était tarie par la dou-

(1) Hélas ! elle l'éprouvera un-jour !

leur, ou par la dureté, je porterais dans leur âme un rayon de consolation, ou un mouvement de tendresse, pour les faire couler.... Quelles tristes images, je te présente-là, ma chère Ursule! mais elles me poursuivent depuis quelque-temps. J'ai des songes affreus, & sans y croire, je sens que dumoins ils marquent l'excès d'agitation où sont mes esprits.

J'espère, ma très-chère Bonne-amie, que toi, ou ton Frère, voudrez bien me tirer d'inquiétude: elle peut-être dangereuse pour ma santé. Ah! Ursule! il faudrait avoir mon cœur, pour connaître tout ce que je souffre de votre indifférence!..... Adieu, ma chère Fanfan. Ne m'aimes-tu donc plus du-tout? Que t'ai-je fait, Ursule? Parle? si j'ai des torts, je mettrai mon bonheur à les réparer.

FIN de la V.me Partie.

LA
PAYSANE
PERVERTIE,
OU
LES DANGERS DE LA VILLE.

AVEC FIGURES.

Sixième Partie.

FRONTISPICE
de la VI.me Partie.

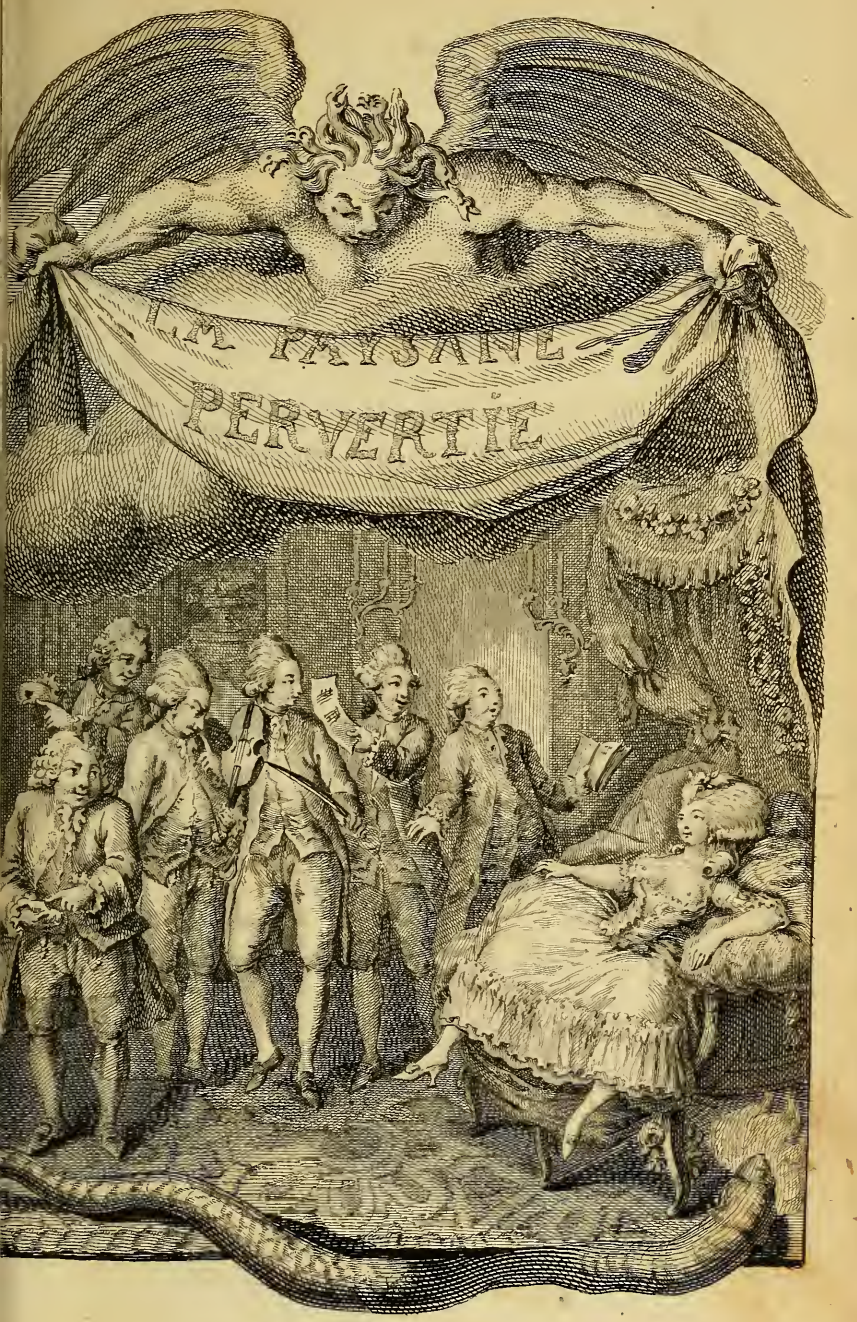
URSULE IMPUDENTE.

Après s'être livrée au libertinage, avec ses Maîtres & ses Amans, Ursule *s'en-amuse, en-leur-ordonnant de la divertir : chaque Maître fait son rôle ; le Financier rit, &c.ª Le Marquis admire l'impudence d'une Fille, qui n'aguére était si modeſte.*

» *Hâte-toi de jouir* » !

Le paſſage *eſt à la page* 165.

Voyez le *Frontiſpice* de la *Partie* ſuivante : la ſituation de l'*Infortunée* y eſt bien-oppoſée à celle-ci !


LA PAYSANNE
PERVERTIE

LA PAYSANE PERVERTIE,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE D'URSULE R**, mise-au-jour d'après les véritables LETTRES des Personages.*

Sixième Partie.

CENTNEUVIÈME LETTRE.

URSULE, à LAURE.

[La voila tout-à-fait corrompue ; car elle raisonne le vice.]

7 mai.

RECONCILIONS-NOUS, ma Chère : envérité je ne saurais tenir rancune : pourquoi t'en-voudrais-je de quel-

ques infidélités faites à un Absent ? tant-pis pour lui, & tant mieux pour d'Autres : je ne vois rien-là dont le Genre-humain doive souffrir. Je veux être infidelle aussi, & j'aurai besoin de ton secours. Ne va pourtant pas croire que l'intérêt seul nous reconcilie ! non, c'est un sentiment de justice : Je vais te ressembler ; je te ressemble même déja, & j'aurais l'abominable hypocrisie de te bouder, pour les mêmes choses que je fais ! Non, cela n'est pas dans mon caractère. D'ailleurs que fesons-nous, que tout le monde ne fasse ? La Marquise elle-même trompe son Mari pour Edmond ; elle trompe Edmond lui-même, quoique le favori du cœur, pour..... Envérité, il faut être Femme-de-qualité pour se donner ces licences-là ! J'imagine que se trouvant fort-audessus du commun des Hommes, elle croit qu'en-descendant à son Laquais, elle a encore assés d'honneur de reste, en-comparaison d'une Grisette ! Ce qu'il y a de certain, c'est que je me

croirais tout-à-fait deshonorée, si j'en avais fait autant; & que la Marquise, elle, voit à-peu-près sur la même ligne tout ce qui est audessous d'elle. Edmond a tout découvert: il s'est fâché; mais je l'ai forcé à demander-pardon de ses reproches indiscrets (1), & le pauvre Battu a payé l'amende. Il faut soutenir son sexe, & à tout évènement, accoutumer les Hommes, quels qu'ils soient, à ne pas se formaliser de quelques misères qu'une Femme se permet, pour se desennuyer, & éviter la.... je cherche le mot; je crois que la Marquise appelle cela, la *monopée;* elle tient cette expression d'un Savant. C'est une charmante Femme! Est-ce qu'Edmond ne comptait pas qu'elle lui serait fidelle!..... J'en-ris encore. Je viens de lui faire à ce sujet, un raisonnement sans replique :: La Marquise trompe son Mari pour toi; elle manque

(1) Voyez dans la CXXX.me Lettre du PAYSAN, *T. III, p.* 10.

à ſon devoir, à la vertu; elle a, pour en-venir à ce point, ſecoué tous les préjugés; tu en-as été ravi; tu y as peut-être contribué: Comment veux-tu qu'une Femme audeſſus des préjugés ſe gêne au-point de t'être fidelle-? Il a répondu, —Par amour-. —L'es-tu-? Il a gardé le ſilence. J'ai été bien-aise de lui faire ce raisonnement, qui doit me ſervir à moi-même, & qui doit également fermer la bouche à ton Pédagogue, ſ'il vient à découvrir tes fredaines, ou qu'il ſ'avise d'être jalous. Ils nous ont-ôté toute eſpéce de frein (1), & ils veulent que nous ſoyions retenues! Cela me paraît

(1) Il eſt certain, que ſi la doctrine de nos Philosophiſtes-corrupteurs étaient vraie, elle ſerait encore très-dangereuse pour les Femmes, qui ont l'eſprit trop-jeune pour la ſupporter. Edmond, ni même Gaudét, n'ont pas ôté toute ſorte de frein, ainſi qu'on l'a vu par la XCVII.me Lettre: Mais, comme l'ont ſenti les Asiatiqs, donnez un piéd de liberté aux Femmes, elles en-prennent une lieue.

contradictoire, inconséquent au-dernier-point. Mais les Hommes, le sont tous, singulièrement à notre égard : Il n'en-est pas Un, qui, en-séduisant une Femme-mariée, en-lui-fesant trahir son Mari, ne prétende ensuite qu'elle lui soit fidelle, à lui, le Corrupteur; c'est-à-dire, qu'ils voudraient allier le froid & le chaud, le doux & l'amèr, la vertu & le vice.

Ce matin (pour revenir à mes affaires), j'ai-eu besoin, pour moi-même de toute la force de mes raisonnemens. Ce pauvre *Cuvilier* soupirait toutes les fois qu'il venait me faire-chanter ; il baisait le bas de ma robe ; il était toujours prêt à se mettre à mes genous..... Cela m'a touchée, au-point que pour me débarrasser de ses soupirs, qui le fesaient-chanter faus, & moi aussi, je lui ai-repondu par un autre soupir. Il m'a-entendue, & il a-brusqué l'avanture. Je n'ai pas trop-fait la renchérie. Mais je lui ai bien signifié ensuite que je ne voulais plus qu'il détonnât, ni qu'il fût distrait durant mes

leçons. D'un autre côté, ce pauvre *Gallini*, qui se tue à me montrer le rigodon, m'impatientait par sa manie de vouloir me parler des mains, pour arranger mes jambes & mes piéds; j'avais beau-lui dire, que j'entendais son français, & qu'il pouvait parler; il ne me parlait que d'une voix syncopée. Je lui ai-demandé tout-bonnement ce qu'il voulait? Il a-soupiré. j'ai-soupiré aussi. Il m'a-montré un sofa; je l'ai-regardé,.. & j'ai-bien-voulu m'y laisser-conduire. Je ne sais pas si ces deux Indiscrets ont-parlé de leur bonne fortune à *Granval*: mais ce Maître-de-déclamation, qui ne m'avait-encore-paru enthousiasmé que de son art, l'est-devenu tout-à-coup de mes attraits. Hièr, à-l'instant que je m'y attendais le-moins, je l'ai-vu à mes genous. Je lui ai répondu par ces vers du *Méchant*:

Une-autre vous ferait perdre ici votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentimens:
Moi qui ne suis point fausse. .....

CLÉON. Et vous pouvez cruelle! ..

—Alons, parlez-moi comme *Cléon* à la vieille *Florise?*

CLÉON. M'en-préservent les Dieux!

D'honneur, je vous adore, je brûle, je suis consumé-. Il ne m'a pas laissée-tranquile, & pour m'en-débarrasser.... je l'ai-traité comme les Autres.

Ce matin, je ne sais pourquoi ces trois Hommes m'ont-tourmentée successivement..... Que voulais-tu que je fisse?... J'hésitais cependant, quand j'ai entendu, **Hâte-toi de jouir!* Je ne sais d'où cela venait; mais j'ai pris le Hasard au mot.

* Sujet de la XXI.me Estampe, qui sert de frontispice à la VI.me Partie.

Un-instant après, le Marquis est entré; le Financier le suivait, & l'Italien s'est fait annoncer: Me voyant cette Cour, je me suis-assise sur le trône-du-plaisir, & je leur ai-ordonné à tous de me divertir. Ils ont-obéi. Mais si tu avais-vu le Marquis! quel regard!... Il n'a-pu y-tenir(1). Il a-rencontré Edmond en-sortant: il s'est-

(1) Lecteur honnête, cette Infortunée qui vous indigne, vous fera bientôt compassion!

plaint ; & mon Frère, instruit de ce qui venait de précéder avec mes Maîtres, m'a fait des remontrances, des reproches... Je cherchais à lui répondre, que c'était mon plaisir, que je l'avais-voulu : mais il avait l'air si-bon, tout en-me grondant, que je n'ai pas osé le mortifier : Je lui ai-répondu, par un aveu : ajoutant, qu'il me falait-bien quelque dédommagement pour mes sacrifices ; que je n'avais-écouté le Marquis que par-complaisance ; que je pouvais aussi quelquefois suivre mon goût, & accorder des faveurs dont on n'eût obligation qu'à moi-seule : qu'aureste, si mes Maîtres lui déplaisaient, il pouvait les empêcher de parvenir jusqu'à moi ; que de ce côté-là, je n'avais rien à lui refuser. J'ai encore donné quelques autres raisons, qu'il est inutile de rapporter. Edmond avait je ne sais quoi dans les ieux : mes défenses l'ont singulièrement affecté !.....

Je reçois à-l'instant une Lettre de

Gaudét. Il paraît que mon Frère lui a-écrit ſes ſujets de plainte! Il ſ'adreſſe bien, n'eſt-ce-pas? Voyons.....

Ah! je meurs d'envie-de-rire! Comment! comment! tu fais de ces aveux-là! & tu les fais à l'Homme..... Oh! pour-le-coup, petite Couſine, la tête t'a tourné!... Gaje que tu m'as-craint?.. Enfant! je t'aurais trahie! va, jamais pour un Homme, quel qu'il ſoit, je ne trahirais ma plus-grande Ennemie. Je t'envoie la Lettre (1): mais tu me la rendras. Tout ouvert entre nous, & le cœur ſur la main: pour les Hommes,... c'eſt bien-aſſés de ce que nous leur donnons: d'ailleurs, c'eſt tout ce qu'ils demandent. Ah! ſont-ils dignes de notre cœur & de notre amitié?

Ainſi, ma chère Laure, nous voila au-pair, & c'eſt le vrai motif de ma reconciliation, comme je te l'ai dit en-commençant.

(1) La CXXXI.me du PAYSAN, *T. III, à la p.* 17.

CX.ME

12 mai.

Réponſe.

[Comme les Femmes courent-vîte dans la carrière du vice, dès qu'elles y ſont entrées !]

GAUDÉT vient d'arriver : Prépare tes oreilles, ton cœur, & ton corbillon ; les premières pour l'entendre, le ſecond, pour l'aimer, le troiſième pour recevoir je ne ſais combien des plus-beaux fruits du jardin des PP. CC. Je lui ai-fait-lire ta Lettre. Il paraiſſait en-extaſe, & en-l'achevant, il ſ'eſt-levé dans une ſorte de tranſport, prononçant des mots que je n'ai pas trop-bien-entendus. Il brûle de te voir ; il n'eſt pas encore déboté, & il voulait t'écrire ; je lui en-évite la peine. Marque-nous ſ'il peut t'aler voir ſur-le-champ ? Il ſerait charmé de te parler en-particulier, avant de voir ton Frère.

Autre nouvelle : la Belle-Dame voulait partir ; elle y était décidée. Un je-ne-ſais quel ſentiment de componction l'en-a-empêchée. C'eſt dommage ! elle

eſt

est charmante ! nous l'aurions mise à-l'unisson, ainsi que sa petite Bégueule de Fanchette, que je hais de tout mon cœur. Parbleu ! Edmond qui sait si-bien forcer les Filles innocentes, est un grand Sot, de n'avoir pas encore *rangé* Celle-là ! Est-ce que je n'avais pas autant de défense qu'elle? là, voyons ? Il est clair qu'Edmond est un imbécile. Je finis par-là : car je lui en-veux horriblement (1).

Réponse par le Porteur.

Réponse.

OUI.

(1) On voit dans ma Cousine Laure, une Libertine, qui n'a pas reçus d'aussi bons-principes que ma pauvre Sœur ; elle a des sentimens plus-bas : jamais Ursule ne l'aurait-trahie, comme a fait Laure. Mais Celle-ci était à la Source de la corruption ! Voila donc ce que produisent la science & l'instruction données aux Femmes ! la fainéantise, les comédies, les bals, la délicatesse, la braverie, la flateuserie les dévergondent ! Eh ! qu'elles travaillent comme ma bonne Mère, elles seront sages comme elle.

CXI.me un mois après la précédente.

URSULE, à LAURE.

[Ecarts effroyables de la pauvre Infortunée.]

UNE jolie vie, ma Mignone!... En-vérité, nous sommes de vraies libertines!..... Heureusement il est parti! Mais ce pauvre Marquis! il ne savait en-vérité comment prendre la chose! Je lui retorquais ses argumens d'autrefois; puis je riais comme une Folle: il ne savait si cela était sérieus, ou un simple badinage. Edmond était plus-instruit; mais il n'osait parler. Ton conseil a-été excellent! je lui ai-fermé la bouche. Que j'aurais ici une belle *Relation* à te faire!..... mais il est tant de petits mystères!... Il faut pourtant que je m'y amuse: je suis lasse des réalités, je veux un-peu exercer mon imagination..... Foin de moi! la jouissance l'éteint; il ne me vient rien du-tout! Que ce petit

Mâgot de N'ègrèt était un grand Sot, de me dire que ça donne de l'esprit! C'était apparemment pour me tenter par quelque-chose! mais je ne le suis pas de me débarrasser de ses importunités à ce prix-là. Je l'ai proposé l'autre jour à Marie. Elle m'a répondu par une grimace, qui t'aurait-fait-mourir-de-rire.... Voyons donc si je me mettrai en-train par ces misères... Je vais écrire *ab-hoc & -ab-hac*; si, quand j'aurai fini, je vois que cela soit trop-décousu, ou que j'aie-été trop-sincère, je serrerai ma Lettre dans mon secrétaire, & tu ne l'auras pas.

Il faut avouer que Gaudét est-arrivé bien à-propos! je commençais à mourir d'ennui avec le Marquis: l'*Ami* a-jeté de la variété dans l'assommante uniformité qui me donnait des vapeurs. J'aurais-envie de te peindre son début, lorsqu'il m'aborda le jour de son arrivée. J'étais sous le deshabiller le plus-voluptueus: une simple gaze me couvrait, sans presque

rien cacher, ſi ce n'eſt dans quelques-endroits, où elle formait des doubles.

* Sujet de la XXII.me Eſtampe.

* Je me ſuis-levée pour le recevoir : ma mule, dont le talon gros comme le petit doigt, était fort-élevé, a-fait tourner mon piéd ; l'*Ami* m'a recueillie dans ſes bras, & ce qu'il n'aurait osé qu'après me l'avoir-demandé, il l'a-pris, un baiser *à-la-Colombe*. Nous ſommes revenus vers mon ſofa : il ſ'eſt-aſſis auprès de moi ſur une jaſeuse. Je lui ai-fait-ſigne de ſe mettre à mes côtés. Il ſ'eſt-précipité vers moi avec un empreſſement qui m'a-fait-deviner ſon deſſein... Envérité j'en-étais charmée ! auſſi n'ai-je pas fait la difficile... J'étais bien-aise d'ailleurs, de ſavoir quelle tournure prendraient ſes ſermons, après cela. Car il en-fait auſſi. J'ai obſervé qu'il les contredisait dans la pratique. Mais voila les Hommes !.... *Soyez ſage, reservée, donnant peu,....* (aux Autres) ; *prodiguant tout au Sermoneur.* Il était un-peu étonné,

après : moi, j'ai conservé la même aisance : il m'en-a-fait compliment. J'ai voulu rougir, & j'ai-rougi. Ensuite je l'ai-agacé, avec une coquetterie, qu'il a-nommée *délicieuse*. Il n'a-pu y tenir... J'ai-voulu mettre les principes de mon Mentor à-l'épreuve. O ma chère Amie, quand le mêts est assaisonné à leur goût, ces Philosophes se gorgent tout-comme les plus grossiers des Mortels : je n'oserais te dire jusqu'où j'ai-mené le nôtre !..... Je lui en-ai fait-honte ; & il n'en-a-point eu ; car avant de me quitter, il m'a-fait une nouvelle prière. J'ai-refusé-net : j'ai-pris à mon tour l'air pédagogue, & j'ai-parodié la Prude-Parangon d'une manière qui l'a encore plûs enflâmé. Rien ; j'ai-été inexorable. Il est-parti.

Une heure après, j'ai-reçu un Billet de mon *Prudhomme*.

GAUDÉT à URSULE.

Tu es une Divinité ; car tu rens trop-heureus, pour n'être qu'une magi-

cienne. Ah! belle Urſule! tu feras des Hommes tout ce que tu voudras, par ce qui les rend-infidèles aux autres Femmes! Non, je ne te dirai plus d'être reservée; l'Univers y perdrait trop de bonheur! charmante Fille! je te rens-grâces; tu m'as aujourd'hui fait-connaître la félicité, & tu m'as-conſervé la vie; il ne tenait qu'à toi d'en-épuiser la ſource. Adieu; & ſois plus-ſage que ton MENTOR.

Tu vois qu'il n'eſt pas mal-enthouſiaſte, & pas mal-injuſte envers ſon ancienne Bienfaitrice.

Le lendemain, nous n'avons-pu nous parler en-particulier: je n'en-étais pas fâchée, & je fuyais les occasions. Mais j'ai-voulu porter un-peu de desordre dans ſon imagination: je lui ai-donné un rendévous, que j'étais ſûre de ne pas réaliser: le Marquis en-a profité. Depuis quelque temps, je tiens ce Dernier au régime: comme il eſt aſſés preſſant, je me

ſuis-attendrie, & je l'ai mené où notre *Ami* m'attendait. Il a-falu que ce Dernier ſe cachât. Le Marquis m'a-exprimé ſa tendreſſe, & j'y ai-répondu. J'avais eu l'attention de me placer de-manière, que mon piéd alait juſtement toucher le Prisonnier; je l'avançais endeſſous, comme pour lui faire-ſigne de ne pas remuer. Je voulais voir ſ'il ſe fâcherait, & ſ'il ne m'endonnerait pas quelque marques: mais aucontraire, j'ai-ſenti qu'il le preſſait tendrement de ſes lèvres. J'ai-été-touchée de la peine que je lui causais, & j'en-étais ſi réellement pénétrée, que le Marquis a dû les plus-heureus momens qu'il ait encore paſſés avec moi, aux ſentimens que m'inſpirait ſon Rival. Nous ſommes enſuite ſortis, & je n'ai-eu-garde de revenir dans le boudoir: j'ai-envoyé Marie dire à l'*Ami*, que j'étais-engajée pour le reſte du jour; qu'il falait remettre la partie au lendemain.

Ce jour-là, je me ſuis encore amusée

à ſes dépens : il m'a-ſemblé que par-là, j'aigüiserais ſes desirs, & que je leur donnerais une énergie que la plus-belle Femme ne ſait pas toujours procurer. Je l'ai rendu témoin d'une infidélité que je fais au Marquis avec le Duc de-** ſon ami. J'ai-pris la même position que la veille, pour la converſation ; j'ai-avancé le piéd, dans un moment où je riais de tout mon cœur. Mais ce n'a pas été tendreſſe ici : le Prisonnier m'a-fait un mal horrible, & j'ai-pouſſé un cri aigü Ce qui a-produit un effet merveilleus pour le Duc ; il a-cru..... les Hommes ſont bien-avantageus !.... Je l'ai-laiſſé dans ſon erreur : J'ai-fini la converſation, & nous ſommes-rentrés chés moi. Le Marquis eſt-venu ; on a-joué, & j'ai-fait prier notre *Ami* d'être notre quatrième au *vingtun*.

J'attendais avec curiosité l'effet de mon expérience le lendemain. Il a-boudé ; il n'eſt pas venu. Je me ſuis-tranquilisée.

lisée. Enfin le quatrième jour il a paru. J'étais seule. —Madame est seule! —Oui, je vous attens. —Avanhièr, hièr, vous m'attendiez? —Non; ce que j'ai fait, c'est exprès. —Ah! Cruelle! —Aveugle, béniſſez-moi; je n'ai que vous en vue. Il m'a comprise, & j'ai eu peine à modérer ses transports. Que de remercîmens il m'a faits! Comme il m'a exaltée!....

Mais un malheur nous attendait ce jour-là: je dis un malheur, parce que je crois que cela doit avoir fait de la peine à mon Frère. Nous sommes passés dans mon boudoir des rendévous. J'ai pris par hasard la même position que les jours précédents, & ce qui m'a surprise, dans la même circonstance que la veille, je me suis senti serrer le pié. Un mouvement de frayeur m'a fait le retirer vivement, en même-temps que je me suis à-demi-soulevée pour regarder. Je n'ai rien vu. Ensuite fesant réflexion

que ce ne pouvait être que le Marquis, ou mon Frère, j'ai-fait la prude; j'ai-montré des regrets de ma chute; j'ai-verſé des larmes: L'*Ami* était d'un étonnement ſtupide: mais il ſ'eſt-remis. Je ſuis-rentrée dans mon cabinet-de-toilette, où il eſt-venu ſe mettre à mes genous, en-me-jurant que m.me Parangon ne ſ'en-acquitterait pas mieux: Il croyait que je le fesais pour me divertir, & lui montrer tous mes talens. Cependant j'avais de l'inquiétude. J'ai ſonné Marie, & je lui ai-dit tout-bas, de ſavoir adroitement, quî ſ'était-caché dans mon boudoir. Elle eſt-revenue me dire à-l'oreille, que c'était Edmond. Comme j'ai mes deſſeins à ſon ſujet, j'en-ai-été-charmée, dans un ſens, & nous ſommes-retournés l'*Ami* & moi. Je ne me ſuis pas contrainte, & je me ſuis-abandonnée à tout ce que le ſentiment a de plus-recherché, de plus-délicieus. Il en-était ſi émerveillé, qu'il n'a-pu ſ'empêcher de me

demander, de quî je tenais ces charmans.... Je ſuis bien fâchée de ne lui avoir pas dit que c'était de la belle Bégueule: mais j'étais trop occupée en-ce-moment. J'ai reposé mon piéd à-l'endroit de la cachette; mais on n'y a-touché que pour faire quitter imperceptiblement ma mule, que je n'ai-pu retrouver. Ce qui a-été cause que l'*Ami* m'a-reportée dans ſes bras juſques ſur mon ſofa dans le petit ſallon, où j'ai-voulu aler. Là, j'ai-avoué à l'*Ami*, qu'Edmond nous avait-vus. Il en-a-paru ſurpris, & il eſt ſorti quelques-inſtans après.

J'attendais l'orage. En-effet, dès que l'*Ami* a-été-parti, j'ai-vu paraître Edmond, ma mule à la main. Il l'a-jetée à mes piéds de ſa hauteur, ſans me dire un mot, & ſ'eſt-retiré en-levant les ieux au Ciel. Je l'ai rappelé: mais il n'a rien voulu entendre. J'ai-achevé ma toilette, & je me diſposais à ſortir, quand mon Frère eſt-rentré. J'ai-jeté un coup-

d'œil sur la glasse ; j'étais ... à-croquer... je ne me suis pas remuée. Il est-venu me prendre la main. —Est-il possible ! —Que veux-tu dire ! —N'as-tu pas, tout-à-l'heure..... —Eh-bien, sans-doute ! ne lui devons-nous pas assés? ne le mérite-t-il pas autant que le Marquis? —Voila toujours où tu en-reviens ! —Mais, c'est vrai ! c'est que tu m'y forces. Laisse faire à ma prudence ; va, je me conduirai pour-le-mieux. Si j'étais encore p—lle, ce serait autre chose ; mais puisque m'y voila, ne desobligeons pas nos Amis-. Il n'a-su que me dire. Il a encore levé les ieux au Ciel, il m'a serré la main, l'a-baisée, & m'a-quittée précipitamment.

J'ai-appris ensuite indirectement, que la Marquise lui donne des chagrins par ses infidélités : il paraît que son attendrissement avec moi, venait d'une comparaison, qu'il fesait de son sort avec celui du Marquis, & peut-être même

l'ai-je un-peu consolé, en-lui prouvant, que les Autres ne sont pas plus-heureus que lui. Car c'est une consolation au-moins! & je t'avoûrai que je serais en-chantée, en-suivant mes fantaisies, d'a-voir diminué le chagrin de mon Frère! L'*Ami* l'a-évité, depuis le tête-à-tête où nous avons-été vus, & je crois que son départ précipité, a-eu pour cause la honte..... de quoi? de m'avoir rendu-hommage? Envérité, je lui en-aurais voulu, s'il m'avait froidement admirée, j'aurais-été incrédule à tous ses éloges! Tu me diras si son départ a-eu d'autres raisons?

Ne voyant plus l'*Ami*, j'ai laissé-reve-nir les Connaissances ordinaires, que j'avais-écartées. Mais un bonheur rare, qui m'est arrivé! j'ai revu mon Page! Il est Colonel, & charmant. Je l'ai-aperçu par la fenêtre. Et vîte j'ai-envoyé Marie après lui, pour lui dire, qu'une Jeune-dame de ses Amies lui voulait

parler. Il eſt venu ſur-le-champ. J'étais en-gaze, comme le jour de la première reception de notre *Dépréjugeur*, aſſiſe ſur mon ſofa le plus-voluptueus. En-me voyant, il m'a-reconnue dès la porte. Il a fait un cri-de-joie, & ſ'eſt élancé juſqu'à moi. Je lui ai-tendu la main en-ſouriant. —Quoi! c'eſt vous!.. c'eſt vous, ma Divinité! c'eſt vous que j'ai le bonheur de revoir, & de votre aveu!..... Mais, comment êtes-vous ici? —Je ſuis chés moi. —Fille, Femme? —Tous-deux. —J'entens: vous êtes à quelque Midas? —Point-du-tout! je ſuis à moi-même: mais m.r le Marquis de-***, ami de mon Frère, vient ſouvent ici; je jouis d'une certaine fortune, que j'ai-acquise par des moyens légitimes; j'ai-vu le monde, & je ne ſuis plus ſi-prude qu'autrefois. —Parle vrai; tu es-entretenue-(1)? J'ai ſouri; car je ne voulais pas le faire-languir. Il m'a-traitée

(1) *Tu!* Infortunée! il te tutoie déja!

en-Officier ; je me ſuis conduite en-Femme qui ſait le monde, & le boudoir a-été-visité. J'y ai-pris la même poſture, &, à ma grande ſurprise, pour-le-coup, mon piéd a encore payé les torts qu'il n'avait pas! J'ai été réellement inquiète.

Mais le Page ne me donnait pas de relâche: il me jurait qu'il était le plus-heureus des Hommes, & que je le mettais hors de lui; il a-falu écouter tout ce qu'il avait à me dire, & il n'a pas eu fitôt fini. Enfin, je l'ai-renvoyé, ſous prétexte que mon Frère alait rentrer. —Eſt-ce bien ton Frère? —Tu ne me feras pas cette queſtion, lorſque tu me connaîtras mieux: tu juges de ma facilité, par celle qu'une ancienne inclination m'a-fait-avoir pour toi; va, je ne veux pas te répondre aujourd'hui ſur ta queſtion impertinente-. Il eſt ſorti, un-peu incertain, ſi je lui disais la vérité.

Bien-heureusement, je t'aſſure! Auſſitôt eſt-entré le vieux Italien, qui m'a-fait

les plus-belles promesses. Mais néant à sa requête. Cependant, comme c'est un Homme décoré, je le traite avec politesse ; d'ailleurs cela donne un ton à ma maison, & le Marquis n'étant pas jalous de ce vieux Satire, je me plais à le voir quelquefois soupirer. Je l'ai-reçu dans mon boudoir, & nous avons-parlé. Je l'ai-fait placer de-façon, qu'il tournât le dos à la cachette : j'y ai-porté le pied, qu'on a touché encore, mais sans me faire-mal. Je n'ai plus douté que ce ne fût Edmond.

Dès que j'ai-été libre, je suis revenue seule, & je l'ai-découvert. Sans me plaindre, je l'ai-embrassé, je l'ai-fait asseoir à-côté de moi. —Pourquoi m'épies-tu? Ne veux-tu pas mon bonheur? —Oui, je le veux : mais... —Laisse-moi donc le faire à ma fantaisie ; si tu me gênes, même en-me donnant des plaisirs, tu les empoisonnes-. Il n'a-rien répondu ; il a-soupiré. Enfin, il m'a serrée contre son

cœur très-fortement, & il m'a dit : —Fais donc ce que tu veux ; mais ménage le Marquis ; je l'exige. —Je le ferai. Et toi, comment es-tu avec la Marquise ? —Racommodés, depuis la baſſeſſe que tu m'as-fait-faire.... Mais envérité, elle ne te vaut pas-... Il m'a baisé la main, tout-troublé. Il m'eſt venu du monde, que j'ai-été recevoir : c'était le Financier (1): Edmond n'était pas ſorti, j'ai-amené tout-unîment mon *Montdor* dans mon boudoir, comptant que mon Frère reſterait pour m'y tenir-compagnie. Point-du-tout ! en-entrant, je n'ai vu Perſone. Comme l'endroit où j'amenais Montdor eſt la marque de la dernière faveur, dès qu'il ſ'y eſt-vu, il ſ'eſt jeté à mes genous, en-me-remerciant de mes bontés, & en-m'aſſurant qu'il ſaurait en-marquer la plus-vive reconnaiſſance. J'ai demandé, De quelles

(1) Voyez le Tome I.er *p.* 207, *& ailleurs.*

bontés? —Mais, Mignone, ne vois-je pas..... Tu doutes peut-être-? Il a-ouvert un portefeuille garni en-diamans, & en-a tiré pour cinquantemille-livres d'effets-au-Porteur : —Voila des arrhes de ma reconnaissance, dont tu ne parais douter, belle Reine : daigne les recevoir (1). Je les ai-regardés, en-lui disant: —Mais ce n'est pas de votre reconnaissance que je doute, Monsieur! je songe seulement, de quelles bontés vous me remerciez? —Je suis dans le temple, le sacrifice s'accomplira; voila mon *ex-voto*-. J'ai ri de l'expression ; mais l'*ex-voto* m'a tentée. Cinquantemille-livres! J'ai-pris le portefeuille, en-lui-disant : —Vous êtes une de mes premières Connaissances, il faut bien-avoir quelqu'indulgence pour vous-! En-même-temps j'ai-jeté le portefeuille sur ma jaseuse, de-façon qu'il tombât à terre. Montdor s'est mis en-

(1) La voila qui se vend effrontément !

devoir de me prouver qu'il m'adorait : j'éludais adroitement ; je fesais comme ces Enfans qui jouent à la *baie* ; je l'ai *tantalisé* ; les Femmes le font si-souvent, qu'elles peuvent bien prendre leur revenge ! Pendant ce petit jeu, mon pié a cherché la cachette ; Edmond m'a fait connaître qu'il y était. J'ai alors pouſſé le portefeuille inſenſiblement de ſon côté, juſqu'à ce qu'il l'ait-eu pris (1). Dès que je me ſuis-aperçue qu'il ſ'en-était ſaisi, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de leurrer davantage un Honnête-homme qui payait ſi chèr. J'ai-ſouffert que Tantale portât les lévres aux mêts qui le fuyaient auparavant. Il ſ'eſt-comporté en-véritable affamé : je ſouffrais pour le pauvre Edmond....

Quand il a-été-parti, c'était l'heure du dîner. J'ai-préſenté la main à mon Frère, en-lui disant : —Je t'aſſure que

(1) O misérables Enfans, autrefois honnêtes !

si tu n'avais pas accepté ce présent, que je te fesais, le Financier n'aurait rien obtenu-! Il a-rougi, & a-jeté le présent avec indignation sur mon ottomane. Je l'ai-été-prendre. —Il faut le garder, si tu ne veux pas que je sois-au-desespoir d'avoir favorisé un Singe, qui ne m'inspire que de la répugnance-. Il l'a enfin repris, & l'a-ferré, non sans de grands soupirs.... Jamais je n'ai-éprouvé une joie plus-vive & plus-pure! si cela m'était arrivée vertueuse, je ne pourrais me lasser d'exalter les douceurs que procure la vertu (1): mais c'est le vice, & je sens que cela me le rend beaucoup-moins-laid. Le Marquis est entré pour-lors, & nous-nous sommes mis à table. J'ai-été le reste de la journée d'une gaîté

(1) Il serait assés inutile d'observer, que c'est une sorte de vertu dans le vice même, & non le vice qui donnait ce plaisir à Ursule: mais il faut prévenir les Ma'intentionnés. On verra dans peu que ces Lettres si libres, sont ici nécessaires. [*L'Ed.*

bruyante, & si folle, que mon Frère & le Marquis m'en-ont demandé la raison ? J'ai-dit tout-bas à Edmond : —Je n'en-ai pas d'autre que le plaisir que tu m'as-fait-. Il a-été-touché de ces sentimens ; il m'a-baisé la main, en-disant au Marquis : —C'est un excellent cœur ! quel dommage que la tête soit si folle-! Et comme le Marquis sait qu'Edmond est absolument dans ses intérêts, il s'est-tranquilisé.... Il a quelquefois eu beaucoup moins de sujets d'inquiétude, que rien ne pouvait le calmer !... Mais les voila, ces bons Hommes ! Trompons-les bien ! car, fussions-nous des Lucrèces, ils n'en-seraient pas plus-heureus : c'est une pure duperie que de leur être fidelles ; ils n'y gâgnent rien, & nous y perdons.

Je serais la plus-ingrate des Femmes, si je ne rendais pas la gloire à qui elle appartient : mon bonheur actuel, est l'ouvrage de l'*Ami* : Sans lui, entre nous, que serais-je ? Supposons la Femme

du Marquis ? Je ſerais bornée contrainte ; ſans-doute réduite à-garder mon appartement dans une triſte ſolitude, à voir une Maitreſſe inſpirer tous les ſentimens qu'on me jure, & jouir de tous les plaisirs qu'on me prodigue : car il ne faut pas croire, que devenue Femme du Marquis, j'aurais eu-la liberté dont il laiſſe jouir ſon Egale, une Femme qui a des Parens qui prendraient ſa défenſe, & une forte dot, qu'on pourrait lui faire-reſtituer : j'aurais le ſort de toutes les Griſettes qui épouſent des Marquis, ſi ces Derniers ne ſont pas des Benêts, comme un certain Comte ; je ſerais méprisée, réduite à la compagnie de mes Femmes ; je n'aurais pas même, ſi ce n'eſt en-cachette, la ſociété de mes Laquais. Oui, l'*Ami* eſt un Génie ; lui-ſeul, véritablement audeſſus des préjugés, a-ſu me rendre réellement heureuse, & je crois que mon Frère le ſerait également, ſ'il ſ'était entièrement abandonné à ſes

conseils; si, comme moi, il lui avait livré son corps & son âme. En-effet, quelle Mortelle fut jamais dans une situation plus-agréable! Tout me rit autour de moi (1): J'ai le plaisir, comme certaines Princesses, de choisir les plus-beaux-Hommes, & de leur jeter le mouchoir, qui est toujours ramassé avec des transports de reconnaissance: Auqu'une étiquette ne me gêne; on sait que je fais ce que je puis, dans ma situation: mes Gens eux-mêmes, qui savent tout, ne me méprisent pas: Je suis Fille, maitresse de moi, & c'est mon *état*, que de faire des Heureus. Je n'ai pas eu le bonheur d'avoir un Père comme celui de *Ninon*, l'*Ami* m'en-a servi; je lui dois plûs qu'à mon Père *charnel*.... Tu vois que cela coule de source, & que je ne

(1) Infortunée! tu verras bientôt que les plaisirs du Vice sont un poison farlaté, qui cause mille-fois plûs de peine, qu'il n'a flaté le goût.

saurais m'arrêter, quand il s'agit de marquer ma reconnaissance pour l'*Ami*.

A-présent, ma chère Laure, auras-tu cette Lettre ? Il faut que je me consulte..... Oui : je vois que j'ai encore laissé un petit repli dans mon cœur à la discrétion (1). Remercie-moi ! Il faut être aussi bonne que je la suis, & aussi tendre amie envers toi, pour te donner... que sait-on ? *des verges pour me fouetter* un-jour. Rens-moi la pareille, si tu es généreuse ; ou.....

(1) Voila une Fille bien-vicieuse ! dira-t-on. C'est ce qui est. Voulez-vous que vil adulateur de mon siècle, je taise l'utile vérité ? Non : j'ai dit ce qui est à la Campagne, où règne l'innocence, la candeur : je publie de-même ce qui est à la Ville : J'ai vu tout ce que je dis ! Naïf, innocent moi-même, dans le séjour de l'innocence, j'ai vu le vice s'approcher de mon cœur, s'y glisser à-l'aide du plaisir, le corrompre, & me rendre-malheureus : car le malheur & le vice sont deux inséparables Compagnons. Quel est le remède ? Le repentir. [*L'Editeur.*

CXII.ME.

21 juin.

LAURE,
à URSULE.

[Elle lui rend confidence pour confidence en-turpitude.]

QUELLE-que-soit ma répugnance pour les *Relations*, Cousine, la crainte que tu me croyes disposée à l'indiscrétion, me fait surmonter ma paresse naturelle : je vais te donner un Otage : & s'il n'est pas aussi riche que le tien, il faudra t'en-prendre, non à mes *discrétions*, mais à mes attraits, qui ne sont pas aussi-piquans ni aussi-courus que les tiens. Sans préambule, j'entre en-matière : car si je n'aime pas les *Relations*, j'aime encore bien-moins la morale & les préfaces.

Tu sais ma première Avanture. J'étais innocente dans toute la valeur du terme, quand m.r Edmond, qui n'était encore qu'un paltoquet, mais que je croyais un

Petitmaître du premier ordre, m'en-imposa par son air demi-civilisé. Il cueillit ma fleur : je n'en-avais qu'une ; mais dix lui auraient également été-sacrifiées, tant je me croyais honorée de ses attentions. J'étais si-neuve, que je ne me doutais seulement pas de ce qui pouvait en-resulter : je pensais que pour faire des Enfans, il falait absolument être-mariée en-face-d'église. Je me croyais fort-aimée : à-présent que je me rappelle sa conduite, je vois clairement que Monsieur s'amusait aux-dépens d'une Innocente. Mais il faut avouer qu'il avait déja fait quelques progrès dans la philosophie; puisque notre parenté ne le retint pas. Je passe mes chagrins : je les ai oubliés. L'*Ami* nous fit-partir pour Paris, ma Mère & moi : il nous y logea fort-décemment, mais audessous de ce qu'il aurait desiré, afin de ne pas nous éblouir tout-d'un-coup, & de laisser quelque prix à ce qu'il devait faire ensuite.

Cependant il n'attendit pas que je ne portaſſes plus les livrées d'Un-autre, pour me revêtir des ſiennes. Je cédai de bonne-grâce à la réconnaiſſance. Je fis ma Fille, & je me rétablis. Ce fut alors que l'*Ami* nous logea plus ſomptueuſement, & qu'il employa pour nous les reſſources heureuſes de ſon génie. Ma Mère ne voyait rien de ce qui ſe paſſait : les chagrins qu'elle ſe forgeait à elle-même l'avaient déja abſorbée preſqu'autant qu'elle l'eſt aujourd'hui ; la machine mangeait, dormait, parlait, voyait, entendait ; mais l'eſprit ne diſcernait plus.

Je vécus fidelle, tant que je fus ſans Connaiſſances. Tu vins à Paris ; tes confidences, dans le temps même où tu étais bégueule, m'éclairèrent ſur ce que je valais. Juſqu'à ce moment, je n'avais encore fait auqu'une attention aux propos qu'on me tenait, ni à certains geſtes, qui ſurement annonçaient quelque papier : je devins plus obſervatrice,

& je ne tardai guère à m'apercevoir que je n'étais pas sans Adorateurs. Je t'imitai, dans ta conduite, & faute d'en-connaître une meilleure, ce fut le modèle que je me proposai. Mais comme j'étais plus libre, j'alai aussi beaucoup-plus vîte, & dès avant que l'*Ami* fît sa longue absence, j'avais déja filé une intrigue, sauf le dénoûment. Il partit enfin. Le temps de son absence fut fécond en-évènemens : Tu fus enlevée, violée; Edmond vint; je le revis avec intérêt, & je couchai son cœur en-joue dès le premier moment. Je ne sais si ce fut mon goût ou ma vanité qui me fit-desirer sa conquête; mais cette idée ne me laissait de repos ni jour ni nuit. Je savais par toi sa passion pour la belle Parangon, & qu'il l'avait traitée comme tu l'avais été par le Marquis; tout-cela lui donnait à mes ieux un prix infini. Je pensais en-moi-même, quelle gloire j'aurais de le rendre-infidèle à cette fière Beauté : car mon but était

qu'elle le fût, & qu'elle en-fût jalouse.

Mais à-travers tout-cela, Edmond eut l'intrigue de la Marquise : moi, je me ressouvins de la mienne : on ne m'avait pas perdue-de-vue. J'accordai un rendévous chés moi. Tu étais alors avec Lagouache, & tu ne m'avais pas encore écrit ta *Relation* ; desorte-que je te croyais au-faîte du bonheur, & rassasiée de jouissances : J'en-étais un-peu jalouse, & je me dis : —Serai-je donc la seule qui me priverai, tandis que les Vertus les plus-sauvages se laissent enlever, violer, & qu'après ces malheurs cruels arrivés à leur pudeur, elles trouvent la chose assés ragoutante, pour en-vouloir tâter encore? Essayons-en aussi-. Je fesais ces réflexions, profondement recueillie sur mon sofa, lorsque mon Galant se fit-annoncer. Je le reçus d'un air ouvert, qu'il crut agaçant; car il brusqua si vivement l'avanture, que j'en-fus un-peu honteuse. Hélas! j'ignorais

encore que c'eſt le bon-ton, & ta ſeconde *Relation* (que j'ai-vue) m'a-ôté là-deſſus tous mes ſcrupules. Il en-agit aſſés-bien, à ſa bruſquerie près, & me fit un joli préſent. Il revint deux ou trois-fois. Je m'en-laſſai: je me reſſouvins ſucceſſivement des Autres: j'alai aux endroits où je les avais-rencontrés le plus-ſouvent, & que je ne fréquentais plus; ils reparurent ſur mes pas; & je donnai le mouchoir tantôt à l'Un, tantôt à l'Autre. Voila ce que t'a-dit la Femme-de-chambre que j'ai-renvoyée, & ce qui t'avait-refroidie avec moi.

J'abrége, parce-que je n'ai pas, comme toi, le talent de *relater:* notre reconciliation ſ'eſt-faite, & je t'avouerai que ton motif m'a ſi-bien gâgné le cœur, que je ſuis à toi pour-jamais.

Il ſ'agiſſait de rendre Edmond infidèle à deux Beautés; la Préſente, dont il jouiſſait, & l'Abſente qu'il desirait. Après avoir-paſſé par différentes mains, je ſentis

mon goût pour lui se ranimer plus-vivement que jamais. L'*Ami* alait-revenir; il fallait se dépêcher, quoique ce ne fût pas mon intention de lui en-faire mystère (c'est-à-dire de cet article seulement). La Marquise fut infidelle: Edmond en-fut piqué: il vint s'en-plaindre à moi: je le consolai, je le louai; je lui pressais les mains dans les miennes; je les ai douces & potelées; cela fit-sensation. Il me prit un baiser, que je rendis. C'était le coup-de-briquet; le feu prit à l'amorce... Qu'Edmond mérite bien d'être la folie des Femmes! Envérité, sa prude Cousine n'est pas de mauvais-goût, & je crois que la Commère ne serait pas fâchée d'avoir encore des pleurs à verser, un viol à souffrir, & une pénitence à-faire. J'écrivis ma *chute* à l'*Ami*, en-ces termes:

FOUDRE éclate! tonnerre tombe, écrase! Terre tremble! Soleil pâlit, recule! & toi Lune éclipse-toi! que

tous les élémens se déchaînent ; que la mortalité se mette sur les Moutons & sur les Poules ; que les Puces naissent par fourmillières, & desolent les Belles ; que tout en-un mot se bouleverse dans la nature ! Laure, la perfide Laure, a.... trahi l'orgueil de son Amant ! Oui, la fidélité, qu'il croit qu'elle lui doit s'est éclipsée totalement, entre minuit & une heure : le premier contact à une heure 30 minutes ; l'immersion totale a 1 h. 30 min. 2 secondes. Adieu je vais pleurer... c'est-à-dire, rire aux larmes. LAURE.

Depuis ce temps-là, je reprens de temps-en-temps Quelqu'un de mes anciens Amans, suivant qu'ils sont généreus; car je suis un-peu intéressée ; c'est mon défaut : j'ai-observé que les vices dorés, ressemblent comme deux-gouttes-d'eau aux vertus : & si j'étais médecin des mœurs, une *Socrate*, par-exemple ; qu'on m'amenât bien des Scélérats à guérir, je

dirais,

dirais, *Pour honneur ravi par trahison, baſſeſſe, friponnerie, m—ge, concuſſion, ℣ de l'or.* Item, *pour honneur feminin, chaſteté, modeſtie, perdus, ℞ de l'or*, changeant ſeulement le ℣ en - ℞. (1) Adieu.

P.-ſ. Je te renvoie la terrible Lettre que l'*Ami* t'a-écrite contre les Spectacles, les Acteurs, les Actrices, &c.ª : elle m'a-fait bien-rire : j'ai-eu la penſée de l'adreſſer au Semainier des *Français*, qui eſt de ma connaiſſance, pour le prier de la faire-imprimer, & d'en-donner copie à ſes Camarades Mâles & Femelles. Quant à mon ſentiment, je penſe que l'Auteur de la Lettre doit ſe retracter. Je te charge de l'exiger. Que ſavons-nous, hélas! ce que nous ſerons un-jour? Il doit auſſi des excuſes à quelques Auteurs :..... mais cet article, à ſon aiſe.

(1) Allusion aux formules de Farmacie ; ℣ *verſez* ; ℞ *récipé.*

CXIII.me

30 juin.

URSULE,

à GAUDÉT.

[Elle lui expose son art pour le libertinage. Hélas ! l'Infortunée le paiera-chèr !]

ME voila presque-brouillée avec le Marquis, & davantage encore avec Edmond. Ce Dernier est, je crois, jalous, mais beaucoup-plûsque le Marquis lui-même. J'étais si-heureuse ! jamais vie ne réünit tant de plaisirs que la mienne, pendant environ un-mois, le temps de votre voyage compris ! mais à-présent, ce ne sont que des plaintes, des soupirs, des brouilles. On me reproche sur-tout mes complaisances pour vous : c'est mon plus-grand crime aux-ieux d'Edmond. Il me dit hièr-soir des choses très-dures, & appela ma maison par un très-vilain mot. Cela me surprit, & les larmes m'en-vinrent aux ieux. Il eut-regret de sa brutalité ; il m'en-demanda pardon,

& me promit de se contenir, pourvu que je bannîsse tous mes Amans. J'ai promis; mais bien-resolue de ne pas tenir..... Où en-serais-je, avec la depense que je fais! Voila plus de cinquante-mille-écus que je dépense depuis un an, & le Marquis n'a guère fourni que quatrevingtsmille-livres: encore commence-t-il à se plaindre. C'est que sa Femme, de son côté, fait aussi une forte dépense: sur-tout depuis quelque-temps, que nous-nous sommes écrit-. Il est inconcevable (c'est une réflexion que je fesais ce matin) combien une Femme-entretenue coûte! c'est quelque-chose d'effrayant! Si elle veut plaire, exciter des desirs dans Tous-ceux qui l'approchent, il faut qu'elle se diversifie, au-point de ne jamais se ressembler: pour être toujours appétissante, il faut du neuf tous les jours; il lui est impossible de mettre deux-fois les mêmes choses, la plupart trop-fragiles: à moi, par-exem-

ple, les gazes, les chauſſures ne me ſervent qu'une-fois : Marie & Trémouſſée, ſ'emparent de ma dépouille chaque-ſoir. Je ſais-bien que les autres Femmes-entretenues n'en-agiſſent pas avec autant de prodigalité ; mais qu'eſt-ce que Cela, en-comparaison de moi ? J'en-ai vues que je n'aurais pas voulu toucher avec des pincettes : des ſouliers dont le talon était croté ; des bas de trois jours au-moins ; des bonnets preſque-ſalis ; une chemise de deux-jours. J'en-prens deux ou trois dans la belle ſaison, & une ſeulement en-hiver, par pareſſe. J'ai-déja-fait remonter dix-fois mes diamans ; chaque mouchoir ne me ſert qu'une fois. Auſſi tous les Hommes m'adorent ; ils ne trouvent rien en-moi qui ne ſoit la propreté-même : car ſi je ſuis ſi-attentive, pour ce qui me touche, & n'eſt pas moi, vous devez croire que je *la* ſuis davantage encore pour ce qui eſt moi-même.

Quant à mes meubles, on les croirait vivans, & ils ont leur coquetterie : c'eſt un talent dans lequel je me ſuis perfectionnée depuis votre abſence. Outre leur ſomptuoſité, ils ont la volupté pour âme ; car j'ai voulu qu'ils en-euſſent une. Mes ſofas ſont d'une façon particulière : mes chaises-pliantes, mes ottomanes, mes bergères, &c.a, me reçoivent dans leurs bras, & paraiſſent plutôt des Êtres actifs qui m'étreignent, que des meubles paſſifs qui me portent. Tout-cela coûte des ſommes immenſes. J'ai des tableaux : ce ne ſont pas des chéfs-d'œuvres, à-l'exception de ceux de mon Frère, qui ont beaucoup de mérite ; mais ils peignent la paſſion que je veux exciter, dans toutes les attitudes, graduées avec art par moi-même ; & chaqu'un eſt en-oppoſition avec une glaſſe qui le reflète : ils ſont placés de-manière, qu'il y en-a toujours un de vu, des trois qui accompagnent chés moi, chaque trône du

plaisir : Celui des préludes eſt libre & tendre : celui qu'on voit dans l'ivreſſe, eſt licencieus : & celui qu'on ne voit qu'enſuite, exprime la reconnaiſſance ; il eſt ſuivant les preuves que j'en-attens, & il les indique. C'eſt moi dans le premier & le troisième tableau ; c'eſt Une-autre dans celui du milieu, parceque l'émotion, même celle du plaisir, quand elle eſt auſſi-fortement exprimée que je l'ai-fait-rendre, contracte les muſcles, & enlaidit toujours un-peu. Vous demanderez, comment on voit ces trois différens tableaux, ſans-doute placés dans le même câdre? C'eſt encore ici une de mes inventions : il y a un petit bouton d'ivoire au parquet, à la portée de mon piéd ; ce bouton a un fil-d'archal qui paſſe pardeſſous le bois, & qui va faire gliſſer la toile de chaque tableau, dès que je l'ai pouſſé. Ce mécaniſme eſt très-prompt, & ne fait auqu'un bruit. J'ai-joui quelquefois de l'étonnement de mes Adorateurs : Il en-eſt qui croient l'être-

trompés, & qui pensent avoir-vu le premier & le second tableau dans une autre pièce : Un a voulu voir s'il n'avait pas été déplacé par Quelqu'un : il a tout visité, & ayant-trouvé un mur solide, il n'a su qu'imaginer. Il y a cent ans, que je lui aurais persuadé que j'étais une Fée, ou une Magicienne : mais aujourd'hui, il n'y a plus-moyen ; il faut rester Femme, sauf à se rendre la plus-séduisante que l'on peut : cependant il y aurait beau-jeu ! car on ne trouve pas même le fil-d'archal du ressort ; c'est qu'au troisième, il quitte le tableau, & je remonte la machine à chaque-fois. Les ressorts de mes sofas ont encore plûs de perfection.

J'ai fait-peindre quelques-unes de vos estampes, & j'espère qu'à votre dernier voyage, vous me fournirez de nouveaux sujets d'après nous... J'oubliais de vous dire, que la Vertu même ne pourrait être sage sur mes meubles : j'aurais fort-envie d'y voir la belle Parangon, Edmond

à ſes genoux : Parbleu ! c'eſt un plaiſir que je voudrais me donner ! Ce qui me fait-penſer à cette folie, c'eſt que Fanchette eſt-venue me voir un de ces jours, mais bien accompagnée ; on me regarde comme une Femme dangereuse. Je l'ai-fait aſſeoir, exprès, ſur le plûs animé de mes ſofas. Elle ſ'eſt auſſitôt relevée avec une ſorte de frayeur. J'en-ai beaucoup ri. Cependant l'Innocente ne ſ'y connaît pas : ſi c'eût-été ſa pudique Sœur, j'aurais-pu donner à ſa frayeur un motif plus-éclairé.

J'ai bien des Amans ! je les rens tous aſſés-contens de moi : mais c'eſt un travail !.... N'alez pas rire ! c'eſt un travail-d'eſprit, que je veux dire. Il me faut une adreſſe infinie, pour concilier les rendévous, renvoyer les Traîneurs, diſtribuer à tous ces Gens-là, quand ils ſont-raſſemblés, des attentions qui ne me commettent pas, deſorte-que ce que je fais à Chaqu'un, ſoit précisément dans

ſes idées, la marque diſtinctive de la préférence. Il faut préparer tout-cela dans le tête-à-tête, ſans avoir l'air d'en-convenir avec eux. Cette étude m'occupe beaucoup! & ſouvent, tandis qu'on me croit livrée au ſommeil, je réfléchis auſſi profondement qu'un Miniſtre-d'Etat. L'étude de ma toilette ſuccède: vous ſavez quels détails elle exige! quelle imagination il me faut chaque-jour: car ſ'en-rapporter aux Ouvrières, ce ſont des Brutes, même à Paris. Rien de ſigalant, dans ſon origine, que la robe à-la-françaiſe: c'était un corſage élégamment fait, dont une étoffe en-plis gracieus recouvrait le dos, plutôt pour maſquer les épaules, ou leur rondeur, que pour enſevelir la tâille: voyez où les maudites Ouvrières l'ont amenée? c'eſt à-préſent l'habillement le plus-mauſſade; il donne aux Femmes, même aux plus-ſuelles, l'air de ruches-à-miel ambulantes. Mon goût, à moi, preſcrit tout, imagine

tout ; je fais défaire, refaire, je déchire, je coupe, je jette au feu tout ce qui me déplaît, & je le fais-recommencer : j'ai dix-Ouvrières, car je manquerais à tout-moment d'habits. Chaqu'une de mes robes eſt faite de-manière, qu'à les voir, fût-ce à la friperie, Ceux qui me connaiſſent m'y retrouveraient : c'eſt un compliment que me fit l'autre-jour l'Ambaſſadeur de ***. Ma chauſſure ne m'exerce pas moins que mes robes : c'eſt la partie de la parure où l'âme d'une Femme ſe montre d'avantage : moins cet article tient à nous, plûs il ſemble vil & bas, & plûs il doit être ſoigné : mes chauſſures non-ſeulement ont de la grâce, mais une grâce unique, qui n'eſt qu'à moi ; ni Laure, ni la Marquise, ni ..... j'alais dire la Parangon ; mais Celle-là, ſans avoir les grâces comme moi, elle les a d'une autre manière, que je préférerais, ſi j'étais elle : ſa beauté majeſtueuse eſt d'un autre genre que la mienne, & ſon

goût eſt exquis pour ſon genre de beauté: mon Frère, qui n'eſt pas un automate enamour, l'a bien-ſenti! il me disait un-jour: —Je connais deux Perſones qui ſont abſolument eſpagnoles pour les piéds, & qui devraient, comme les belles Ibériennes, ne les montrer, que pour annoncer la dernière-faveur: car il eſt impoſſible de les voir, ſans éprouver les plus-violens desirs-. Je lui demandai Qui? Il me regarda: —Vous êtes la ſeconde pour moi-. Il me dit enſuite, qu'en-voyant ma chauſſure & celle de m.me Parangon, on ne pouvait ſ'empêcher de ſentir, que cela devait appartenir à une Jolie-Femme... J'adopte le blanc de-préférence; mais j'emploie auſſi les autres couleurs, ſur-tout le noir, qui fait quelquefois à-merveille; le roſe, le vert, mais il veut de la broderie; l'orangé; le bleu-céleſte; le gris-perle; les étoffes d'or & d'argent pour les mules, &c.a La façon varie: la plus-ga-

lante, celle qui fait plûs d'impreſſion, eſt une pointe aigüe ; un talon mince & fort-haut : mais il faut que la forme ſoit aisée, qu'elle ne paraiſſe pas fatiguante, & c'eſt à quoi je veille. Ce qui m'a donné le goût des talons élevés, auſquels je me ſuis ſi bien-habituée, qu'il ne me gênent pas, eſt d'abord la grâce que j'ai vu qu'ils donnaient à la belle Parangon : enſuite, un mot de mon Frère, qui causait avec le Marquis : —J'aime ſingulièrement les talons minces-élevés pour les Femmes ; parce-que ce genre-de-chauſſure eſt plus-éloigné du nôtre, & par-conſéquent a le ſexe opposé : cela donne en-outre aux Femmes une marche moins-facile, plus-molle, plus voluptueuse ; une marche qui ſemble nous demander notre appui-. Je goûtai beaucoup cela, & j'en-fais mon profit. Enfin, malgré la mode des talons-bas, je vis un-jour au Palais-royal une jolie-Femme en-talons hauts & minces, dont

je fis la comparaison avec une autre jolie Femme à talons-bas ; la Première avait l'air d'une Déeſſe, la Seconde, d'une petite Caillette. Le talon-court d'ailleurs, groſſit la jambe d'une Femme, & lui ôte toute la grâce du bas : je trouve que celles qui adoptent cette mode, entendent bien-mal leurs intérêts ! Cependant, je porte quelquefois des chauſſures baſſes : mais alors le devant eſt fait de manière qu'on les croirait élevées, & les talons en-ſont toujours très-minces. Mes bas ſont du plus-beau blanc, ſouvent à coins-d'argent, ſur-tout, lorſque le coſtume que je dois prendre, exige une jupe courte. Rien n'eſt à-négliger. Mais mon chéfd'œuvre de goût, d'élégance, de coquetterie, c'eſt la coîfure : les piéds & la tête ſont le plus-important de la parure ; le proverbe qui le dit, en-eſt trivial : c'eſt par ma coîfure, que je me donne tous les jours une phisionomie nouvelle, & du caractère que je la veux,

tantôt en-cheveux, tantôt en-bonnet; mais ſur-tout par mes bonnets. J'en-change plusieurs-fois le jour, ſi j'en-ai le temps, ſuivant les Perſonnes que j'ai à-recevoir, & je deviens tour-à-tour agaçante, ou modeſte, ou coquette, ou prude, ou folle, ou bacchante, ou naïve, ou effrontée, ou honteuse: ma coîfure me donne l'âme que je veux, & en-y joignant l'expreſſion des ieux, je tromperais ..... Gaudét lui-même. Mes Amans me poſſèdent ſous tous ces caractères: il en-eſt qui me reconnaiſſent difficilement, & qui me regardent à deux-fois. Ce n'eſt pas tout, mes détails avec eux ſont proportionnés au coſtume que j'ai-choisi; & je prens ce coſtume, ou d'après la façon dont je me trouve montée; ou d'après la connaiſſance de ce qui plaît davantage à l'Amant que je veux favoriser; ou d'après l'idée que je veux lui donner de moi; ou enfin d'après le genre de plaisir que

je veux lui procurer. La coîfure en-Bacchante annonce une Cléopâtre : celle en-Folle, une Badine, qui leurre & couronne, tour-à-tour : celle en-Naïve, une Vierge, qui ſe défend avec maladreſſe : celle en-Effrontée, que je veux prévenir, & faire un *Encolpe* de mon Amant : celle en-Honteuse, que je veux me défendre, par ces *finiſſez donc* charmans de la jolie G**; celle en-Prude, que je veux reſſembler à la Parangon ; & qu'il faut employer la violence : celle en-Coquette, que je veux jouïr à-la-M***, & me ſervir du ſecours de mes meubles. Chaqu'un voit ainſi, en-m'abordant, le ſort qui l'attend dans mon boudoir : & comme chaqu'une de ces choses a ſes détails agréables, je ne me ſuis pas encore aperçue, que Perſone ait été mécontent du ſort que je lui préparais (1).

(1) Quel rafinement de libertinage ! mais quelle punition effroyable l'attend ?

Voila ma philosophie, à moi, l'*Ami*, & non pas les billevesées d'astronomie ou de physique dont vous rempliſſez la tête de mon Frère, & que la Parangon paraît poſſéder tout auſſi-bien que vous(1). Ce n'eſt pas que je ne raisonne quelquefois : je me ſuis-fait des principes, dont je vous entretiendrai peutêtre quelque-jour.

On me flate que j'aurai un Amant de la première diſtinction : c'eſt mon Maître-de-danſe qui ſe mêle de cela. Il m'a prévenue que cette affaire ne me gênerait pas ; que ſuivant toutes les apparences, j'en-ſerai quitte pour une nuit ou deux ; attendu qu'il n'eſt guère poſſible que ce Perſonage m'ait en-titre ; vu que cela m'exposerait : je ne paſſerai que pour une ſimple fantaisie du moment, & je n'aurai abſolument rien à redouter. C'eſt préciſément ce que je demande :

(1) Voyez les CIII & CIV.me du PAYSAN, *T. II, p. 206, 207 & ſuiv.*

je

je hais l'esclavage, & je ne suis pas encore blasée. J'espère que je ferai-là un bon coup-de-filet : je travaille aux préparatifs : ma parure sera unique en-son genre : il n'y entre que de la gaze brillantée la plus-claire ; tout en-est, jupes, robe ; la chemise sera de mousseline transparente. Je garderai cette parure pour vous la montrer. Adieu, l'*Ami* : c'est assés causé, je crois ; car cette Lettre est un vrai babillage de Femme (1).

P.-S. Les Théâtres, les Acteurs, les Actrices, les Auteurs, toute la sequelle vous en-veut ; Laure a-montré votre Lettre que je lui avais-confiée : cela me fâche : car je crois qu'au-premier-jour, j'aurai besoin de m'affilier aux Privilégiées des coulisses : elle sent aujourd'hui qu'elle a-fait une imprudence, & craint pour vous : Que faire à cela ?

(1) De Femme ! de Femme-perdue.

CXIV^me.

4 juillet.

Réponse.

[Il montre ici d'autres sentimens sur le Théâtre & les Comédiens, & sur tout ce qu'il a-frondé.]

QUE *faire à cela?* En-rire: la colère de Messieurs les Histrions ne doit produire que cet effet-là. Je voudrais qu'il se fût-agi d'Edmond, & vous auriez-vu, ma Belle, ce que je lui aurais-dit, pour le detourner de prendre le part du Théâtre (1)!... Mais avec vous, je serai plus-modéré, parce-que vous êtes plus-raisonnable que votre Frère; du-moins, j'aime à me le persuader.

Vous ne voulez plus être Actrice; l'amitié, le zèle pour votre intérêt m'avaient-fait outrer les choses; à-présent je vais découvrir mes véritables sentimens.

(1) Il n'y manquera pas! & non-seulement du Théâtre, mais de la Littérature: Voyez la CLXIII.^me, *p.* 155, & la CLXVI.^me, *p.* 179 du *T. III*, du PAYSAN.

Ce que j'ai-dit des représentations eſt vrai : mais tout a ſes abus, tout a ſes inconvéniens & ſes avantages. Or les inconvéniens du Théâtre ſont moindres que ſes avantages. La repréſentation eſt un amusement légitime, qui nous donne le plaisir, & le plaisir eſt le baume de la vie. En-effet, ma chère Fille, les besoins ſont bien-triſtes, bien-uniformes! qui n'a que les besoins, ſans connaître les plaisirs, n'eſt ni heureus, ni malheureus, il végète : Celui qui n'a que les besoins, & qui connaît les plaisirs, eſt ſouverainement misérable. C'eſt l'état de l'Homme-ſocial, en-France, en-Angleterre, en-Italie, en-Eſpagne, en-Allemagne, en-Ruſſie, en-Turquie, dans tout l'Univers policé. On ne me le diſputera pas : dèſlors l'amusement du Théâtre eſt légitime, il eſt néceſſaire, comme tous les autres agrémens de la vie. Si les besoins ſont uniformes, les plaisirs ſont infiniment

variés ; ils jètent dans la Société une diversité, qui en-fait le charme ; ils ne font pas le bonheur chaqu'un en-particulier ; mais ils le font tous-ensemble : Il est impossible à l'Homme de les goûter tous ensemble, c'est pourquoi la jouissance complette du bonheur est une chimère : mais Celui qui fait-succéder des plaisirs variés, purs, non-sujets à être suivis du repentir, est le plus-proche du bonheur (1). Le spectacle, à Paris surtout, est un des plaisirs qui constituent le bonheur : Eh ! je serais assés ennemi du Genre-humain, pour réprouver ce plaisir ! Je regarderais comme vils Ceux qui le procure ? Moi, je serais assés méchant, assés dépravé, pour mépriser *Doligni !* cette Femme vertueuse, au théâtre, & le modèle de son sexe ! Je n'applaudi-

(1) Ce qui fait encore que jamais un Homme ne peut dire, *Je tiens le bonheur*, c'est qu'un des plaisirs qui le constitué, est l'espérance d'en-jouir. [*Note de Gaudet.*

rais pas aux grâces de la jolie *Fannier?* au jeu fin de *Luzi?* à l'intelligence de m.lle *Dugazon!* Je n'admirerais pas les bruſques élans que *Sainval* a-dérobés à la ſublime *Dumeſnil!* Je ne reconnaîtrais pas que la belle *Raucour* remplacera, quand elle le voudra cette Actrice, dont le nom honore l'art, & dont l'art ſurpaſſa la nature, *Clairon*..... A ce nom je m'enflâme, & ſi j'étais *adoreur* par goût, je lui dreſſerais des Autels! Je ne reconnaîtrais pas que *Veſtris* rend l'horreur de la ſçène de *Gabrielle* audelà de ce que l'imagination oſait ſe figurer! Quoi! je ſerais de mauvaiſe-humeur, quand l'aimable *Contat* me retrace dans ſes rôles d'Amoureuſe, & la ſenſibilité de la nature, & le jeu ſéduiſant des *Gauſſin*, des *Hus*, des *Guéant*, ces Actrices charmantes à quî Vénus avait prêté ſa ceinture! Quoi! *Brizard* ne m'inſpirerait pas le reſpect, la vénération! Je ne verrais pas dans *Larive*, cet Acteur que de-

mandait *Baron*, élevé sur les genous des Reines, formé par les Grâces, plus-beau que *Páris*, dont le jeu sage, un-peu gâté par le Parterre de Paris, eut tari les larmes que je donne à *Lekain!* O sublime *Roscius!* ô *Lekain!* quand j'alais & t'entendre, & t'admirer, en-te-voyant paraître sur la scène, je te remettais mon âme, pour la mouvoir à ton gré; & tu la mouvais toujours fortement, mais délicieusement, tant était profonde la connaissance que tu avais du cœur humain! Incomparable Acteur, tu n'es plus; une des sources du bonheur est à-jamais tarie pour moi..... J'ai-perdu *Bellecour*, cet Acteur longtemps froid, plus-longtemps naturel; je ne verrai plus cette scene de rupture dans la *Reconciliation-normande*, où m.lle *Gauthier* & lui me fesaient-pousser le cri de l'admiration. Mais j'ai encore *Molé!* Petitsmaîtres français, adorez-le; en-vous-jouant, il vous a-rendus aima-

bles : nos Danſeurs ont été à Londres pendant la guerre qui desole la Patrie : ah ! pourquoi *Molé* n'y a-t-il pas été auſſi ! ſon talent enchanteur, en-rendant aimables au farouche Anglais juſqu'à nos ridicules, nous en-eût fait-chérir ; il aurait-adouci ce Peuple magnanime, mais trop-dur encore, & qui eſt à deux ſiècles de l'urbanité française. Si *Brizard* me pénètre de vénération, dans les Vieillards tragiqs, *Préville*, peut-être plûs habile encore (car je n'ose prononcer entre ces deux Hommes) *Préville* m'étonne par ſon double talent : mais où je l'adore, comme rival de *Brizard*, c'eſt dans ſes rôles de bonhommie : Il me fait-reſpecter, par le ſublime de ſon art, un *Antoine*, garde-magazin ! Dans *Eugénie*, dans le *Bourru-bienfaisant*, quelle vérité !... Si le Drame eſt un mauvais-genre, ô *Fréron !* ô *Delaharpe*, ô *Cailhava*, ô vous tous, Auteurs & Journaliſtes, qui le décriez, je vous indi-

que le Coupable : Alez aux *Français ;* saisiſſez *Préville ;* liez-le, garotez-le ; jetez-le dans un cachot : Revenez, avant qu'ils ſoient inſtruits du ſort de leur Confrère, mettez la main ſur *Molé*, ſur *Brizard ;* ne vous avisez pas d'épargner la ſenſible, la touchante *Doligni!* qu'elle ſoit entraînée ſans miſéricorde, & traitée comme les *Veſtales*, qu'elle n'imite qu'en-beau ; enterrez-la vive, & le Drame l'eſt avec elle : Faites enſuite à votre aise étrangler *Préville* & ſon *Epouse*, *Brizard* & *Molé*. Je vous garantis que cela ſera plus-efficace que dix extraits de *Fréron*, de *Grosier*, de *Royoux ;* que cent *Nouvelles-ſalles* de *Delaharpe*, & que toutes les déclamations des *Gens-de-goût*. Quoi ! je ſerais aſſés dépourvu de ſenſibilité, de ſens-commun ; je ſerais aſſés brute, aſſés huître, pour ne pas être délicieuſement ému, quand le *Père-de-famille* (Brizard), ſon *Fils* (Molé), la jeune *Sofie* (Doligni), me peignent avec

avec la touche de la vérité, un de ces évènemens de la vie humaine, qui me remettent avec des Hommes, qui m'instruisent, en-me donnant un plaisir mille-fois audessus du rire méchant, qu'excite notre *Aristofane!*... Ce n'est pas que je haïsse, ou que je méprise cet Auteur: son mérite est rare, estimable à certains égards: mais si, dans sa Comédie des *Philosophes*, la première-en-son genre depuis les *Nuées* du Comiq Athénien, & aussi odieuse que cette pièce enragée, il s'est-cru permis de designer, dans une Satyre représentée, des Hommes vivans, des Hommes estimables, qui n'ont contr'eux que les mauvais Citoyens, & quelques Dévots sans lumières, il doit-être permis à tout Homme de dire & d'imprimer son avis sur sa pièce: Elle est mauvaise dans son but; funeste dans ses effets; calomniatrice dans ses détails; tout ce que le Poète prête aux *Philosophes* pour les rendre odieus,

eſt controuvé, exagéré, comme dans *Ariſtofane*. Eh ! pourquoi, pourquoi, Ingrats que nous ſommes, dire du mal de la Philosophie, à laquelle nous devons les beaux jours, les jours à-jamais mémorables qui luisent ſur l'Europe ! Elle eſt notre bienfaitrice ; elle a-brisé, elle brise encore les entraves des Peuples : A-la-vérité, la Religion le ferait ; mais elle ne le fait pas : ſes maximes de fraternité ſont oubliées, méconnues : la Philosophie eſt venue au-ſecours du Genre-humain ; & les Egoïſtes, les mauvais-Citoyens, Ceux qui n'ayant auqu'une vertu dans le cœur, ſe trouvent, par leur position, dans le cas d'être-ſervis par les Autres, ſe ſont-couverts du maſque de la Religion, pour déclamer contre la Philosophie (1). Elle n'avait qu'une ſeule réponſe à faire : (mais on lui impose ſilence) ! —Je ſuis plus-amie de la Religion que vous, hypocrites mépri-

(1) Il doit faire dans la CXXIII.me Lettre, un éloge bien-plus-magnifiq de la Religion.

sables! car je fais-faire ce qu'elle recommande, ce qu'elle ordonne : Vous, mes vils Calomniateurs, vous redoutez ma vertu ; vous craignez que les Hommes ne m'écoutent, & qu'ils ne veuillent être heureus : Eh-bien, je vous laisse ; je me retire, à une condition : Que sur les mêmes points que je recommande, vous écouterez la Religion-. Si la Philosophie s'était aussitôt retirée ; que de bons Ministres de la Religion se fussent-levés ; qu'ils eussent, le code à la main, prêché la morale du Législateur ; alors qu'aurait-on vu ? Ces mêmes Hommes, qui par zèle pour la Religion, avaient-attaqué la Philosophie, eussent-attaqué la Religion. Eh! ne croyez pas, ma Fille, que tous ces Roquets qui aboient en-faveur de la Religion, aient de la religion! Ils n'en-ont auqu'une : mais ils ne veulent pas de la Philosophie, & ils se servent de la Religion pour la chasser!..... Le

nouvel *Ariſtofane* ſ'eſt-rendu leur organe, ſans-doute faute de les connaître, & dans deux de ſes pièces, celle que je viens de citer, & *l'Homme dangereus*, il a-voulu rendre odieuse la Philosophie. Je ſuis-fâché de ſentir trop-bien ſes motifs, & de ne pouvoir les approuver. Mais où il a mon approbation toute-entière, c'eſt dans les *Courtisanes!* Je reconnais ici le Poète dramatiq que la paſſion n'aveugle pas; qui ne proſtitue pas ſon rare talent à ſervir des paſſions étrangères, à ſe venger de petits mécontentemens particuliers; j'y retrouve le Dramatiſte habile, qui joint la ſaine morale à l'élégance de la diction: Oui, cette pièce eſt ſupérieure à la *Métromanie*; elle va au but, & la *Métromanie* n'y va pas; un Jeune-métromane, après la pièce de *Piron*, eſt encore plûs métromane: Mais quel eſt le Jeune-homme qui ne frémira pas, ſ'il eſt dans le cas du Héros des *Courtisanes*, en-ſortant de la représenta-

tion de cette Pièce ! Ne renoncera-t-il pas à la Syrène qui l'enchante ? s'il est-abusé, s'il lui croit des vertus, ne l'approfondira-t-il pas ? Qu'on décerne donc une courone à l'Auteur pour cette pièce, & que le jour de son triomphe, on brûle ses deux autres Comédies, pour effacer à-jamais la tache qu'elles font à son nom. Mais dans ces *Courtisanes*, quel rôle ; pour vous, jeune *Contat !* Et si je voulais encore mépriser, avilir les Commédiennes, quel puissant argument ce rôle ne me fournirait-il pas ? Vous avez souffert sans-doute, Actrice aimable, en-jouant ce rôle ; mais tout le Publiq aurait-souffert, s'il eût été-joué par *Doligni ;* peutêtre même ce Publiq indigné ne l'eût-il pas permis....

Ce ne sont pas les seuls Acteurs du Théâtre par-excellence, qui ont-droit à la reconnaissance des Citoyens, dont ils sont les délices : Ne dirai-je rien de *Larrivée*, cet Acteur des grâces & de

la belle expreſſion? ce *Lekain* de l'*Opéra?* De *Legros*, qui réünit à l'expreſſion heureuse, la plus-belle voix de l'Univers! Que de doux momens ne m'a pas donnés cette belle Actrice, la reine de la ſcène lyrique pendant plus de dix ans! *Arnoult*, qui ne t'a pas adorée, n'avait ni âme, ni ſenſibilité; il n'avait rien d'Homme; c'était une Huître à figure humaine. Et toi, charmante *Rosalie*, dont j'ai deviné les talens avant que tu les euſſes montrés, toi, digne de *Gluck*, *Gluck* ſeul & *J.-J.* ſont dignes de toi. Où trouvera-t-on une Femme qui faſſe tes rôles, majeſtueuse *Duplant!* Combien de fois *Beauménil* m'a-t-elle fait-desirer d'être l'heureus Berger qui ſert d'éco à ſa voix touchante!... Mais que dirai-je de ces Nymphes enchantereſſes, de ces Magiciennes aimables, de ces Fées qui réalisent les contes de m.me *D'Aunoi! Halard*, tu chaſſais la Mélancolie de mon cœur, & malgré le

Chagrin, qui en-gardait l'entrée, tu introduisais la Gaîté. Ainsi disposé par toi, ta douce & voluptueuse Compagne, *Gaimard*, y fesait glisser la volupté. D'*Aubervalaccourait alors*, & repoussait la Réflexion; il m'amenait un Chœur de Jeunes-Nymphes, *Théodore*, *Cécile*, *Dorival*, *Heinel*... D'autrefois, il conduisait l'Epouvante & l'Horreur: suivi des Furies, *Peslin*, *Hidoux*, il portait dans mon âme une effroi que j'aimais à sentir..... Mais quittons les enfers, quittons ce gouffre immonde, & revoyons à la céleste lumière, l'élégant *Vestris*, le sage & savant *Gardel* étaler la majesté, les grâces & toute la magie de leur art.....

Où es-tu *Philomèle?* qu'es-tu devenue, Voix enchantereſſe, qui eût desespéré le Rossignol? *Laruette*, Actrice adorable, je n'entendrai plus tes divins accens! je ne verrai plus ton jeu noble & vrai? Mais *Mandeville* me reste encore; & puisse-t-elle ne pas quitter la

ſcène, tant que j'aurai des yeux pour la voir, & des oreilles pour l'entendre! Où eſt *Cailleau?* devait-il ſe montrer, pour me rendre inſenſible à-jamais aux talens de Ceux qui l'ont remplacé? Aimable & ſenſible *Clerval*, tu me conſoles de ſon abſence : vous jouiez enſemble; en-te-voyant, je crois vous voir tous-deux.... Mais qu'aperçois-je avec toi, aulieu de *Laruette?* quelle eſt cette Actrice maniérée, qui ne ſonge qu'à ſa beauté, qui ne ſ'occupe qu'à la faire-admirer, qui dévelope bien - mieux ſes mouvemens, que ſa voix; qui ne ſonge qu'à ſe montrer avantageusement, ſans ſ'occuper du Perſonage? Et cette Autre, qui, le maſque du Comiq ſur le visage, vient grimacer la ſenſibilité? Actrice charmante ſur les treteaux de la foire, pour y ſeconder *Vadé*, peutêtre même y jouer le chéfd'œuvre de *Favart*, cette *Chercheuse-d'eſprit* toujours fraîche, & qui jamais ne vieillira; mais incapable

de doubler *Laruette*, ni *Mandeville!* Ah! fuyons ce Théâtre! il faut y renoncer; il n'eſt plus que le ſpectacle des Cataugans..... Cependant j'y vois encore *Carlin! Carlin*, qui fit le charme de mes jeunes-années: Te ſouviens-tu! ô *Carlin!* quand tu ſoufflais l'alumette que tenait *Coraline*, fraîche alors, brillante des fleurs de la jeuneſſe? Eh-bien, je vous admirais tous-deux, & je ſentais quelque chose de plûs pour elle, où le talent n'entrait pour rien. Te ſouviens-tu, ô *Carlin*, quand, dans le *Maître-de-musique*, tu jouais avec la ſémillante *Favart?* & que tu vins à l'amphithéâtre nous chanter encore, *Je ſuis ſorti?* Il y a longtemps! *Rochart* était parmi vous; on n'a pas joué la *Bohémienne* depuis lui, depuis *Favart;* votre *Suin* fait-mal-au cœur dans ce rôle: nous avions *Champville;* mais il ne valait pas *Trial*.....

Pardon, belle Urſule! je viens de m'oublier, envérité! mais je ſuis ſi-en-

thousiaſte du Theâtre, qu'en-me-rappelant les plaisirs qu'il m'a-donnés par ſes grands, ſes inimitables *Colons*, l'illusion m'a-emporté; j'ai-cru les voir & converſer avec eux. Cependant tout ne convient pas à tous; & le théâtre n'eſt bon ni pour vous, ni pour Laure; encore moins pour Edmond, ſi jamais le caprice lui en-prenait. Ce que je ne crains guère cependant: c'eſt, à certains égards, un faible courage, il n'eſt pas de ces Ames dégajées qui, ſ'élançant audelà des préjugés, bravent les erreurs communes: ainſi rien à-redouter de ce côté-là, dumoins quant-à-présent. Je me rappelle, à ce ſujet, qu'un-jour il lisait dans *Suidas*, hiſtorien-moine-greq & compilateur du XI.me ſiécle, que les Farceurs du Triumvir *Antoine*, étaient les mêmes à quî le Roi *Attale* avait donné la ville de *Myonnèse*: » Lorſqu'ils eurent » cet établiſſement, ajoute l'Hiſtorien, ils » prétendirent ſ'y fortifier, & y former

» une république Hiſtrione : mais les Ha-
» bitans de (*Théïos* aujourd'hui *Suzar*),
» indignés d'un pareil voiſinage, envoyè-
» rent à Rome, pour ſe-plaindre au Sénat,
» de ce que ces Farceurs érigeaient une
» fortereſſe ſous les yeux de leurs anciens
» Maîtres ; & par un reſte de juſtice, le
» Senat de Rome corrompue, tranſporta la
» Colonie comique à *Lébédos*, aujourd'hui
» *Lacéréa* » : Edmond, dis-je, en-achevant de lire ce trait, courut à moi l'indignation dans les yeux : —Ah-ciel ! quelle République ! & quelles mœurs elle aurait eues-! (ſ'écria-t-il). Je ſouris. Mais il me regarda d'un air ſi-grand, ſi-majeſtueus, que je l'embraſſai. —J'aime cette indignation, lui dis-je ; conſerve-la, elle te ſera néceſſaire : j'aime cet air ſur-tout ; il montre la nobleſſe de ton âme : je ne croyais pas ta figure efféminée ſuſceptible de tant de dignité, quoique j'en-euſſe remarqué l'à-peu-près dans celle d'Urſule : Mais ne méprise Perſone ; les Comédiens ſont des hommes.

Ce n'eſt pas ſérieusement non-plûs que j'ai-dit du mal de la plupart des Pièces dramatiques : cependant, je perſiſte à-l'égard de *l'Ecole-des-maris* : malgré ſon but moral, je n'aime pas *George-Dandin* ; & comme Quelqu'un l'obſerva au *Parterre*, le jour de la 1.re représentation des *Courtisanes*, Un Etranger ſachant notre langue, ſans connaître nos mœurs, qui ſe fût trouvé à Paris, quand on y donna *George-Dandin* avec cette nouvelle pièce, aurait pris de nous une ſingulière idée, s'il en-avait jugé par notre Comédie, qui doit être la peinture des mœurs.

Reſte les *Femmes-autrices*, dont j'ai-dit du mal, comme Autrices ſeulement. Il y a trente ans que *Clément* écrivait : » Je hais l'eſprit dans les Femmes (à-» moins que ce ne ſoit celui de ſaillie, » ou de naïveté), parce-qu'il me ſemble » qu'il prend quelque-chose ſur l'air de » jeuneſſe : je le pardonne à Celles qui

» ont le néz long, parce-qu'elles ne » peuvent jamais avoir l'air jeunes ; & à » Fée de S* , qui n'a plus de visage » : Moi, je ſuis plus-indulgent, je leur pardonne tout l'eſprit poſſible ; mais non la ſcience : je voudrais qu'une Femme-autrice ne peignît que la nature, qu'elle n'eût de moyens que ceux de l'eſprit naturel, ſans auqu'un appui de lecture. Cependant il faut des exceptions : je permettrais la ſcience à m.me *Riccoboni* ; parce-qu'elle ſait en-faire un charmant uſage : à m.me *De-Genlis*, parce-qu'elle ſait la rendre utile ; mais je l'interdirais à m.lle *Saintléger*, parce-que l'ignorance doit être adorable dans ſes vives & ſémillantes productions : Je voudrais que m.me *Benoît* ne peignît que des carricatures, parce-qu'elle ſ'en-acquitte bien ; ſa *Nouvelle-Aſpasie* eſt un ouvrage prononcé, bien-audeſſus de ſes premières Productions ; je vous en-conſeille la lecture : J'interdirais encore la ſcience à nos Fem-

mes-poètes; l'érudition ne peut qu'appesantir leurs éruptions légèress : d'ailleurs, que nous apprendront-elles ? Les Femmes qui veulent régenter dans leurs écrits, reſſemblent, pour la plupart, au Compilateur ignorant qui a-raſſemblé les *Anecdotes des Beaux- arts ;* elle nous apprennent faiblement, que ce que nous ſavons beaucoup-mieux.

Quant au *Rosières*, aux-prix-de-vertu, que j'ai-paru desapprouver, aulieu de revenir à ce ſujet depuis ma Lettre du 25 *avril*, je me ſuis aucontraire confirmé dans mon opinion : Il ne doit point y avoir de prix d'émulation pour les mœurs : je m'explique, de prix uniq ; il faudrait autant de prix, qu'il y aurait d'Individus : parce-qu'il n'y aura jamais de mérite aſſés tranchant pour mériter un prix uniq, & que pour favoriser une Fille, on humiliera toutes les Autres. Aulieu qu'y ayant autant de prix que de Filles, mais gradués par leur valeur, on verrait tout-

d'un-coup ce qu'on eſtime la vertu de Chaqu'une d'elles. Il n'en-eſt pas des mœurs, comme de l'excellence dans un art: les mœurs ſont une chose délicate & ſacrée, à-laquelle on ne doit toucher que comme à l'œil, avec des précautions infinies: 1, Si vous mettez un prix uniq pour les Filles & qu'elles ſoient dix en-âge égal, vous en-découragez aumoins ſix ou ſept, qui n'y pourront aſpirer durant la ſaison du mariage: 2, le prix uniq eſt fondamentalement vicieus, en-ce-qu'il donne à la vertu un motif étranger à la vertu, eſſenciellement modeſte, aimant *ſubſtanciellement* le ſecret, le *retirement*: 3, Les Hommes ne ſont pas infaillibles; ils peuvent donner le prix à la Plus-adroite & la Moins-digne; alors la véritable vertu eſt gratuitement humiliée; ce point ſeul devrait faire réprouver la ſéduisante inſtitution des *Rosières*: 4, une *Rosière* élue éprouve un mouvement de vanité, d'orgueil: l'appa-

reil de la fête fait qu'elle s'occupe trop d'elle-même pendant un temps : Jeune-homme à-marier, je ne voudrais pas d'une *Rosière;* j'irais choisir dans l'obscurité Celle à laquelle on aurait le moins-pensé ; j'enferais ma douce & modeste compagne ; & tout Jeune-homme de bon-sens pensera de-même. En-voila suffisamment pour justifier mon idée : Laissons nos Poètes parisiens s'extasier ; mettre aux *Italiens* une *Rosière*, qui n'a pas le sens-commun, & ne peut-être applaudie que par des Badauds ; pour nous qui voyons en-grand, qui savons approfondir, rions de la folie des Hommes, qui croient créer la vertu. Oui, ou peut la créer, mais il n'en-est qu'un moyen, la liberté, l'égalité des fortunes, qui empêchera que le besoin ne porte la Jeune-fille à se vendre, & qu'il ne se trouve un Corrompu assés riche pour l'acheter... Que de choses à-dire encore ! mais une Lettre doit finir, sans quoi jamais elle n'arriverait à sa destination :

destination : N'imitons pas le bon Evêque instituteur des *Rosières de Salenci* ; ses vues étaient pures ; mais indépendamment de son institution, la plus-parfaite de toutes, les Filles de son Village en-seraient encore meilleures. Adieu, ma *Rosière :* Puissé-je vous voir la Rose d. l. C. & l'. o. d. l'. e. d. t. l. C l.

(*N.a* Ces mots sont ainsi abregés dans l'original, & ils sont relatifs à des vues secrettes de Gaudét).

P.-s. J'ai-oublié de répondre à l'article des *lectures;* je m'en-aperçois ma Lettre fermée. Mais il est trop-important pour n'en-rien dire : voici deux mots sur un papier séparé, que je glisse dans ma Lettre.

Je ne vous ai-conseillé que des lectures futiles & convenables à votre position : Aux Femmes moins-répandues que vous dans un certain monde, astreintes aux soins du ménage, il ne faut qu'un Livre, *la Maison-Rustique :* si néanmoins elles sont des Liseuses par goût, je leur accorderai *la Bibliothèque-bleue*, comme une très-bonne lecture, à-cause de la bonhommie qui y

règne : sur-tout que leur *Livre-d'heures*, soit en-latin! il n'est pas nécessaire que les Femmes entendent ce qu'elles demandent à Dieu : & voici tout ce qu'il leur convient de lui dire avec connaissance : *Mon Dieu! accordez-moi tout ce que desire mon Mari!*

Remarque. Que penser d'un pareil Homme, qu'on va voir, dans la CXXIII.me, élever des autels au saint Législateur des Chretiens! M.r Gaudét, pour le peindre d'une manière bien-sentie, nous a-paru avoir naturellement un bon cœur, une âme excellente ; mais jeté malheureusement parmi des Hommes sans mœurs, opprimé par un Parent injuste, doué d'un tempérament ardent au plaisir, il a-perdu de-bonne-heure toute estime pour les Hommes, toute croyance ; il a-cherché à secouer toute espèce de frein, pour satisfaire ses passions. Cependant son âme, lorsqu'elle n'est pas courbée par l'orage, se redresse ; elle se montre alors dans toute sa beauté ; elle étonne. Dans les deux Ouvrages dont il est l'âme, on doit remarquer que ce n'est pas un Scélérat, quoiqu'il soit un Corrupteur : Caractère uniq peut-être dans tous les Ouvrages du genre de celui-ci : Gaudét est un véritable

ami, & il perd la Sœur & le Frère; non par erreur, non par sotise, non par perfidie; il leur veut du bien; il veut les élever: mais n'étant pas retenu par la crainte salutaire d'un Dieu rémunérateur & vengeur, il vacille, il s'égare; il égare les Autres: son âme forte prolonge son erreur; parce-qu'il se croit toujours assés de moyens pour triompher des obstacles; il espère jusqu'au dernier moment, où surpris par un malheur imprévu, il se voit sans ressource: il succombe alors en-héros payen, & fait-regretter que ses grandes & belles qualités n'aient pas eu l'appui de la Religion divine, faite pour le bonheur des Hommes. Preuve évidente, sans-replique, sublime, qu'elle est nécessaire: C'est le fruit que le bon Pierre-R** a prétendu que sa Famille retirât de la lecture des Lettres qui composent LE PAYSAN & LA PAYSANE PERVERTIS. Je puis le dire, en-qualité d'Éditeur, & d'après quelques Journalistes, ce double Ouvrage est le plus-frappant, dans son genre, le plus-vaste, le plus-fortement-pensé, le plus-naturel, qui ait encore paru. [*L'Éditeur.*

CXV.me

20 juillet.

URSULE, à LAURE.

[Chés une Libertine, tout est libertin, & fait-horreur.]

ON n'y saurait tenir : Edmond me fait-tourner la tête ! je crois qu'il se convertit, ou que desolé des infidélités de la Marquise, il veut s'en-venger sur moi ! Il faudra que j'en-vienne au moyen que je t'ai-dit. Il m'a-surprise ce-matin avec mon Page ; tu fais bien ? Dans la pièce d'à-côté, Marie était avec le Cocher, dans la même situation que sa pauvre Maitresse ; & Trémoussée fesait le trio dans ma garderobe avec le Laquais. Il a-vu tout-cela, & il est-venu m'en-faire les plaintes les plus amères, dès que j'ai été libre. Il a-pleuré : je me suis-jetée à son cou ; j'ai encore le défaut d'être sensible ; & je l'ai-adouci. Mais c'est toujours à recommencer. Je vais achever de secouer le scrupule.

Je desirerais que tu me prêtasses ton appartement pour une intrigue nouvelle, avec un Homme qui n'est pas de-mise dans ma société : c'est un gros Amériquain, bête, brutal, & fort-laid ; mais qui doit me valoir une tonne-d'or. Il ne faut pas laisser échapper cela. C'est mon Maître-de-musique qui me le procure. Tu devrais avoir aussi des Maîtres ? qu'en-dis-tu ?

Je crois que la visite du **-*'**, dont je t'ai-parlé, est pour dans trois jours. Je l'attens avec impatience : t'ai-je dit que c'est mon Maître-à-danser qui me procure cet honneur ?

J'écrirai à l'*Ami* l'un de ces jours (1). Il vient de me faire une Lettre !... tu la verras. Réponse. Adieu.

P-s. J'apprens que mon Frère vient d'écrire à la Parangon. C'est quelque reminiscence (2).

(1) La CXXXIV.me du PAYSAN, *T. III, p.* 19.

(2) La CXXXIII.me du PAYSAN, *T. III.* ibid.

CXVI.ME

21 juillet.

Réponse.

[Etonnée de son libertinage, Laure l'en-raille, quoiqu'aussi-corrompue.]

TU n'es pas encore assés philosophe : à ta place, je ne me gênerais pas, & je recevrais tout mon monde sans déplacer. Au reste, il ne nous appartient pas, comme dit *J.-J. Rousseau*, en-parlant de *Voltaire*, de juger nos Maîtres ; & tu peux disposer de mon appartement. Permets seulement que je te fasse une observation : *Messaline* prenait le boudoir de *Lycisca*, parce-que cette Courtisane valait mieux qu'elle : tu fais tout le contraire : ne crains-tu pas de te décréditer (1) ? LAURE.

P.-s. J'ai-lu ta belle Lettre : Il est au-dessous de toi & de moi d'être comédiennes : Vois-tu que nous sommes quelque-chose ?

(1) Voyez *le Pornographe*, p. 274.

CXVII.me URSULE, à LAURE.

10 auguſte matin.

[Elle fait des projets criminels de luxure, & d'ingratitude envers m.me Parangon.]

SAUVE qui peut! La belle Parangon eſt arrivée : Elle vient d'écrire à Edmond (1) : ce ſont des plaintes, des jérémiades! La Parangon écrit comme ma Belleſœur de S**, dont les Lettres m'amuſaient autrefois, & qui me donneraient à-préſent des vapeurs. Mais admire l'aveuglement de la pauvre Prude-jalouse! Edmond lui avait apparemment demandé ſa Sœur, pour éviter nos filets de Satan, & la Bonne-âme la refuſe! Elle nous ſert! elle entre dans nos vues! Oh! il faut qu'il y ait un-peu de-vice dans ſon vertueus cœur, puiſqu'il ſympatiſe avec le nôtre! Il eſt ſûr qu'elle veut garder Edmond pour elle..... Ah-

(1) Voyez le PAYSAN, *T. III*, *p.* 35, dans la CXXXVI.me Lettre.

pardi ! ceci me donne une idée. Edmond ne verra la missive qu'en-temps-&-lieu ; & je vais profiter des lumières qu'elle me procure, pour hâter le succès de mon projet ! Quoi ! belle Parangon ! vous venez à Paris chercher votre Violeur ! Colombe gémissante, vous voulez donc encore tâter du péché ? Eh-bien, vous en-tâterez, je vous-jure, ou je ne pourrai... Mais il faut commencer par l'éxécution de mon grand dessein : j'ai dans l'idée que cela rendra Edmond plus-docile à suivre l'impulsion que je voudrai lui donner... Il sera honteus dumoins, & je n'aurai plus de reproches à essuyer... Ne m'abandonne pas d'un moment, ou tiens-toi à ma portée ; fesons défense commune : ma porte sera fermée ; Edmond seul pourra se faire-ouvrir. Soyons deux, pour l'intimider, nous consulter & laisser plus-surement seule la Belle avec son Amant, dès qu'il le faudra.

* CXXXV du PAYSAN, *T. III, p.* 24.

L'*Ami* m'a fait réponse * : il m'envoie une

une Lettre de mon Frère, qui répand unnouveau-jour sur ses dispositions. Il a-vu nos Bonnes-gens de S**, & il les a-ensorcelés: mais comme il peut arriver un revers, je vais suivre le conseil qu'il m'a-donné précédemment, de me faire *encataloguer* au Magazin *Saintnicaise*: on dit que cela ôte tout pouvoir aux Parens sur leurs Filles... Eh-bien? ne m'y voila-t-il pas?... Oh! il a bien fait de se rétracter! les Théatres sont utiles... Car enfin, c'est une très-belle invention, que ce catalogue-là! je voudrais en-connaître l'Inventeur, & s'il n'est pas trop-vieux, j'irais lui offrir..... ce que tant d'Autres me demandent avec mille instances, & paient si chèr! Je ferai-faire les démarches de mon enrôlement à Edmond, après mon coup-de filet, comme le nomme l'*Ami. P-.s.* J'écris à ce Dernier, & je lui envoie la Lettre que j'ai-escamotée. J'ai-montré la dern^re Lettre de l'*Ami* à m^lle *** de l'*Opéra*: Elle en-est-enchantée!

*CXVIII.*ME

le soir.

La Même, à la Même.

[L'Infortunée Ursule raconte un mauvais tour qu'elle paiera chèr !]

(*Ceci est la suite de la* CXXXVI.ME, *p.* 30, *T. III du* PAYSAN, *dont elle parle en finissant le post-script de la précédente*).

VOICI une autre Lettre, que je joins à celle qui est déja cachetée.

Je viens de faire maison nette : j'ai banni d'un seul coup, & le Marquis lui-même, qui s'est trouvé trop-instruit, & qui l'a pris sur le ton du persiflage ; & N'ègʼret, qui me criait du bas de l'escalier, *Quand voulez-vous donc m'accorder quelque-chose ?* & mon ancien Page qui voulait paraître mon favori ; & le Financier que ses dons maussades rendaient exigeant ; enfin l'Italien, qui prétendait que je lui avais promis la dernière-fois de le recevoir au détroit de l'île *Bank* (consulte la carte des Terres-australes, tu l'y trouveras). Mais celui-ci mérite

quelques détails, & ſon avanture ſerait à mourir-de-rire, ſans le dénoûement, qui eſt du plus-tragiq.

On me fait beaucoup appréhender ſa vengeance ! Je ſuis Femme, que me fera-t-il? Un coup-de-poignard? Mais je tiens à Quelqu'un, & je ne ſuis pas *Zaïde*. D'ailleurs, me voila ſur le catalogue de la liberté : ſi ce catalogue a le pouvoir de nous ſouſtraire à l'autorité de nos Pères, je ne crois pas qu'il ſoit moins-efficace contre les Amans : il doit nous donner le droit de *trompandi*, *dupandi*, *pillandi*, *ruinandi*, *ſubſtituendi & mocquandi per univerſam terram*, comme aux Médecins de Molière. Je n'ai plus que l'Amériquain, que je reçois ici, & un nouveau Soupirant qui ſ'eſt annoncé ce-matin. Il vient fort-à-propos ! car il me propose de quitter cette maison, où je me déplais à-présent, pour aler demeurer dans une autre très-jolie à *Saintmandé*, quartier que je ne

connais pas & absolument éloigné de toutes mes Habitudes. Je verrai cela : nous sommes en-pourparler : l'Homme est assés agréable ; je lui trouve de l'air de Lagouache : la noblesse n'y domine pas comme tu vois. Je vais tout vendre, sans en-parler à Persone : cela me sera très-facile. Edmond, depuis une espiéglerie que je lui ai-faite, est d'une soumission.... Oh ! s'il savait que la Parangon est ici !..... Mais le tour que j'ai-joué à Fanchette, le dernière-fois qu'elle est-venue, en-la-fesant asseoir sur mon sofa, l'a bannie de chés moi. Car il faut ajouter, qu'étant sortie exprès, au signal que me fit Marie, qu'il me venait Quelqu'un, je laissai la belle Enfant seule ; c'était l'Italien : il n'y voit pas comme une Jeunesse : de sorte-qu'il ala droit à Fanchette, que le sofa fesait retomber à chaque-fois qu'elle voulait se lever ; il se mit à ses genous, & peut-être même ala-t-il jusqu'à..... Je n'en-

fais rien : mais elle s'écria, & j'envoyai à son secours Trémouſſée, qui la ramena en-riant comme une Folle. Fanchette ſortit ſans me parler, & je ne l'ai pas revue depuis (1). Pour achever ce qui regarde l'Italien, je ne pouvais m'en-débaraſſer, & la complaisance d'une ou deux fois, ne fesait que le rendre plus-importun. Peutêtre y aurais-je conſenti, ſans les horribles angoiſſes par où il falait paſſer : car dumoins il y avait un avan-

(1) Ces Lettres, depuis quelque-temps, ſont comme un cours de libertinage : mais elles ſont deſtinées à montrer dans quel excès peut donner une Femme, lorſqu'une-fois elle a-ſecoué le joug des ſalutaires entrâves de la modeſtie & de la religion. On doit, en-liſant ces Lettres, avoir préſent de quel point de candeur & d'innocence eſt partie la Paysanne, aujourd'hui Courtiſane effrénée, & réünir un troiſième point-de-vue à ces deux premiers, ſavoir, à quels maux affreus elle va être expoſée ! A cet inſtant même, elle eſt prête à tomber dans une infortune qui fera frémir !... cet Amant de *Saint-*

tage, & j'étais-délivrée d'un autre supplice.... Je pris-conseil de Trémouſſée; ſuivant ce vers de Boileau :

Molière quelquefois conſultait ſa Servante.

—Parbleu, Madame, vous êtes bien embaraſſée! laiſſez-moi faire-. Je crus qu'elle voulait prendre ma place, & j'admirais ſon héroïſme; mais vu ſa tâille, je doutais du ſuccès; je lui témoignai mes craintes? —Moi, Madame! oh-que-

mandé eſt un traître, qui ſert la vengeance de l'Italien: On doit enſuite jeter un coup-d'œil ſur la pénitence que fera cette Urſule, aujourd'hui ſi corrompue: on verra, dans peu, cette Fille montrer les ſentimens les plus-touchans de componction & de repentir: des Lettres-attendriſſantes, de bonhommie & de vraie piété, effaceront de la mêmoire, avant que les Jeunes lecteurs quittent cet Ouvrage, ce qu'il pourrait y avoir de dangereus dans les Lettres actuelles: ou plutôt, elles ne le ſont pas. le vice à-nu & puni n'eſt pas dangereus comme le vice paré de fleurs: ni le *Paysan perverti*, ni la *Paysane* ne peuvent corrompre, ils ne peuvent qu'effrayer. [*Note de l'Editeur.*

non! je ne ſuis pas ainſi mon bourreau. Il eſt noir, il faut l'aſſortir-... Elle ala chercher la Sœur de mon jeune Nègre : cette Fille eſt de ma tâille, & d'environ vingt-ans : Trémouſſée l'inſtruisit de ce qu'elle avait à-faire ; enſuite elle me l'amena, pour que je lui donnaſſe mes *lazzis*. La comédie commença de ce moment. *Zaïde* me copia de ſon mieux. Lorſque nous l'eumes bien-inſtruite, nous attendimes le ſoir avec impatience. Il arriva, & avec lui l'Italien. Je le reçus mieux que jamais : il était enchanté. On ſe mit à table, & s'étant-approché de mon oreille, il me demanda, Si c'était l'heureus jour? —Il faut bien vous céder ! car vous ne diminuez rien de vos prétenſions, vous-autres Hommes-! A ce mot, il donna un ordre à ſon Valet-de-chambre, & avant de ſortir de table, je vis entrer un magnifiq préſent, qu'on porta ſur ma toilette. Il était fort-im-

patient de me conduire dans ma chambre : je m'y laiſſai-mener, moitié-gré, moitié-force. Trémouſſée me mit-au-lit, & ſuivant mes ordres, emporta les flambeaux. Le vieux Mulâtre vint auprès de moi : j'eſquivai comme je pus ſon haleine empeſtée ; je lui dis, de ſe contenter de mes promeſſes, & de me permettre la plainte, ſans exiger que je lui parlaſſe. Il conſentit à tout, & me pria même de me plaindre le-plûs que je pourrais. La Nègreſſe, cachée dans mon alcove, était prête, & ſur-tout fort-zéiée pour m'obliger. Je me gliſſai adroitement, & fus me mettre dans ſon lit, tandis qu'elle prenait ma place. Elle y fut à-peine, que le Mulâtre la joignit... Il vanta beaucoup mes prétendus appas, & il jurait que quelque-belle que je fuſſe, il ne leur avait pas encore trouvé tant de perfection. J'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Enfin .... tout ſe paſſa fort à ſon gré ; mais avec des peines infinies.

Gérard le jeune Cquis fecit

Binet invenit

La faute que je commis, fut de ne pas faire sortir *Zaïde*, dès-qu'il fût endormi. Je m'étais-assoupie moi-même, & nous avions-oublié ce point dans les instructions que nous avions-données à cette pauvre Fille. Je m'éveillai cependant la première : je quittai bien-vîte le lit, & j'alai pincer *Zaïde* de toute ma force. Mais envain ; elle dormait comme si elle eût-été morte : j'alai-chercher Trémoussée, pour l'emporter ainsi toute-endormie. Elle entra fort heureusement ; il dormait encore : elle prit la jeune Nègresse, & la tira du lit : mais cette petite Malheureuse retint machinalement les draps, desorte-qu'elle entraîna le Vieux-singe avec elle, & qu'il tomba ; ainsi que Trémoussée, dont les piéds s'embarrassèrent dans la couverture. Parfaitement éveillé par sa chute, l'Italien vit Zaïde & Trémoussée. Ma Femme-de-chambre ne trouva pas qu'il y eût grand-mal à cela. Elle revint

auprès de moi. Il n'y avait pas trois-minutes qu'elle était rentrée, que nous entendimes un cri aigü. Nous accourumes : nous vimes le Vieux-monstre qui sortait, & Zaïde poignardée, qui perdait son sang. Trémoussée s'empressa de la secourir : moi, je donnais mes ordres pour faire-chasser de chés moi l'infâme Italien : mais ses Gens l'entouraient ; il regâgna lentement sa voiture. Je revins auprès de Zaïde ; elle était expirante. Elle avait dit à Trémoussée, que le Vieillard, après s'être assuré que c'était elle qu'il avait eue ..., l'avait poignardée, en lui disant : —Voila pour toi : mais ta Maitresse aura son tour-. *P—f.* Si N'ègr'et revient, car c'est un effronté sapajou ! il faut que je m'amuse à ses dépens, d'une manière qui marque tout le mépris que je fais de lui (1).

(1) Elle n'en aura pas le temps, l'Infortunée ! le glaive du malheur est-suspendu sur sa tete, & l'Ange-vengeur va-frapper !

CXIX.me

11 auguſte.

URSULE,

à GAUDÉT.

[Elle montre comment elle ſ'eſt corrompu le jugement, pour être ſans remords.]

JE t'écrivis hièr ; je t'écris encore aujourd'hui. Qu'ai-je donc tant à te dire ? Je ne ſais, mais je me meurs-d'envie de m'occuper, pour me tenir hors de moi-même ; & je crois ſentir qu'en t'exposant mes ſentimens & ma conduite, je me juſtifie les premiers & la dernière. Me voila dans une ſituation qui m'aurait fait-horreur, ſi on me l'avait-prédite lorſque j'étais à mon Village, oubien à Au**, même à Paris, dans les premiers-temps. Mais je ne tardai pas à entendre dans cette grande Ville des propos, qui m'ouvrirent les ieux. Dès Au**, on en-avait tenu quelques-uns devant moi ; mais je ne les comprenais pas. Il ſerait bien-étonnant, que la

façon-de-penser des Gens-de-Ville, presque tous éclairés, fût mauvaise & fausse, & qu'il n'y eût de vraie que celle des Automates de Village, telle que j'étais; telle qu'est encore toute ma Famille!

Dans les Villes, les Femmes ont des Amans, tant qu'elles sont jeunes & jolies: Je suis fille, je suis moins coupable qu'elles, si elles le sont; je tiens une conduite louable, si elles ne le sont pas. Voila ce que je me dis. J'observe tout le monde, même Ceux qui croient la religion: ils la croient comme s'ils n'y croyaient pas; même intérêt, même sensualité, même ambition, même jalousie, même dureté, même indifférence pour les devoirs & les pratiques de cette même religion, que s'ils n'y croyaient pas. Ils rient de la mort des Autres, comme si le paradis ou l'enfer ne devaient pas suivre: C'est qu'ils n'y croient pas. Et c'est tout le monde qui agit ainsi: car les exceptions sont si rares! Tout le

monde se trompe-t-il ? Voila ce que je me dis ? Je crois que non, & cela me tranquilise sur le crime.

Reste l'honneur. Mes sentimens là-dessus ont encore cherché à s'appuyer sur ce qui existe dans le monde. J'y ai-vu que l'honneur accompagnait toujours les richesses, bien ou mal-acquises : J'ai-bien-examiné cela ; je ne me suis-pas-trompée : J'en-ai-conclu, qu'il n'y avait qu'un véritable honneur, celui des richesses. En-effet, les Personnes de ma connaissance, en-Hommes & en-Femmes qui sont les plûs-honorées, sont les plus-riches. Le Marquis n'a pas de mœurs : mais il est riche, & de-plûs il a la noblesse : il est respecté : pas un grain de mérite personnel ; il tient tout de ses Ayeus, gloire & fortune. La Marquise est une Prostituée, depuis quelque-temps : Elle a-commencé par aimer mon Frère, parce-qu'il est bel-homme ; elle n'avait pas d'autre motif ; son

cœur n'était intéressé par rien de louable : ensuite, elle l'a-aimé pour le plaisir des sens. Malheureusement elle était insatiable, & Edmond n'était qu'un homme ; elle a-voulu essayer des autres Hommes : elle a-trouvé que c'était la même chose que son Amant ; & elle a-fait des Amans de tous les Hommes. Enfin, considérant que j'étais entretenue ; que je nâgeais dans l'abondance & les plaisirs ; elle a-pensé qu'étant aussi belle que moi, elle pouvait être-payée aussi chèr : Elle s'est-affichée : les Richards libertins ont-été-enchantés de cette découverte ! mais elle n'a-pas-tardé à leur montrer, qu'une Femme-de-qualité-entretenue, qui prostitue ses Ayeules, les fait-payer-chèr ! Elle les a-traités avec une hauteur, une impudence !..... Elle ne daignait pas cacher le Rival au Rival ; elle les croyait trop-heureus de la partager. Le Marquis, comme c'est l'ordinaire, n'a-su tout-cela que le dernier : il l'a-souffert,

parce-qu'il m'aimait, & qu'il trouvait le plaisir dans ma maison: mais lorsqu'il a-été-rebuté de ma conduite; il a-fait-attention à celle de sa Femme: il a-voulu se plaindre: tout le monde lui a-donné-tort; & la Marquise l'emporte: d'où je conclus que tout le monde pense comme elle & comme nous sur l'honneur; sans-quoi, elle n'en-aurait plus. Qui est plus-honoré que mon vieux Italien? Et cependant, qui est plus-méprisable? Le Financier Montdor est reçu par-tout, on se l'arrache, on s'honore de sa société: c'est qu'il a le véritable honneur; il est riche. M.me S***, après avoir été au Publiq, a-trouvé un Mari, qui l'adore; elle a un nom, un titre, & de l'honneur: parce-qu'ayant-eu de l'économie, elle avait, en-se-mariant, soixante ou cent mille-livres de rentes, avec quoi elle a-fait la fortune d'un pauvre & bon Gentilhomme: on l'élève aux nues; on la regarde comme une Femme-géné-

reuse, qui a-relevé une ancienne maison ; elle a de l'honneur à revendre ; car elle en-a cédé à un Auteur qui lui a-dédié un gros Livre.

A-l'appui de tout-cela, viennent tes leçons : mais ſans les exemples, je doute qu'elles m'euſſent-perſuadée ; tu aurais perdu toute ta logique avec moi, ſi j'étais reſtée au Village.

Je m'enfonce dans le raisonnement, je m'y plais aujourd'hui ; je ne ſais pourquoi. C'eſt que mon Serin eſt-mort, & qu'une belle Angola blanche que j'aimais beaucoup, m'a-été-volée : cela me rend philosophe.

Il ſuit de ce que j'ai-dit, de la façon de voir générale, que je ſuis revenue de mes préjugés : je n'ai plus les mêmes idées du vice, de la vertu, de l'honneur, de la religion. Le vice, je le regarde aujourd'hui comme un écart de la routine, une licence hardie, telle que celles que font les grands Poètes. La vertu, je

je la compare à mon rouge ; cela donne de l'éclat, mais il faut que la couche soit superficielle ; je compte m'en-parer quelquefois : par-exemple, tu sais que j'ai-réalisé ton conseil, pour le vieux-Militaire : j'en-ai un très-respectable dont je prens-soin ; je ne me montre à ses ieux que sous le masque Parangon ; il me croit bonne, franche, & plus-inconsidérée que coquette. L'honneur, ah ! il faut en-avoir ! Mais selon les Gens ! par-exemple, avec le Marquis, le Financier, l'Italien, mon Page &c.a, quelle espèce d'honneur puis-je avoir ? pas d'autre, avec le Premier, que celui de l'écouter seul : avec les Autres, que celui d'exceller dans la volupté, de varier leurs plaisirs : avec toi, quel sera mon honneur ? de fouler tout aux piéds ; mais assés adroitement pour ne pas me compromettre : d'être humaine, cependant, mais par égoïsme, ou plutôt par sensualité, pour me procurer le con-

tentement intérieur, l'eſtime de moi-même, un certain orgueil très-agreable, à ſentir. Quant à la religion, mes idées ſont abſolument changées ſur cet article: c'eſt le frein du Peuple; mais les Gens éclairés comme nous, en-ont-ils besoin? Aureſte, je ne desapprouve pas que Celles qui ne peuvent avoir mes plaisirs, tâchent de goûter ceux que procure la dévotion: l'amour eſt toujours l'amour; car j'ai-connu autrefois ce genre de jouiſſance-là. Voila mes ſentimens, d'après leſquels je règle toute ma conduite.

Celle-ci eſt abſolument conforme à ceux là. Et c'eſt ce qui me fait-admirer ta philosophie, qui me met ainſi d'accord avec moi-même, quelque-chose que je faſſe; aulieu que tout le monde que je vois & que j'ai-vu, même chés nous, ne fait jamais ce qu'il trouve le mieux. Moi, *par ton bienfait*, je fais toujours ce que j'approuve davantage. En-effet,

rien ne m'arrête, d'après cette excellente règle que tu as-donnée à mon Frère, pour juger nos actions : *Que doit-il en-resulter?* Si c'eſt un bien pour tout le monde, quelle-que-ſoit l'action, elle-eſt bonne : ſi c'eſt un petit mal pour les Autres, & un grand bien pour nous, elle eſt bonne. Ne ſont-ce pas là tes règles ? Et je les crois fondées dans la nature. D'après cela, je dépouille toutes les actions de leurs envelopes *préjugiennes*, je les conſidère nues, & je les fais, ſi elles me plaisent. Par-exemple, j'ai-ruiné le Marquis, autant qu'il était ruinable. Cela paraît mal d'abord aux-ieux des Préjugiſtes, & même aux miens : c'eſt le Père de mon Fils. Mais d'abord, que me fait mon Fils? C'eſt un Être hors de moi, dans lequel je ne ſens pas, & qui ne ſent pas en-moi. Enſuite, j'ai-conſidéré moralement le Marquis riche, abusant de ſes richeſſes : j'ai-mis à ſa ſolde une foule d'Ouvriers, de Pauvres-

gens, & je me suis-occupée à leur partager le superflu de m.r le Marquis : les Gaziers, les *Soyeurs* de toute espèce ; les Marchands de tous les genres possibles, les Bouchers, les Poissonnières, tout ce qui sert le luxe & la bouche, m'a-bénie de ce que je ruinais le Marquis : & j'aurais-eu des remords, en-fesant tant d'Êtres heureus, aux-dépens d'Un-seul?.. Je l'ai-trahi : j'ai encore bien-fait : je suis belle, je suis desirée, dois-je, pour un-seul Homme, rendre souffrans tant d'autres Individus ? Mais ensuite, je ne lui ôtais rien : il trouvait toujours les mêmes plaisirs ; je satisfesais les Autres, sans le priver. A-la-vérité, j'avais des caprices ; mais je puis me rendre le témoignage, que mon motif a-été souvent, d'empêcher son goût pour moi de s'émousser trop-vîte, & qu'Une-autre ne ruinât sa bourse & sa santé.

Je reviens à mon Fils : est-il vrai que j'ai-diminué son bien-être futur, en-

ruinant ſon Père ? Rien de plus-douteus ; j'ai-fait dépenſer au Marquis ce qu'il aurait-donné à des Filles de l'*Opéra*. Me voila donc tranquile de toutes manières. Reſte un point ; le grand point !

Je l'examine de ſang-froid : A quî fait-il tort ? à Perſonne : à Moi, à Lui, plaisir. Il brûlait, il était-dévoré, il ſouffrait ; je l'ai-rafraîchi-tranquilisé-guéri... J'ai bien-eu quelques petits ſcrupules ; mais à-l'aide de mes principes, ils ſe-ſont-évanouis. Je ſuis fière depuis cet inſtant : mon action me met audeſſus de toutes les Courtisanes de la Grèce & de Rome ; elle me reporte aux premiers temps de l'âge du monde, à ces temps heureus, où le desir n'avait point d'entraves : je ne vois plus rien qui m'étonne dans la conduite des anciens Perſans & des Guèbres modernes, des Rois d'Egypte & des Sectateurs de *Jatab*, qui ſubſiſtent encore dans le même pays : je me dis, *J'ai-fait tout-cela* : je ſuis

Citoyenne du monde; auqu'une loi ne m'aſſervit, que celle de la raison; tout préjugé eſt-foulé-aux-piéds par moi, jeune Paysane n'aguère, deſtinée par le ſort à être la victime de tous les préjugés. Par-exemple, que dirait-on chés nous, de ce que j'ai-permis, lorſque je me ſuis fait-mettre ſur le catalogue des Danſeuses de l'*Opéra?* J'alai chés un des vieux Directeurs. Il prit ſes lunettes: me regarda: les remit dans leur étui; m'embraſſa, & me dit . . . . . Enfin, aubout d'une heure, il exigea que je revînſſe à dix heures du ſoir. Je n'y manquai pas. . . . . Le lendemain, j'alai chés l'Autre. Il me demanda, Si j'avais-vu ſon Confrère? Je dis que non. —Vous êtes charmante-!.... Ce mot fut ſuivi des mêmes libertés; du même ordre de venir à dix heures du ſoir. Et le lendemain, je fus en cataloguée. Que dirait-on, ſi l'on ſavait ce que j'ai-fait pour l'Italien? Moi,

qui d'après tes sages principes, abhorre les modes qui rapprochent notre parure de celles des Hommes, je me suis dix-fois mise d'une manière qui me répugne, pour exciter les présens de ce Vieux-singe : trois-fois je me suis-habillée en-Jeune-homme de la tête aux piéds, parceque je savais le subjuguer par-là ! J'étais charmante : Il m'assurait que j'avais-l'air du plus beau-Garson..... Si la Religion était vraie, que je la crûsse, pourrais-je faire cela, & tant-d'autres choses, que tu sais & que tu ne sais pas, car je suis sans frein, absolument sans frein, & je déteste tout ce qui peut m'enservir ? aussi, je hais la religion, Ceux qui la prêchent, & sur-tout ceux qui la pratiquent : Je hais la Philosophie contraire aux passions, & Ceux qui la pratiquent, autant que la haît l'Auteur des *P*****.

Tu vois que je suis une excellente écolière.... Mais !..... je m'oublie ! le

plaisir de converser avec toi m'entraîne ; on m'attend..... Qu'on m'attende. Je ne veux pas y aler moi ? Qui peut me contraindre ?-. Cependant, ce n'est pas tout, que de me justifier toutes mes actions par mes principes ; j'ai-encore été plus-loin : j'en-suis venue à voir clairement, que je n'ai pas besoin de les justifier.

En-effet, si, comme tu m'en-a-convaincue, l'Homme est un être souverain, qui ne rend de compte à Persone, si ce n'est quelquefois aux lois, quand il a-manqué d'adresse ; il suit de-là, que si un Homme était assés sage, pour savoir comme l'Ange de *Zadig*, tout ce qui est utile aux Hommes, il pourrait en-agir avec eux tout comme lui. Cependant on le condamnerait ; on crierait, *au Voleur*, *au Meurtrier !* Je t'avoue que je raisonne encore un-peu, dans ce qui concerne les Autres ; mais dans ce qui ne-regarde que moi, je

me

me décide sans examen : qu'importe ? ne suis-je pas ma maitresse ? c'est de la peine & du temps - perdu. Tu seras étonné de mes progrès, quand tu reviendras, & j'apprens que c'est dans peu. Rien ne m'arrête ; je traite avec une indifférence qui t'enchantera, tout ce qui constitue ces crimes de mon Village, si grands, qu'ils font dresser les cheveus de la tête des Bonnes gens. A-l'occasion de mon dernier triomphe sur les préjugés, que je dois à ta morale, j'ai approfondi le plus-général de ces crimes. Pourquoi les Hommes en-ont-ils de tout-temps, fait un si-grand de l'union des deux-sexes ? Je cherche d'où-vient cette idée, je me creuse l'imagination, & je ne trouve rien qui me satisfasse, à-moins que ce ne soit la crainte de l'épuisement. Je me rappelle que tu as dit autrefois, dans une Lettre à mon Frère, que c'était de l'abus seulement que les Hommes font un crime. Mais comme je n'ai pas cette

Lettre (1), j'ignore si tu examines la question à-fond. Pour moi, je vois fort-bien que ce n'est pas l'abus seulement qu'ils réprouvent, c'est la chose même : il ne faut pour cela que des ieux & des oreilles, quand on est dans le monde, à la Ville tout-comme au Village ? Je voudrais bien avoir quelque-chose de décisif sur cette matière ?... Ou plutôt, que m'importe? Adieu : il m'a-plu d'écrire jusqu'à ce moment; il me plaît de cesser.

P.-s. Je vais envoyer cette Lettre à Laure : car que sais-je, si tu n'es pas en-route, ou arrivé ? je n'ai-fini d'écrire que ce matin 12. Tu dois avoir ma Lettre du 10 (2); à-moins que Laure ne l'ait gardée. Je suis recluse d'hièr, & ne sais plus riendece qui se passe : j'oublierai bientôt le monde entier, hors Toi, & les Présens ; tous les Absens auront-tort.

(1) C'est la LXVII.e du PAYSAN, *T. I, p. 293.*

(2) La CXXXVI.me du PAYSAN.

CXX.me

10 auguſte.

GAUDÉT, à LAURE.

[Son arrivée ne garantira pas la malheureuse Urſule du châtiment!]

DES raiſons m'ont-obligé à ne pas deſcendre chés nous. S'il y a quelque-chose, fais-moi le ſavoir: mon Laquais, quoique nouveau, eſt un Homme ſûr; il eſt-inſtruit. Parle-moi de ta Couſine. La belle Parangon, que j'ai-ſuivie, accompagnée, amuſée, diſtraite malgré elle de ſon chèr Edmond, eſt-arrivée dans cette Ville, pleine de charmes & de douleur: mais je ſaurai préſerver le Frère des premiers, la Sœur de la dernière, & l'Un-&-l'Autre de reproches méritéſ, qui ſeraient inutiles à-préſent: je ſuis plus-propre qu'elle à remédier au mal; je reſſemble à la lance d'Achille, *je porte bleſſure & guérison.*

Tout à ma Laure, en-plus-d'un-ſens.

CXXI.me

même jour.

Réponse.

[Elle craint pour Urſule.]

TON arrivée ne ſera pas inutile à tes deux Élèves : Urſule eſt dans un étrange embarras, & ſon Frère paraît livré à la fureur du jeu, avec un emportement qui m'épouvante ! Voila deux Lettres de ma Couſine qu'elle a-fait remettre chés moi, & que j'ai-gardées (1) ; l'une du 10, l'autre d'hièr. Je n'en-veux pas confier davantage au papier. Urſule va bien-loin ! & elle eſt-menacée d'une cruelle vengeance ! mais j'eſpère plûs de tes talens & de ton eſprit, que je ne crains le vindicatif Italien.

A notre entrevue desirée.

(1) La CXXXVI.me du PAYSAN, & la CXIX.me du preſent Recueil.

CXXII.me

même jour.

Replique.

[Il néglige un avis utile ! Dieu lui ôte sa prudence ordinaire, pour que le crime soit puni.]

TU feras-tenir cette Lettre à Ursule, le plutôt possible : J'ai-fait-réponse à la première, avant d'avoir lu la seconde : je vais lire celle-ci, & j'y répondrai sur-le-champ. J'ai-caché mon arrivée, parceque j'ai-su que l'Italien voulait faire un mauvais-parti à Ursule : je me tenais où je suis, pour l'observer. Mais il n'oserait, & je vais me montrer. Que fera-t-il ? dans notre siècle, les atrocités ne sont plus de mode, même parmi les Descendans des Proscripteurs & des Proscrits : Il y a longtemps, que les sentimens des *Marius*, des *Sylla*, des *Antoine*, des *Octavien*, des *Tibère*, des *Caligula*, des *Néron*, des *Commode*, &c.a, sont absolument éteints en-Italie. L'avis m'avait-étonné. Je suis-revenu

de cette crainte pusillanime. On m'avait offert de me vendre l'Agent de l'Italien, un Malheureux tiré des cachots, qui s'est mis porteur-d'eau, pour se dérober à la Justice. Je l'aurais eu, en donnant cent louis de plûs que l'Italien. C'est une duperie : ces Gens-là ne voulaient que m'escroquer de l'argent : le silence a été ma réponse.

Tu feras tenir ma seconde Lettre dès-que je te l'aurai fait remettre.

P.-S. Justement ! comme j'alais cacheter, j'apprens par un de mes Affidés, que c'était de-concert avec l'Italien, qu'on m'offrait de corrompre son vil Agent. Je me tiendrai coît, & ils en feront pour leurs démarches.

CXXIII.ME. même jour

GAUDÉT,

à URSULE.

[Il répond à la CXIX.me, & paraît se retracter de tous ses mauvais-avis : mais fatalement cette Lettre ne put être remise, & Laure la garda ; si-bien-qu'elle ne fut ouverte qu'après la captivité d'Ursule, & ce fut ce qui commença de la ramener : Il semble que Dieu ait voulu tirer le bien de la Source même du mal.]

VOUS n'avez pas oublié, ma Charmante, ce que je vous écrivais le 7 mai dernier(1); Qu'il ne faut rien outrer : que la Nature & la Société punissent tous les excès : & que dans notre situation présente, nous dépendons autant de la Société que de la Nature. J'ai-détruit vos préjugés, parce-que j'ai-cru qu'ils nuiraient à votre bonheur : mais si j'avais-pensé qu'ils eussent-pu contribuer à votre félicité, je les aurais-fortifiés, au lieu de les détruire. Vous avez-été trop-loin, ma chère Ursule!

(1) La CXXX.e du PAYSAN.

beaucoup trop-loin ! & je crains aujourd'hui ce que vous avez-fait-faire à votre Frère : si jamais ses lumières venaient à s'offusquer, sa philosophie à être moins sûre, cette action le réduirait à un desespoir féroce : je n'ai-jamais eu-l'idée, en vous *dépréjugeant* l'Un & l'Autre, que vous en-viendriez-là. Ce n'est pas tout que de faire tout ce qui est-permis ; il faut envisager toutes les suites possibles ; & celles de cette action me font-trembler. Au reste, peut-être ne sont-ce que de vaines craintes ; Edmond me paraît affermi..... Cependant, quand je considère la violence qu'ont ses passions, je n'ose croire à sa philosophie ; je croirais plutôt à la vôtre.

Ma chère Enfant ! arrête-toi ; tu as été trop-loin : retrograde un-peu, pour être ce qu'il faut que tu sois. J'avais sur-toi des vues importantes, que tu as anéanties. On peut être sans préjugés, mais il ne faut pas détruire les facultés

de la nature : Tu te blases ; un Honnête-homme, qui t'aimera, ne pourra plus eſpérer de te rendre-mère, ſi tu continues : cette qualité eſt la plus-belle des Femmes ; il ne faut pas l'oublier.

J'ai-été mécontent de ce que tu dis au-ſujet de ton Fils, en-parlant du Marquis ruiné. La tendreſſe maternelle eſt naturelle aumoins, ſi la paternelle ne l'eſt pas : évite d'être un monſtre : on l'eſt de plusieurs manières, au-moral, comme au-physiq ; par la cruauté, par l'inſenſibilité, par des ſentimens & des actions qui éteignent toute idée de ſociété générale ou particulière. Si tu manques d'une faculté eſſencielle à la Femme, quelle-qu'elle-ſoit, tu n'es plus une Femme ; tu es un monſtre ! Il eſt temps de s'arrêter. Il faut une réforme, & il la faut abſolue, autant que prompte.

Si j'ai-tâché d'anéantir la religion dans ton Frère, dans toi-même, ce n'eſt pas que je haïſſe la religion ; loin de-là !

je suis un de ses Amateurs, & il est des Gens à qui je l'inculque journellement. Si j'avais-existé du temps de son institution, j'aurais-été un de ses apôtres. En-effet, considère ce qu'était le Genre-humain, quand un Héros, un Dieu la montra au monde ! Des Monstres égorgeaient d'autres Monstres; les Provinces étaient dévastées par des Gouverneurs rapaces ; la Capitale du monde, Rome, après d'horribles proscriptions, avoir-gémi sous un Tibère, un Caligula, une Messaline, se voyait gouvernée par Néron ; des Bêtes féroces qui s'entredéchirent, sont plus-douces que n'étaient ces Hommes : Une Voix s'élève du fond de la Judée ; un Homme, un Ange, un Dieu, s'écrie : *Aimez-vous les uns les autres ! Vous êtes tous Frères : pardonnez les injures ; si l'on vous frappe, souffrez, bénissez, faites du bien : donnez, tolérez ; que la différence des sentimens ne vous empêche*

pas de vous entresecourir. O Mortels infortunés! je vous aime! je vous chéris! Je viens vous annoncer une religion nouvelle, qui fera que vous-vous-aimerez, que vous-vous-chérirez les uns les autres: je sais que les Méchans vont s'opposer à ma doctrine; la hardiesse que j'ai de la prêcher, me coûtera la vie: mais je donnerai mon sang avec joie pour cimenter ma doctrine: que je meure du plus-cruel des supplices; mais que je vous adouciſſe; que je vous rende heureus!... Opprimés, réjouissez-vous! Bienheureus ceux qui pleurent, parce-qu'ils seront consolés: Vous serez heureus, lorsque les Hommes vous persécuteront, qu'ils vous chargeront d'injures, qu'ils vous tueront, à-cause de ma doctrine fraternelle: Prêchez-la sans crainte: si vous périssez! qu'est-ce que la vie, auprès de la gloire immortelle qui vous attend? Soyez les Bienfaiteurs du

Genre-humain ; alez par-tout inviter, preſſer les Hommes de ſ'aimer, de vivre en-Frères ; vous trouverez au-fond de votre cœur une ſatiſfaction douce, qui vous rendra heureus, dès cette vie, comme je le ſuis ; un-jour vous & moi, nous aurons des autels : Il ne ſ'en-tient pas-là ; il exécute ce qu'il dit ; il prêche, il touche ; il recherche les Pauvres qu'il a-loués ; il les conſole ; il leur montre la gloire & le bon-heur, dans la bonne vie, dans la con-fraternité : il fait des Héros de douze pauvres Pêcheurs, de ſoixantedouze pauvres Manœuvres ; il les anime de ſon eſprit ſacré ; ils deviennent, par lui, plûſque des Hommes. Ce Héros, ce Dieu (car quel autre nom lui donner ?) eſt-arrêté, comme il l'avait-préſenti : on le condamne ; & il meurt avec la douceur de l'Agneau. Ses Proſélytes effrayés, ſe croient perdus : Ils ſe diſperſent ; ils ſe cachent ; mais bientôt, ils repren-

nent courage : ils reviennent : animés de l'esprit de leur divin Maître, du Bienfaiteur, du Sauveur du Genre-humain, ils affrontent la mort, rien ne peut les arrêter ! ces Hommes généreus, ces Héros, ces Demi-dieus, ils viennent au-milieu des pierres qui les lapident, des fouets qui les déchirent, des épées qui les mutilent, & qui leur donnent la mort, ils viennent crier à leurs Bourreaux : *Vous êtes tous frères ; aimez-vous, chérissez-vous, faites-vous du bien : pourquoi vous haïr, vous tourmenter, vous persécuter ? imitez notre patience : vous nous dechirez, & nous vous pardonnons, nous vous benissons nous vous aimons, tout nos Bourreaux que vous êtes.* Et Celui qui leur avait inspiré de pareils sentimens, qui leur avait-donné l'exemple, dont l'âme aimante les animait encore, ne serait pas un Dieu ! Périsse le blasfémateur qui osera le dire !..... O Fils

de Marie! ſi tu n'avais pas des autels, je t'en-dreſſerais;.... je t'en-dreſſerais aumoins dans mon cœur, ſi les lois de mon Pays ſ'y opposaient. Sauveur du Genre-humain, Divin Légiſlateur, qui es-venu faire des Hommes & des Frères de Bêtes-féroces, proſterné devant l'image glorieuse de l'inſtrument de ton ſupplice, je t'adore avec un ardeur brûlant & le tranſport de la reconnaiſſance!.....

Voila mes ſentimens, Urſule. Quoi! vous-vous-êtes imaginée que je mépriſais, que je haïſſais la Religion chretienne!..... O ma Fille! que je ſuis malheureus de vous avoir-crue plus-éclairée que vous ne l'êtes! & que je crains de m'être-également-trompé avec votre Frère! Sans-doute cette Religion ſainte a des abus qui viennent des Hommes: ces abus vivement ſentis, ont-produit les guerres des *Huguenots*, dont le ſouvenir eſt ſi-vif encore dans votre Village, & ſur-

tout dans votre Famille, qu'ils ont-ruinée : mais les abus viennent des Hommes ; le divin Légiſlateur les avait tous prévenus ; c'eſt pourquoi les Papes & les Evêques ſont inexcusables de ne pas les anéantir ; de ne rappeler pas à ſa primitive pureté, cette divine Religion, dont la beauté eſt ſi-grande, que ſi elle exiſtait ſans abus, toutes les Nations viendraient l'embraſſer. Des Incrédules ! ah ! il n'y en-aurait plus ! Quel intérêt les rendrait athées ? la Religion ferait leur bonheur dès ce monde.....

Ce ſujet m'a-emporté ; je ne veux pas finir par une matière auſſi-ſérieuse, & je me rappelle à-propos que je dois une réparation aux Auteurs dramatiqs : Je veux la leur faire publique ou particulière, comme l'inſulte : ainſi, dans le cas où vous auriez-montré ma Lettre à Quelqu'un, montrez de-même la réparation. Un Auteur dramatiq, tel que *Corneille*, eſt capable d'ennoblir une

Nation, de la rendre grande à ſes propres ieux: Un Auteur dramatiq, tel que *Racine*, ſerait capable d'amolir, de civiliser .... les *Anglais*, & même les Sauvages qui ſont à leur ſolde en-Amérique: Un Auteur dramatiq, tel que *Molière*, où il eſt-bon, donnerait de la gaîté à un *Spléeniq*, corrigerait une Précieuse, convertirait un Hypocrite, rendrait ſociable au Misanthrope: Un Auteur dramatiq tel que *Regnard*, amuse au moins, & fait-rire les Maîtres, que leurs Domeſtiqs volent. Un Auteur dramatiq tel que le grand *Voltaire*, inſtruit, touche, rend honnête-homme, en-un-mot, réünit tout le mérite des *Corneille*, des *Racine*, des *Crébillon*: Ce Dernier effraie le vice: *Deſtouches* par ſon *Glorieus*, a contribué au progrès de la vraie philosophie: *Lachauſſée* & *Marivaux* font-aimer le devoir aux Epous, aux Pères, aux Enfans. Tous nos Auteurs modernes ſont eſtimables; un

Lemierre,

Lemierre, un *Ducis*, un *Blindesaint-more*, un *Demarmontel*, un *Delaharpe*, un *Sedaine*, un *Dorat*, un *Palissot* ont plu, & méritaient de plaire.

Mais si je loue les Auteurs dramatiqs, certainement je ne louerai pas le Publiq spectateur! Dieu! quels Automates les talens ont pour juges! & qu'il est peu flateur d'exciter leur applaudissement! Comment les Gens-d'esprit que j'ai nommés en-dernier-lieu, peuvent-ils se resoudre à travailler pour cette *Hydre* à mille-têtes, dont pas une n'est d'accord! J'ai-été au parterre, au parquet, aux loges, jusqu'à l'amphithéâtre, qui est au spectacle, ce qu'est le *Marais* à la rue *Sainthonoré*; & là, j'ai-entendu louer les sotises, autant que les beautés; j'ai-entendu blâmer les morceaux sublimes; j'ai-vu admirer les défauts de l'Acteur, & honnir ses qualités, la sageſſe, la fineſſe, la raison de son jeu senti. Mais, me direz-vous, ce Publiq décide juste cependant!

—Oui : deux ou trois Têtes au-plûs, quelquefois une, qui donnent le branle à cette groſſe Bête qu'on appelle le Publiq. Il faut même abſolument que ces Trois, Deux, Un, aient lu auparavant la pièce ; car il eſt-impoſſible d'entendre à la première-représentation : ce gros *Cheval* pouſſif, le Publiq, touſſe, crache, mouche, claque, hennit, braie, grogne, mugit, bêle continuellement, ſuivant l'eſpèce d'animal, dont eſt chaqu'une de ſes mille-têtes. Il n'a pas ſeulement l'eſprit d'avoir du plaiſir, car il ſe l'ôte continuellement à lui-même, & vous voudriez que ce gros Animal-là jugeât !... Il eſt ſi vrai, qu'il ne ſait pas juger, & que l'électricité communicative du mouvement qui fait-applaudir aux beautés, a une cauſe qui peut manquer, cela eſt ſi-vrai, qu'on lui a-vu approuver des ſotiſes palpables, parce-que ce jour-là, l'immenſe Ruche n'avait pas d'Ame-reine, c'eſt-à-dire, pas une de ſes Mille-têtes qui eût le ſens-commun. Le lende-

main, ou huit jours après, il se trouvait que la Ruche avait une Reine, & alors l'électricité avait-lieu ; elle conspuait ce qu'elle avait adoré. Le contraire est arrivé plus d'une-fois: La Bête, le premier jour, étant absolument brute, ne sentait pas les beautés; & comme les beautés non-senties, ont quelque-chose de très-plat pour Ceux qui ne les peuvent entendre, les Mille-têtes ennuyées sifflaient, grognaient, brayaient, &c.a, & ca. Ce fut ainsi que la Bête était à la première représentation de l'*Athalie* de *Racine;* à celle de plusieurs pièces de nos Auteurs modernes, qui redonnées dix-ans après ont réüssi; parceque la Bête avait enfin une ou deux de ses Mille-têtes qui étaient humaines. Je suis-persuadé, par-exemple, que le *Gustave* de m.r *Delaharpe*, redonné, réüssirait aujourd'hui ; que plusieurs tragédies de m.r *Demarmontel* seraient vues avec plaisir : J'ai-entendu juger la *Florinde* de m.r Lefèvre ; en vérité ce

jour-là, il falait que la Bête fût de mauvaise-humeur; elle ne me permit pas d'entendre. Si au lieu d'écouter j'eusse applaudi, peut-être la décidais-je : mais je voulais donner à mes Co-têtes l'exemple de la raison, & malheureusement celles qui étaient autour de moi, étaient, l'une de *Linote*, l'autre de *Chien*, une de *Serpent*, deux de *Singe*, trois de *Peccata*, une d'*Eléfant*, six de *Carpe*, huit de *Merle*, dix d'*Oison* : je voulus changer de place, & je me trouvai entre deux *Dogues*, ayant pardevant six *Taureaux*, & parderrière vingt *Cochons*, quatre *Loups*, & trois *Ours*. Que dire à tous ces Animaux-là ? pas *un* ne m'entendait, lorsque je leur voulais parler dans les entr'actes. Est il étonnant, qu'avec un pareil composé, les Têtes-humaines, qui se trouvent par-hasard sur le même tronc, avec cet assemblage d'Animaux, ne puissent goûter le plaisir du spectacle ? Si on attendrit la Bête, elle beugle,

touſſe & mouche enſuite, à vous faire perdre le reſte de l'acte ou de la ſcène: ſi on la fait-rire, elle braie ſi-fort & ſi-longtemps, que vous n'entendez plus rien: ſi on l'impatiente, elle frape du piéd elle grogne, elle mugit, enſuite elle ſ'écrie *paix-donc!* Vous-vous-croyez au-milieu de la foire où toutes ces différentes Eſpèces devraient être à-vendre. Pauvres Auteurs, qui êtes jugés ſur un mot par une *Linote*, ou par un *Sanſonnet*, dont la plaisanterie fait quelquefois tomber votre pièce, ſans être-entendue! Pauvre *Spectateur-humain*, qui crois aler te délaſſer du travail & des peines de la vie, & qui ne trouves, aulieu du plaisir, que l'impatience & de vains efforts pour voir & pour entendre! Je ne ſaurais concevoir comment on va au ſpectacle à Paris! On dirait, que Ceux qui ſ'y raſſemblent, n'y vont que pour ſe gêner, ſ'étouffer, ſe bruſquer, ſe montrer égoïſtes, ſans égards, ſans politeſſe. C'eſt

le rendésvous de tous les Enrhumés, de tous les Cracheurs, de tous les Moucheurs, de tous les Touſſeurs, de tous les Poliçons qui aiment à entendre & à faire du bruit! Combien de Clercs, de Jeunes-Officiers, & même de plus graves Spectateurs, ne vont-là que pour l'amuser entr'eux, indépendamment des Pièces! Je crois que le moindre bruit devrait être défendu à nos ſpectacles, qui ſont abſolument différens de ceux des Anciens, où le Peuple criait *bravo!* mais il faut obſerver, que ce n'était qu'aux combats des Hommes contre les Bêtes, ou des Gladiateurs: Aux Pièces dramatiques, on ne ſoufflait pas le mot, tant que l'Acteur parlait; aux entr'actes ſeulement, les *Plauditeurs* donnaient le ſignal, en-fiappant des mains en-cadence.

Adieu, ma chère Fille.

N.[a] On trouve dans le PAYSAN, trois Lettres d'*Urſule* à *Gaudét*, avant le malheur de cette Infortunée: ce ſont les CXXXVIII, CXXXIX & CXL.[mes], *T. III, pp.* 140—152.

CXXXIV.me même jour.
URSULE, à LAURE.

[La Malheureuse se livre, pour apprendre à escroquer au jeu.]

L'AMI vient de m'écrire (1): Il est ici depuis trois jours, & tu ne me le disais pas!... Je pars malheureusement dès demain pour *Saintmandé* avec mon nouvel Adorateur. Je garderai l'Amériquain; il ignore mes nouveaux arrangemens, & je lui ai fait entendre, qu'il falait recommencer à nous revoir chés toi. Ainsi tu auras ma visite une ou deux fois par semaine, si je puis. Le charmant Homme, que l'*Ami!* Dis-lui que je l'attens à l'instant, & que j'écarte tout le monde...

Je continue, en attendant mon petit Nègre, qui m'est allé chercher des Joueurs: ainsi ce Billet va devenir une Lettre.

(1) La CXXXVII.me du PAYSAN, *T. III, p.* 36.

Il faut avouer que mon nouvel Amant vient très-à-propos. Edmond & moi, nous avons-horriblement-dépensé! Il a-joué, moi aussi, & nous avons été la dupe d'Escroqs. Edmond est furieus : il voudrait (& moi aussi), pour le double de la perte, savoir le secret de ces honnêtes Messieurs, seulement pour qu'ils ne pussent s'applaudir de leur adresse à nos dépens. Pendant qu'il travaille à acquerir cette science vindicative, j'emploie de mon côté tous les moyens possibles pour y réüssir. J'ai-fait adroitement avertir ce matin le Plûs-hupé de ces Fripons de me venir-trouver. Il n'a-pas-manqué d'accourir. Jamais je n'eus plus envie de plaire, & de ma vie je n'en-multipliai autant les moyens. Mon Homme est-arrivé sur les une-heure aujourd'hui. Je l'ai-fait-introduire dans mon boudoir, où Marie avait-ordre de me l'amener. Je l'ai-reçu comme un Dieu. Je voyais dans ses ieux quelque mouvement de défiance.

défiance. Je l'ai-fait-asseoir sur mon sofa, dont le ressort a-parti, & je lui ai-fait mes agaceries mignardes. Il ne savait où il en-était; j'ai-vu les désirs étinceler. Je les ai-irrités avec toute la coquetterie d'une Femme qui a de l'usage. Il n'était plus maître de lui. C'est alors que j'ai-fait ma demande. On m'a-tout-promis. Je me suis-levée sur-le-champ, & je l'ai-mené à une table: Il a-commencé à me donner des leçons. Mais il n'a-voulu me montrer le coup-de-maître, qu'après.... Il a-fallu en passer par-là. J'ai-ensuite-repris les cartes, & il m'a-découvert ce fameux coup-de-maître. J'ai-joué avec lui, & je l'ai-facilement-gâgné. Je n'ai-pas-eu la sotise de m'en-rapporter à sa discrétion avec ses Camarades: ma fidelle & zélée Trémoussée avait mes ordres: Elle est-venue lorsqu'il a-été sur-le-point de sortir, plutôt affriandé, que rassasié de mes faveurs. Elle lui a-fait-entendre, qu'il

ne falait pas me quitter ainſi ; qu'elle ſ'intéreſſait à ſon bonheur, & qu'elle voulait lui ménager un tête-à-tête charmant, après le dîner ; qu'elle défendrait la porte à tout le monde. Il a-conſenti à tout ; elle l'a-placé dans mon *cachot*, en-lui-disant, qu'on lui ſervirait à dîner là ; que c'était l'endroit de faveur, où les Heureus attendaient les bonnes-fortunes de-diſtinction. Elle a-ajouté, que pour qu'il ne ſ'ennuyât pas, elle lui offrait un *Livre* d'eſtampes...., ou ſa Camarade, qui viendrait lui tenir compagnie. L'Eſcroq a-regardé le Livre & parcouru les eſtampes: mais ces ſortes de Gens n'aiment pas la lecture, quelle-qu'elle ſoit. Il a-demandé une Compagnie vivante. Marie, que j'ai-dreſſée le-mieux-du-monde, & qui ſera un jour une Fine-mouche, eſt-venue auprès de lui ; Trémouſſée les a-laiſſées enſemble. J'avais un double but ; qu'il ſ'amusât aſſés pour que je ne fuſſe-pas-obligée de le retenir

par-force, & de lui ôter tout soupçon pour la suite. J'ai fait avertir mes Joueurs de la veille, & nous alons avoir une séance lucrative, j'espère.... Je souhaite que l'*Ami* la devance..... Mon Nègre ne vient point! Je lui tirerai les oreilles d'importance....

Ne l'avais-je pas dit! voila Nè'g'ret qui revient! mais, cela est pourtant de conséquence pour moi! si javais de secrettes raisons, pour qu'on ne se présentât pas, contre mes ordres, ce serait tout-de-même! Je pense que les *Filles* de notre sorte, doivent écarter ces espèces de Mouches importunes, qu'attire le miel des faveurs.... Je le ferai traiter comme il le mérite... Ah! voici donc enfin *Jacinthe!*.. Je vais le corriger, & lui faire porter ma Lettre. *P.-s.* Je lui pardonne: il est si caressant!... Je suis encore un-peu préjugiste, je le vois, puisqu'il me reste de la compassion.

CXXV.ME

18 auguſte.

La Méme à la Méme.

[Commencement de ſes peines : Urſule & Edmond eſcroqs, ſont eſcroqués au jeu]

ENVOIE-MOI l'*Ami*. Je ſuis au-deſeſpoir, & nous ſommes-ruinés, Edmond & moi! Ç'a-été l'affaire d'une ſéance. Ah-Dieu!..... de tout ce que je poſſédais, il ne me reſte plus que le fonds que l'*Ami* m'a-fait aſſurer par la Famille du Marquis. Il faut que je te faſſe ce récit, en-attendant encore *Jacinthe*, que ma bonté ne corrige pas.

Après avoir mis l'Eſcroq en-cage avec Marie, j'ai-fait-part à mon Frère de la ſcience que je venais d'acheter & je me ſuis diſposée à-recevoir l'*Ami*, qui n'a-pas-tardé à paraître.... Le ſouvenir de cette agréable entrevue, tempère un-peu mon amertume ; mais je ne puis qu'y jeter un coup-d'œil rapide ; je ne ſaurais détailler. Les Joueurs ſont arri-

vés pendant ce temps-là. L'*Ami* ayant-entendu Edmond, il n'a-pas-voulu se montrer; il est-sorti par l'escalier-dérobé. J'aurais-dû suivre ma première idée, qui était de le faire-rester comme Spectateur; il nous aurait-sûrement-été très-utile: mais on voit ce qu'il falait-faire, quand les malheurs sont arrivés... Nous-nous-sommes mis au-jeu à sept-heures. Edmond, que j'avais-prévenu, avait-apporté des fonds; qu'il a-fait-briller aux yeux des Escroqs. La séance a-commencé. Nous n'avons-pas-voulu d'abord faire-usage de notre adresse. Les Escroqs en-ont agi de-même; ils ont-sondé le terrein. Après quelques tours, Edmond a-hasardé un *filé*, qui lui a-reüssi. J'en-ai-fait autant. Les Escroqs s'en-sont-aperçus; mais ils n'en-ont rien témoigné. Ils nous ont-laissé-aler. Enhardi par le succès, Edmond a-mis en-usage une *botte-secrette*, qu'il avait-apprise de son côté dans la journée. Ce

coup, auquel les Escroqs ne s'attendaient pas, & dans lequel j'ai-secondé mon Frère, avertie par un petit signal, nous a-rendu la moitié de ce que nous avions-perdu la veille. J'étais transportée-de-joie, & dans le fond de mon âme, je me promettais que notre perte rentrée, je quittais le jeu, pour ne le reprendre de ma vie, avec cette Canâille. Nous avons-continué; le jeu a-été franc de part & d'autre: petit gain de notre part. Le coup suivant, petite perte. Les Joueurs ont-voulu faire-usage d'une supercherie ordinaire au troisième tour. Nous-nous en-sommes-aperçus, & Edmond a-dit froidement: —Refaites, Monsieur, vous avez-retourné une carte-. Ce n'était pas cela, mais ils l'ont-compris. On a-refait, & joué-franc plusieurs tours, avec avantage égal. Enfin nous avons-*miné* avec adresse, à ce que nous croyions. Sûrs de notre coup, nous y avons-été de sommes considérables: on les a-tenues.

Brelan dans ma main, & d'*as!* lorsque je vois abbatre trois *valets*, le quatrième tournant. Ç'a-été un coup-de-foudre! Edmond avait-vu un *valet* dans le *talon*: il y a-couru. Rien! nous avons bien-vus que nous étions dupes, par un tour plus-fin que tous les nôtres. Nous avons-payé. Un reste d'espoir nous a-fait-continuer: nous comptions qu'en-les intimidant, le tour suivant, où j'avais la main, ils n'oseraient pas recommencer leur escamotage. Edmond les observait d'un œil sévère. Je me suis-donné le même jeu en-*rois*: nous y avons-été du double de l'autre-fois: on a-tenu en-hésitant. J'abats; tout est perdu! les *dix* que j'avais crus-écartés, se sont-trouvés dans la même main, le quatrième tournant. L'opération de combiner ce qu'ils avaient chaqu'un, de reprendre d'autres cartes qu'ils avaient dans un repli de doublure, sous les boutons de leur fraq, & de n'avoir que celles de leurs trois jeux, cette opéra-

tion si-compliquée, n'a été que d'un clin-d'œil, tandis qu'Edmond relevait ses cartes. Cette dextérité m'a-surprise! nous n'avions-rien-vu. Il falait cesser le jeu, faute de fonds. On nous a-proposé une revenge, sur ma maison, mes meubles, & ..... mes faveurs (ce dernier article à l'oreille). J'ai-accepté, également furieuse & de jouer & de ma perte; j'aurais-joué ma vie, ou si l'on veut mes doigts les uns après les autres, comme les Nègres. Nous avons-gâgné. Remis en-fonds par ce coup-là, nous avons-continué avec acharnement: petit-gain, pendant cinq à six tours. Enfin le hasard, sans tricherie, nous a donné jeu-sûr. J'espérais ... un trésor de ce coup. Mais tout le monde a-passé, à-l'exception d'Edmond, qui a-ramassé ce qui m'appartenait. Coup nul par-conséquent. Nous avons-ensuite-usé d'adresse, avec des précautions infinies, nous relevant pour examiner nos Joueurs. J'avais un *vingt-un*: Ed-

Giraud le jeune Aquaforti

Binet inventit

mond rien du tout. Nous avons-pris un air d'assurance, & nous avons-poussé, tant qu'on a-voulu. On a-quitté. Gain complet de notre part. Il falait lever le siége. J'en-étais-tentée. Edmond m'a-fait signe de continuer. Après quelques tours sans-effet, il s'est-présenté un beau coup. Il nous a-éblouis, & notre attention s'est-ralentie. On en-a-profité. Nous avons-perdu tout notre comptant, ma maison, mes meubles, mes diamans... J'étais au-desespoir, & les larmes me sont-venues aux yeux. Edmond en-fureur s'est-levé. *Je l'ai-retenu. Un Insolent de la Troupe m'a-dit à-l'oreille : —Vous avez encore une ressource ? —Je la joue, ai-je repris. —Pour tous-trois ? —Oui, tous-trois-. Nous avons-rejoué. C'était un forfait, contre une somme designée très-considérable. J'ai-perdu!... Edmond était-sorti au-desespoir, pour aler-prendre l'air un-moment. On m'a-sommée de payer. J'ai-refusé avec indi-

* Sujet de la XXIV.me Estampe. N. Le sujet de la XXIII.me est à la p. 257; on a-oublié de l'indiquer à la *marge*.

gnation. Ils m'ont-emportée dans mon cachot, où était encore leur Ami, que j'ai-trouvé..... avec Marie, dans la plus-grande familiarité. Les Quatre se sont-réünis contre moi, & l'infâme Marie, que le Joueur avait-mise dans ses intérêts, pendant le temps qu'il avait-passé avec elle, a-contribué à ma défaite. Heureusement qu'Edmond est-venu après deux insultes : Il a-fondu sur eux l'épée à la main, & les a-chassés de la maison. C'est un Héros : Ils tremblaient tous-quatre devant lui ; sa gloire a-diminué ma honte. Mais pendant le combat, Marie & son Complice ont-emporté ce que les Autres avaient-gâgné : ma fidelle Trémoussée voyant agir Marie, n'y a-fait auqu'une attention, croyant que c'était par mes ordres. Ainsi me voila dépouillée absolument, & pour ce qui me reste, le billet qui était sur jeu contre l'argent, va me l'enlever, à-moins que je ne reclame. Mais un Avocat que je viens

de consulter, & à qui je n'ai rien déguisé, me conseille de ne pas les attaquer, vu que nous serions tous également punis. Je me console un-peu ; il me reste quelques ressources, & mon intrigue commençante. Quant à Edmond, il a-tout-perdu ; il n'a pas une obole des cinquante-mille-livres du Financier ; il a-joué jusqu'au portefeuille garni de diamans. Il est-furieux : sa rage le porte à des excès..... Il m'a-proposé tout-à-l'heure de me poignarder, & lui ensuite. Je l'ai-ramené à des sentimens plus-doux, en-lui exposant mes ressources, que j'ai-même-enflées à-dessein.

J'attens *Jacinthe*. J'ai-écrit si-rapidement, que cette Lettre est l'ouvrage de dix minutes. Tu liras si tu peux. Fais partir l'*Ami*. A tantôt.

(On peut voir les CXXXIX, CXL, CXLI, CXLII, CXLIII, CXLIV.mes du PAYSAN.) Ursule *ne vit pas* Gaudet ; *il ne put parvenir jusqu'à elle, lorsqu'il vint pour la voir, & sa vie fut exposée. Malgré son adresse, il ne put ni la sauver, ni la decouvrir ; il la crut morte, mais il ignorait comment ; il ne se doutait pas du sort qu'elle subissait.*

CXXVI.ME 19 octobre

URSULE.

à LAURE.

[Elle appelle à ſon ſecours, la pauvre Infortunée ! mais il eſt trop-tard ! l'horrible malheur eſt tombé ſur elle, & il l'accâble !]

A mon ſecours ! mes bons Amis ! ſ'il eſt poſſible, venez à mon ſecours !..... Empare-toi de mon Frère, ma chère Laure, plutôt pour le retenir, que pour l'exciter : que l'*Ami* ſeul agiſſe ; ſa prudence eſt ma dernière reſſource ; il n'y a qu'elle qui puiſſe me ſauver !... Tu vas frémir, ma chère Couſine, de tout ce qui m'eſt-arrivé, de ce qui m'arrive encore, & de ce qui m'attend : Il faut l'écrire, pour que l'*Ami* ſache comme il doit ſ'y prendre, & trouve les moyens les plus-ſûrs de me ſecourir, ſans expoſer ma vie, peut-être la ſienne.

Après avoir-tout-perdu, comme je te l'ai-marqué avant mon malheur, &

avoir-été-traitée par deux Misérables, comme la Dernière des Créatures, j'alais sans-doute essuyer le même sort de la part du Troisième, malgré ma resistance & mes cris, lorsqu'Edmond est-venu me délivrer. Je l'ai-laissé-sortir, après-l'avoir-un-peu-calmé : mais il était au-desespoir ; la honte, la rage (il me l'a dit en-me-quittant), déchiraient également son cœur ; je ne l'ai-plus-revu depuis ce funeste moment. Mais j'en-étais presque bien-aise d'abord, afin d'avoir plûs de liberté, dans les premiers temps de mon séjour à *Saintmandé*. Je suis partie le lendemain-matin, avec un serrement de cœur, triste présage, ou triste ressouvenir ! Tous-deux, sans-doute !... J'ai été reçue comme une Divinité par mon Traître, qui m'a pour-ainsi-dire dévorée de caresses. Tout était brillant, & avait autant d'éclat & de commodité que chés moi avant mes pertes. J'ai-nagé dans les plaisirs ; ce nouvel Athlète valait

l'Amériquain.... Je ne te copierai pas ici la Lettre que *l'Ami* t'a-sans-doute-montrée (1). Hélas! tout était-mis en-jeu par ce maudit Italien. C'était lui qui avait-envoyé chés moi les Escroqs qui m'ont-ruinée, ainsi que mon Frère; c'est lui, qui a-fait habiller un malheureus Porteur-d'eau en-Seigneur, & qui m'a-réduite à aſſouvir la brutalité de ce Misérable, qui m'avait-servie, & que j'étais-loin de reconnaître. Voila cet Amant sur lequel je comptais, pour réparer mes pertes!.. On ne s'en-cache plus aujourd'hui... Tu sais que l'Italien jouissait tous les jours de sa vengeance, caché dans la maison, que je croyais à moi. Il me fit-insulter par son Laquais, que le Porteur-d'eau, par mes ordres, jeta par la fenêtre: mais c'était pour me duper mieux, qu'on me sacrifiait ce Maraud, comme tu vas voir, ma chère Cousine.

(1) CXL.me du PAYSAN, *T. III. p.* 61. Voyez aussi la CXXXIX.me, *p.* 42.

L'Italien, ſuivi de ſes Gens, était-venu au-ſecours de ſon Laquais, étendu, brisé ſur le pavé de la cour : les miens les attaquèrent, & au-moyen du zèle de ma fidelle Trémouſſée, qui frappait comme quatre, & à laquelle on n'osait le rendre (1), le Vieux-Bouc eut le-deſſous, & fit-retraite. Je me reposais ſur mes trofées, me diſposant à quitter la maison, après avoir-payé la dépenſe qu'on m'y avait-fait-faire, & rendu les meubles au Tapiſſier : quand le Porteur-d'eau, qui était-ſorti pour aler me chercher une voiture, eſt-revenu avec deux fiacres. —Madame peut partir : où ſont ſes paquets ? où Madame va-t-elle-? Je nommai votre maison.... je n'avais plus d'autre asile.... Quant à mes paquets, je lui montrai un chauſſon. —Tout tient là-dedans-.... Je montai dans une des voitures, & j'appelai Trémouſ-

(1) Voyez la XLIV.me Figure du PAYSAN.

ſée. —Je vais prendre l'autre, Madame (me répondit-elle), la larme à-l'œil, afin d'être avec mes paquets, à moi, qui pourraient vous incommoder-. Nous ſommes-parties. J'ai-dit au Porteur-d'eau-Eſcroq de monter auprès de moi. —Non, Madame! derrière le carroſſe, c'eſt-aſſés pour votre ancien Domeſtiq. —Je le veux. —Il n'en-ſera rien; je ſuis-connu; je veux être à ma place-. Et il a-fait rouler, ſans écouter les ordres que je lui donnais de venir occuper le devant. Nous avons-pris le chemin de Paris. Aubout de quelque-temps, je n'ai-plus-entendu rouler ſur le pavé. J'ai-fait-arrêter, pour demander au Miséra-rable qui était derrière, où j'alais? —A Paris, Madame; vous roulez ſur la terre, pour que vous ſoyiez plus tranquile. —Où eſt Trémouſſée? —Les Chevaux de ſon fiacre valent mieux que les nôtres, elle nous a-dévancés-. Cela ne m'a-pas-plu: mais qu'y faire? Nous

avons-

avons-continué de rouler plus d'une heure, ſans que j'entendîſſe le pavé. Au-milieu d'une route, que je ne connais pas, nous avons-arrêté : on m'a-dit de deſcendre, & de donner ma bourſe : on a-mis le piſtolet ſur la gorge du Cocher-de-fiacre, & on l'a-forcé de ſ'éloigner. —Je ſuis-reſtée à-la-merci de ſix Hommes, y compris le Traître qui me ſuivait, & qui m'a-dit, —Madame ! ce-ſont des Voleurs ! nous ſommes-morts-! .... On nous a-bandés les ieux, dumoins à moi, & le Traître disait qu'on les lui bandait-auſſi ; on m'a-portée dans une voiture, & nous avons-roulé environ deux heures. On m'avait-pris ma bourſe, ma montre, & tout ce que j'avais de quelque valeur....

Nous-nous-ſommes arrêtés, & l'on m'a-deſcendue. Je me ſuis-trouvée dans une chambre meſquine, puante, lorſqu'on m'a-débandé les ieux ; & j'ai-vu devant moi le malheureus Italien.... Il

m'a-dit, que tout ce qui m'était-arrivé depuis quinze-jours, venait de sa part. J'ai-voulu le dévisager. Une grosse Femme, qui avait-l'air d'une Bouchère, est-sautée sur moi, m'a-donné deux gourmades, & m'a-terrassée. Elle m'a-ensuite-deshabillée nue, & m'a-forcée à me vêtir d'habits dans le costume des Femmes de Porteurs-d'eau. Je les ai-pris avec fierté, voyant que je ne pouvais-faire autrement. C'est avec cet habit que je vous écris. Pendant ce temps-là, mon Traître reprenait les mêmes habits, avec lesquels je l'avais vu porter de l'eau, & il est-venu auprès de moi me dire, qu'il était bien-fâché, mais qu'il y alait de sa vie, s'il n'obéissait pas : qu'on l'avait-tiré des cachots, où il était-enfermé en-attendant les preuves de ses crimes, & qu'on pouvait l'y renvoyer. —Tu vois bien, m'a-t-il dit ensuite, en-levant le masque, qu'il n'y a pas-ici à barguigner, & que je ne

te ménagerai pas plûs que les Innocens que j'ai-attendu à la corne d'un bois-? J'ai-bien-vu que j'étais-perdue : mais voulant eſſayer ſi la douceur me ſervirait à quelque-choſe, pour ſauver aumoins ma vie, j'ai-cédé. Le Porteur-d'eau m'a-traitée comme ſa Femme, ou comme ſa Servante ; il m'a-fait-faire ſa ſoupe, j'ai-été-obligée de laver ſa vaiſſelle, de nétoyer ſes gros ſouliers, de faire ſon grabat, où cependant il ne ſ'eſt-pas-mis ; je l'ai-occupé ſeule.

Le lendemain on m'a-fait-ſigner des bans, le bâton levé : c'était un Nègre hideus qui le tenait ſuſpendu. J'ai-cédé encore. Huit jours ſe ſont-écoulés, ſans qu'on m'ait-fait autre chose, que de me tenir vêtue avec des hâillons que les Plus-pauvres ne ramaſſeraient pas dans la rue, pleins de craſſe & de v.ne, en-m'obligeant à ſervir m.r le Porteur-d'eau, & à faire tout l'ouvrage de ſon ménage, même à porter de l'eau, pour arroser le jardin ;

le grand Nègre, le bâton ou le nerf-de-bœuf levé, était mon inspecteur. Il me fit la galanterie de me dire le septième jour, qu'il ne garderait cet emploi que jusqu'à ce que j'eusse un Mari, lequel en serait chargé : que pour lui, lorsque je serais femme, il me ferait-l'honneur de prétendre auprès de moi à un emploi qui me serait plus-agréable. Je n'osai lui répondre, ayant-déja-senti deux-fois la pesanteur de son bras.

Un Chapelain, muni d'un pouvoir des deux Curés, & du consentement de mes Père & Mère, est-venu me fiancer au Porteur-d'eau le septième jour ; & le lendemain huitième, nous avons-été-mariés. C'est alors que ce Malheureus m'a-traitée en-Esclave ; il attendait qu'il eût pour lui les apparences du droit pour me maltraiter. L'Italien est-venu me ricaner au-nez, & me dire, que j'étais à ma place. On m'a-fait-travailler plus-fort que jamais, à porter de l'eau pour

arroser, & des fardeaux, à récurer, à laver toute la vaiſſelle de la maison, dont les Marmitons me jetaient l'eau-graſſe au visage. Je partageais le grabat du Porteur-d'eau, qui ne me laiſſait auqu'un repos la nuit, & dormait le jour, tandis que je travaillais. Enfin, le troisième au-ſoir, haraſſée, je me ſuis-aſſise, & je lui-ai dit de me laiſſer reſpirer. Il m'a-poché les ieux à coups-de-poing, & m'a-rendue à faire-peur. Toute la maison eſt-venue m'inſulter le lendemain. Quelqu'un m'a-voulu-plaindre. —Tais-toi donc! une P**, c'eſt une Fille de Village comme nous, une Paysane! Elle n'eſt pas plûs que ſon Mari! Eſt-ce qu'il faut que le vice profite-?

Ce n'était pas tout: le quatrième jour le Porteur-d'eau m'a-fait ſigner, à-force de coups, & preſque-mourante, la vente de mon bien, déja hypothéqué pour la moitié de ſa valeur. En-voyant le Notaire, quoiqu'après avoir-conſenti, j'ai-

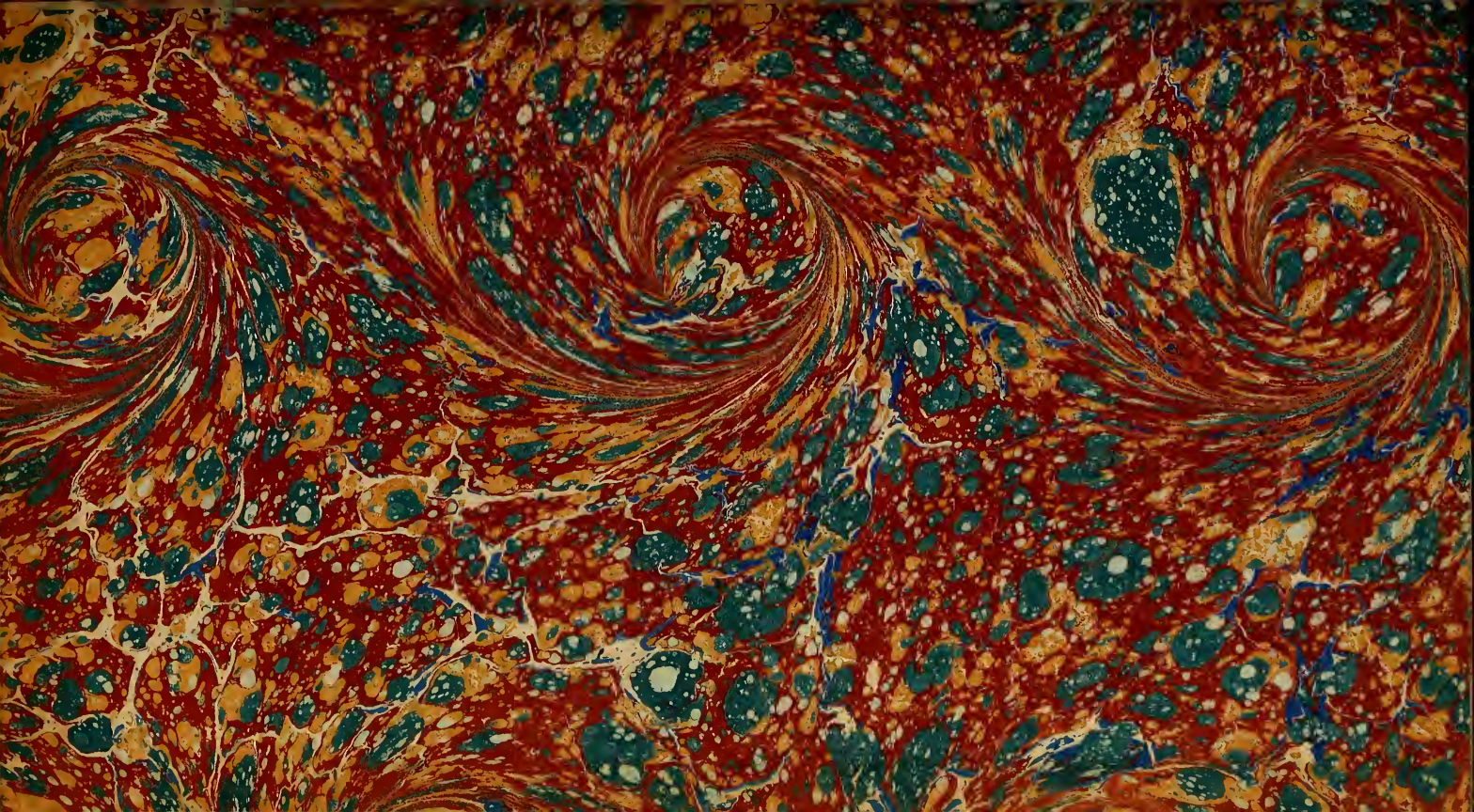
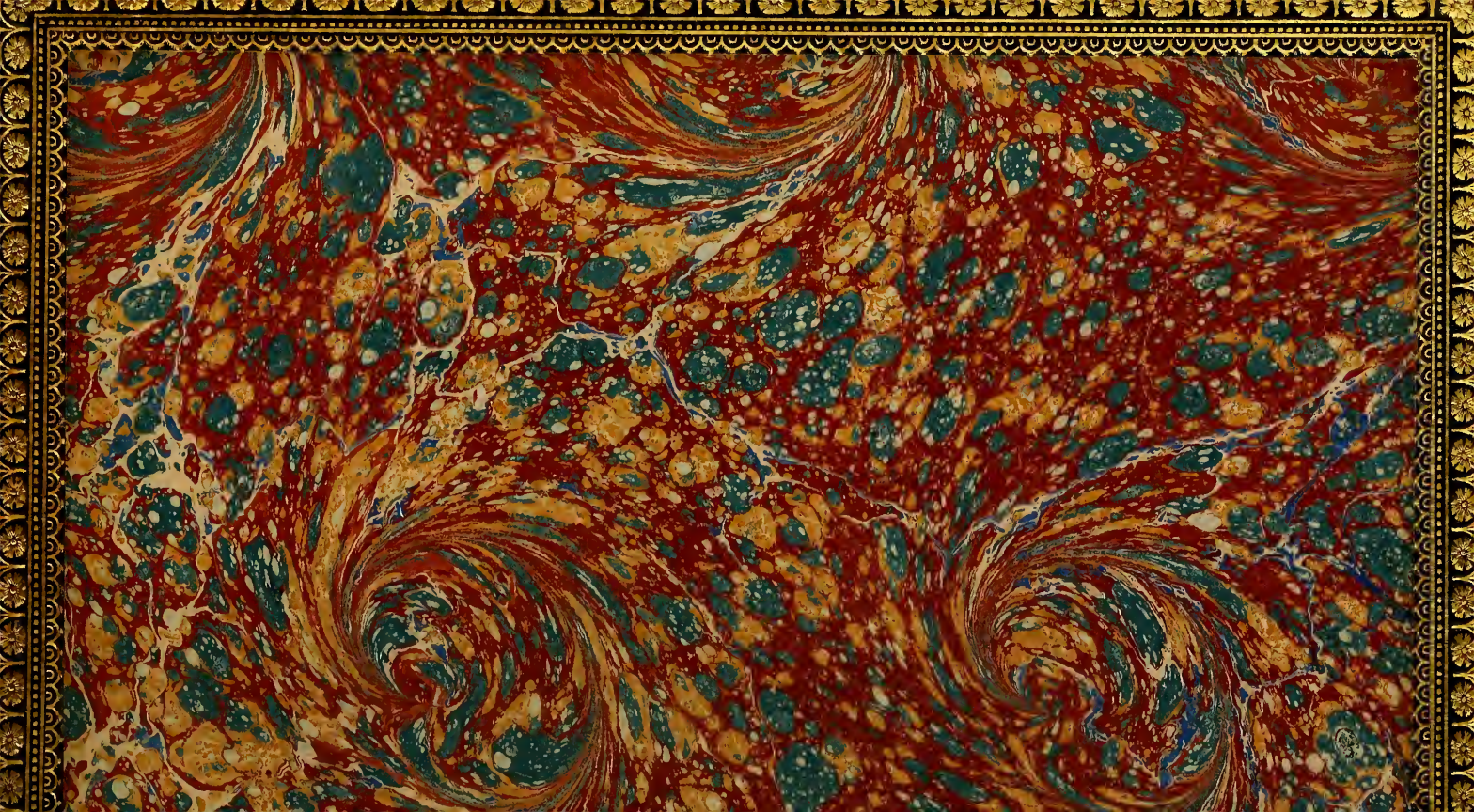
voulu reclamer ; l'Infame ſ'en-eſt aperçu, & m'a foulée-aux-pieds *. On eſt accouru à mes hurlemens, car ma voix étouffée n'était plus autre chose. —Tu ſigneras-! criait le misérable Porteur-d'eau. J'étais-couverte de ſang & méconnaiſſable. On m'a-lavée, & mise-au-lit. J'ai-ſigné. Depuis ce moment, je n'ai-plus-été-battue. Mais d'autres abominations m'attendaient. On m'a-laiſſé-guérir : L'infame Porteur-d'eau m'a-montré l'argent de mon bien, & m'a-donné douze francs, pour m'acheter une jupe de toile, un juſte, & de gros bas-de-fil. Voilà mes habits des dimanches, avec des ſouliers ferrés. Lorſque j'ai-eu cette parure pour la première fois, m.r *Antonini* le Nègre, eſt-venu me faire ſa cour. Je l'ai-reçu comme il le méritait. Il m'a-dit des infamies, ſ'eſt-découvert..... En-ce-moment, le Porteur-d'eau eſt-arrivé. —Puiſque vous êtes mon mari, lui ai-je dit, ſachez que

* Sujet de la XXV.me Eſtampe.

ce Nègre..... (Je lui ai-dit ce que me demandait *Antonini*). —C'eſt-convenu entre nous, m'a-dit l'Infame ; il m'a-payé roquille pour cela ce-matin, & c'eſt tout ce que tu vaux à-préſent-. Je me ſuis-mise à-pleurer, à crier. L'Italien, que je n'avais-pas-vu depuis les coups qui m'avaient-défigurée, & dont il avait-ri aux éclats, a-reparu : il a-donné ſes ordres. Le Porteur-d'eau ſ'eſt-jeté ſur moi, & m'a-tenu les mains avec une des ſiennes, en-me-montrant au Nègre..... Celui-ci ſ'eſt-avancé le poignard à la main, en me disant, qu'il voulait me devoir à moi-même, ou que ma vie lui était-abandonnée. Eh ! comment ne meurt-on pas de ce que j'ai-ſouffert !... J'ai-prié le Porteur-d'eau de me lâcher : je me ſuis-jetée à ſes genous : je l'ai-nommé mon chèr Mari ! Je l'ai-prié de m'épargner, de me ſauver de cette horreur, & que je l'adorerais. —Obéis, P**, ou meurs-. Voila toute

ſa réponſe. Je l'avouerai; j'ai-craint la mort.... O Dieu! que j'ai-ſouffert d'humiliations! à quelles complaiſances, le poignard à la main, le hideus Nègre, dont le viſage eſt tout balafré, ne m'a-t-il pas réduite!... Il m'a-piquée trois-fois, & j'ai-vu la mort prête à ſ'emparer de moi, glacer mon ſang, avant qu'il coulât. Enfin je me ſuis reſignée: j'ai-prodigué à l'Infâme tout ce qu'il demandait.....

Je ſuis-obligée de ceſſer ici faute de papier: Tu vois celui que j'emploie: je tâcherai de m'en-procurer de pareil; tel qu'il eſt, il m'eſt-précieus.

A demain ſi j'exiſte encore!

FIN de la VI.me Partie & du Tome III.